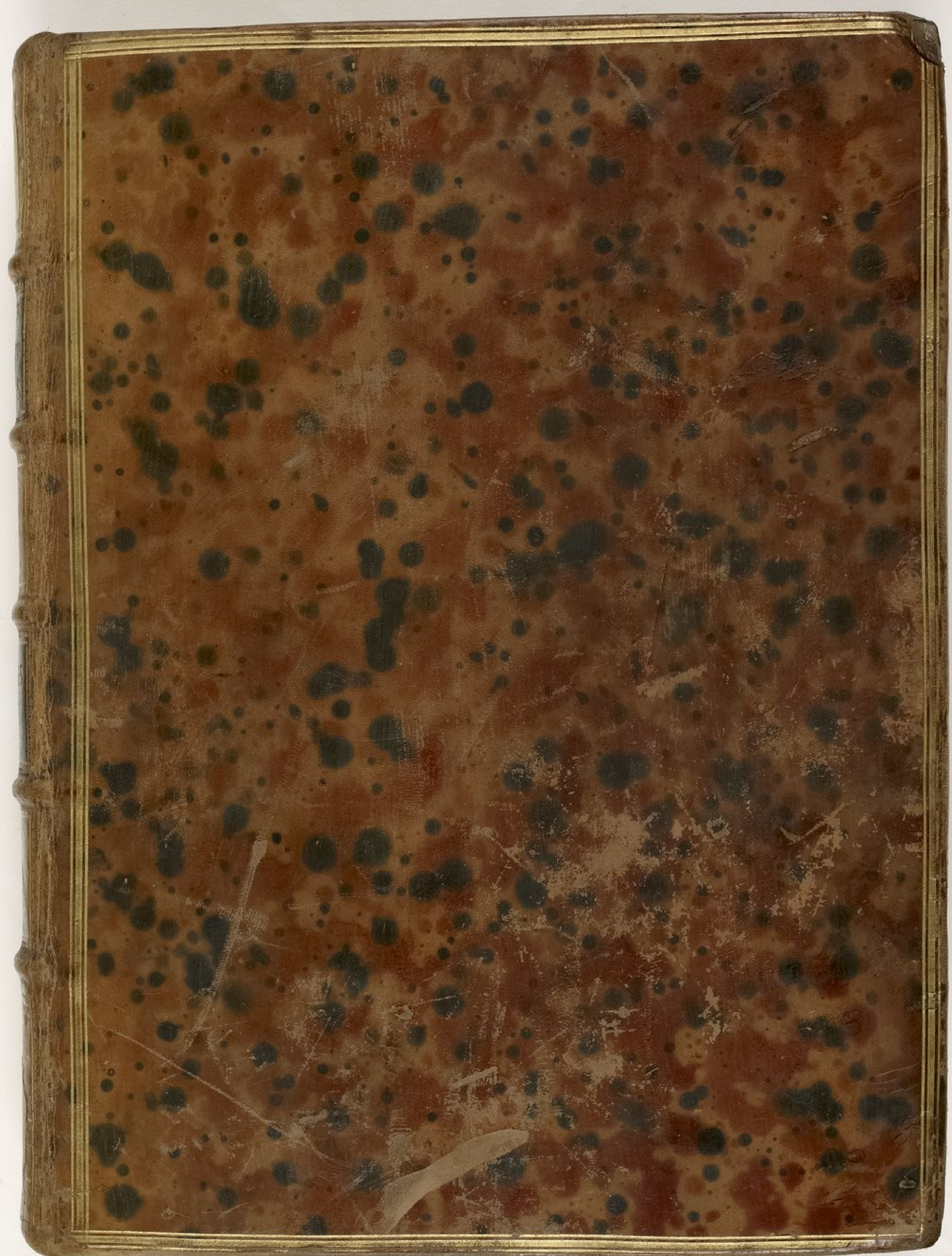
Costumes Civils actuels de tous les Peuples connus. / [planches dessinées par Desrais] ; [et par Jacques Grasset de [...]







COSTUMES CIVILS
ACTUELS
DE TOUS LES PEUPLES CONNUS.

COSTUMES CIVILS
ACTUELS
DE TOUS LES PEUPLES CONNUS,
DESSINÉS D'APRÈS NATURE,
GRAVÉS ET COLORIÉS,

Accompagnés d'une Notice Historique sur leurs Coutumes, Mœurs, Religions, &c. &c.

Rédigés par M. SYLVAIN MARÉCHAL.

TOME PREMIER.






A PARIS,

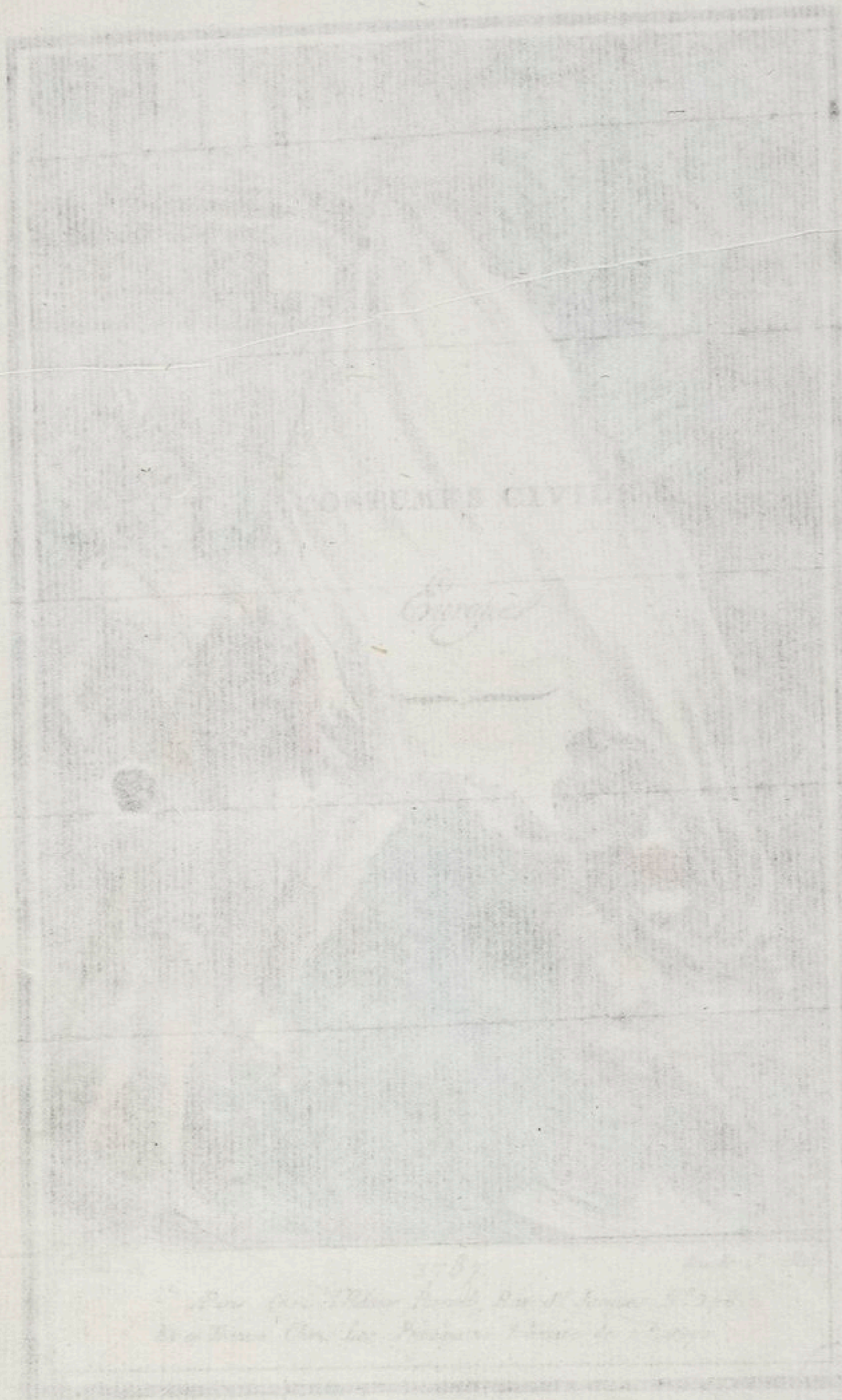
Chez PAVARD, Editeur, rue St. Jacques, N° 240.

Et se trouve

Chez
- KNAPEN & Fils, Imprimeurs-Libraires, au bas du Pont St. Michel.
- BAILLY, Libraire, rue St. Honoré, Barriere des Sergens.
- GASTEY, Libraire, au Palais-Royal,
- ET chez tous les Libraires de l'Europe.

M. DCC. LXXXVIII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI


COSTUMES CIVILS
Europe



François, Scrip.



A MONSEIGNEUR

CHARLES-EUGENE-GABRIEL

DE LA CROIX,

Maréchal de CASTRIES *, Comte d'Alais, premier Baron des Etats de Languedoc, Miniſtre d'Etat, Chevalier des Ordres du Roi, Gouverneur Général de la Flandre & du Haynault, Gouverneur particulier de la Ville de Lille, des Ville & Citadelle de Montpellier, Ville & Port de Cette, Capitaine-Lieutenant de la Compagnie des Gendarmes Ecoſſois, Commandant Général & Inſpecteur du Corps de la Gendarmerie.*

MONSEIGNEUR,

DAIGNEZ accueillir avec bonté, l'hommage de cet Ouvrage, & vous contribuerez à ſon ſuccès, par la

confiance que votre Suffrage ne peut manquer d'inspirer au Public éclairé, que l'Auteur & l'Editeur ont le désir d'intéresser.

Je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble &
très-obéissant serviteur
PAVARD.

APPROBATION.

J'AI examiné, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *les Coſtumes Civils actuels, avec un Abrégé hiſtorique, &c.* La fidélité des Vêtemens dans les Figures, & l'intérêt que l'Auteur a ſçu répandre dans le texte, me fait croire que cet Ouvrage pourra être agréable au Public.

A Paris, le 12 Mars 1784. ROBIN.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé le ſieur GRASSET DE ST. SAUVEUR, nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public & graver *les Coſtumes Civils actuels de tous les Peuples connus, deſſinés d'après Nature, gravés & coloriés*, accompagnés d'un *Abrégé hiſtorique de leurs Coutumes, Mœurs, Religion, Sciences*, &c. s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége, pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces préſentes, de faire imprimer leſdits Ouvrages autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, faire vendre par tout notre Royaume : Voulons qu'il jouiſſe de l'effet du préſent Privilége, par lui & ſes hoirs, à perpétuité, pourvu qu'il ne le retrocède à perſonne : Et ſi cependant il jugeoit à propos d'en faire une Ceſſion, l'Acte qui la contiendra ſera engiſtré à la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité tant du Privilége que de la Ceſſion ; & alors par le fait ſeul de la Ceſſion enregiſtrée, la durée du préſent Privilége ſera réduite à celle de la vie de l'Expoſant, ou à celui de dix années, à compter de ce jour, ſi l'Expoſant décède avant l'expiration deſdites dix années ; le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, portant règlement ſur la durée des Privilége de Librairie. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en

introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de celui qui le representera, à peine de saisie & de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée pour la première fois, de pareille amende, & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons : à la charge que les présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, sur beau papier & en beaux caractères, conformément aux Règlemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilége ; qu'avant de l'exposer en vente le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression desdits Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur HUE DE MIROSMENIL, Commandant de nos Ordres ; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit sieur HUE DE MIROSMENIL ; le tout à peine de nullité des présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses hoirs, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles le onzième jour de Février, l'an de Grace mil sept cent quatre-vingt-quatre, & de notre règne le dixième, Par le Roi en son Conseil, LE BEGUE.

Collationné sur le Registre XXII de la Chambre Royale &

Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, fol°. 41. *A Paris, le vingt-trois Novembre 1787.*

Signé, KNAPEN, *Syndic.*

CESSION.

JE déclare avoir vendu, cédé & transporté au sieur PAVARD, Marchand Papetier, mon Privilége des *Costumes Civils* que le Roi a bien voulu m'accorder, pour lui en jouir en mon lieu & place; & ce, pour la somme de huit mille livres, qu'il m'a payées argent comptant. Fait à Paris, ce 30 Novembre 1784.

Signé, Le Chevalier DE ST. SAUVEUR.

Registré la présente Cession sur le Registre XXII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 238, folio 212, *conformément aux anciens Règlemens confirmés par celui du 28 Février 172:. A Paris, le 3 Décembre 1784. Signé*, FOURNIER, *Adjoint.*



Jardiniere Française





Bourgeoise de Paris.

Bourgeois, de Paris,

Dame francaise



Français.

NOTICE

SUR LES MŒURS DE PARIS.

QUELQUES Auteurs étrangers qualifient Paris de *nouvelle Babylone*, de *Sybaris moderne* : nos Rois l'appeloient (1) *leur Bonne Ville*.

Cette Capitale de la France ressemble à ces Femmes d'une conduite équivoque, mais aimables, d'un [illegible] [illegible], qu'on [illegible], qu'on quitte à regret, & dont on ne perd jamais le souvenir.

Les Mœurs de Paris ont suivi la fortune de la France. Paris [illegible] [illegible] des Provinces [illegible] [illegible] [illegible].

D'ailleurs, cette continuelle affluence & reflux des [illegible] qui s'y rendent, & qui en sortent pour y rentrer encore, ne laisse jamais cette Cité dans une situation permanente. Paris étant un des [illegible] de l'Univers, tient un peu de tous les [illegible] cosmopolitique.

Cependant il est encore dans cette Ville immense, quelques citoyens qui restent toute leur vie comme étrangers à ce qui se passe autour d'eux; À la faveur de leur obscurité, ils échappent à l'impulsion

(1) L'Empereur Julien l'appelloit *sa très-chère Lutèce*.

NOTICE

SUR LES MŒURS DE PARIS.

QUELQUES esprits chagrins qualifient *Paris* de *nouvelle Babylone*, de *Sybaris moderne* : nos Rois l'appellent (1) *leur bonne Ville*.

Cette Capitale de la France ressemble à ces Femmes d'une conduite équivoque, mais aimables, dont on se méfie, mais qu'on aime, qu'on aborde avec crainte, qu'on quitte à regret, & dont on ne perd jamais le souvenir.

Les Mœurs de Paris ont suivi la fortune de la France. Paris sert de modèle aux Provinces ; mais l'exemple de la Cour pèse sur la Capitale du Royaume. D'ailleurs, cette circulation successive & rapide des individus de toutes sortes qui s'y rendent, & qui en sortent pour y rentrer encore, ne laisse jamais cette Cité dans une situation permanente. Paris étant un des points centrals de l'Univers, tient un peu de tous les objets avec lesquels elle communique.

Cependant il est encore dans cette Ville immense, quelques citoyens qui restent toute leur vie comme étrangers à ce qui se passe autour d'eux. A la faveur de leur obscurité, ils échappent à l'impulsion

(1) L'Empereur Julien l'appelloit *sa chère petite Capitale*.

générale, & meurent à-peu-près comme ils ont vécu, ſans laiſſer de vuide; on ne s'eſt point apperçu d'eux. Mais ſi leur deſtinée n'eſt point brillante, elle eſt du moins paiſible & aſſez pure. On a voulu déſigner ici ces bons Bourgeois qui, ne mettant pas le pied hors de la ſphère étroite de leur quartier, végètent comme la plante attachée au ſol qui l'a fait naître & qui la nourrit. Cette claſſe de Citadins eſtimables devient rare; par la raiſon qu'ils ont bien de la peine à retenir leurs enfans conſtamment auprès d'eux; & ſouvent il ne faut aller qu'au bout d'une rue pour découvrir un monde nouveau, bien propre à exciter la curioſité de jeunes gens qui n'ont encore rien vu. Nous avons connu de jeunes perſonnes nées dans la moyenne bourgeoiſie, qui à vingt ans, n'avoient point encore franchi les limites de leur Fauxbourg, & ne connoiſſoient que de nom, le Palais (1) Royal & toutes ſes merveilles. L'innocence de Mœurs étoit le fruit de leur ignorance. Mais ces familles retirées ſous leurs toits écartés de la foule, ſont difficiles à rencontrer, ſur-tout à ceux qui n'obſervent Paris que dans les lieux publics.

Les Pariſiens proprement dits, qui ne ſont pas la partie la plus nombreuſe de cette Capitale, conſervent encore quelque choſe de ce caractère de loyauté qui diſtinguoit les Francs. Ils aiment la paix; mais on les

(1) Quartier de Paris le plus brillant, le plus habité, le rendez-vous de tout ce que la Capitale a de plus aimable & de plus ſuſpect.

trouve, quand il s'agit de prendre le parti de l'honneur. Ils n'attaquent point, mais ils ſçavent ſe défendre. Ils ſont bons, & l'ingratitude ne les corrige pas tout de ſuite de leur penchant à la bienfaiſance. La nature les a doués de beaucoup d'aptitude pour les Sciences & les Arts; mais l'imagination & la chaleur de tête n'eſt pas ce en quoi ils abondent. Leur cerveau paroît organiſé plutôt pour faire des Philoſophes que des Poëtes; & Paris a produit dix d'Alembert contre un Voltaire. Le Pariſien aime ſes Rois, ſans être inſenſible aux charmes de la Liberté; & s'il n'en a pas toujours ſoutenu les droits avec fermeté, il faut l'attribuer à pluſieurs cauſes hors de lui. D'ailleurs, né inſouciant & debonnaire, il fait quelques ſacrifices à ſa tranquilité perſonnelle; & pardonne volontiers à ſes Chefs, parce qu'il faudroit toujours être dans un état de guerre, ſi l'on ne fermoit pas les yeux ſur les abus & les excès auxquels on doit néceſſairement s'attendre dans un Empire & dans une Ville tels que la France & Paris.

La Populace de Paris eſt moins inſolente & a moins d'énergie que celle de Londres; elle eſt auſſi plus pauvre & ſurveillée de plus près: elle eſt ſale par habitude & ſemble ſe plaire dans la fange. Il faut l'intervention d'une Police exacte & rigide pour entretenir un peu de propreté dans les marchés. La deſcription que les voyageurs nous rapportent des Peuplades (1) Sauvages,

(1) Telles que les Kamtzchadales. Voyez leur Article dans la partie de cet Ouvrage qui concerne l'Aſie.

logées dans des cabanes hideuſes à l'œil & repouſſantes à l'odorat, pourroit convenir ſans beaucoup de reſtrictions, aux baſſes claſſes du Peuple de Paris. Le linge qu'il porte tombe en pourriture, & le laiſſe ſouvent à nud. On ne peut faire un pas, ſans rencontrer de ces êtres tellement abâtardis (1) par la misère, qu'ils n'ont pas même le ſentiment de leur état. On a peine à diſtinguer leur ſexe, à travers les haillons qui les couvrent. On rencontre par fois, des Femmes attelées avec des bêtes de ſomme, pour tranſporter les fardeaux d'un bout de la Ville à l'autre : d'autres femmes, aſſez ſouvent, ſe chargent de nettoyer les chauſſures boueuſes des piétons. Pluſieurs paſſent le temps des Fêtes à ramaſſer les cendres, dont on a dégarni le foyer des maiſons : ou bien, courbées des heures entières ſur un ruiſſeau fétide, y cherchent quelques pièces de monnoie que le haſard auroit pu y laiſſer tomber : & ces ſcènes aviliſſantes ont lieu journellement au ſein de la Capitale du Peuple le plus galant & le plus ſenſible de l'Europe. Ne diroit-on pas qu'on a ménagé ces honteux tableaux exprès pour

(1) Ils ont ſouvent à la bouche une expreſſion énergique qui les peint d'un mot : pour dire, *j'ai beaucoup travaillé*, ils diſent : *j'ai bien roulé mon pauvre cadavre.*

Leur reconnoiſſance a même quelque choſe d'aviliſſant ; ils appellent *mon Maître* le ſimple particulier qui leur a fait quelque bien.

faire contraste avec les images riantes qu'étalent de toutes parts le luxe & la vanité.

La classe des Ouvriers mène une vie un peu moins triste que celle des porte-faix. Pour peu qu'un Artisan ait d'ordre, il se soutient, non sans peine toutefois. Le moindre écart qu'il se permet, le plus petit accident qui lui survient, le livre à la misère & à ses suites. Un Hôpital ou la Prison est sa ressource dernière. Heureux, quand il a le courage de ne point envier le sort de la classe des Domestiques.

Ceux-ci sont en grand nombre, & copient leurs Maîtres. Insolens & paresseux, joueurs & peu économes, un froid libertinage remplit leur désœuvrement ; d'autant plus corrompus, qu'on leur passe tout, pourvu qu'ils ayent l'art & l'attention de rendre leur service agréable. Et en effet, ils préviennent les moindres caprices de ceux à qui ils appartiennent. Mais comme ils se vangent de cet assujettissement sur les protégés de ceux qu'ils servent ! une urbanité insultante & dédaigneuse a remplacé les airs brusques qu'ils se permettoient jadis.

Les Femmes en condition rivalisent leurs Maîtresses jusque dans les boudoirs, & partagent leurs aventures ; c'est le prix qu'elles mettent à leur discrétion, dont bientôt on sçaura se passer.

L'Ouvrière modeste, qui pourroit vivre honnête & libre, du produit de son travail assidu, piquée de se voir éclipsée par les parures de la Femme au service d'autrui, quitte son attelier pour passer dans un anti-

chambre, y apprend ſous peu, à tirer parti de ſa jeuneſſe & de ſes charmes, & groſſit bientôt la liſte nombreuſe de ces Beautés, (1) fléau des Mœurs, plaies honteuſes de la ſociété.

La baſſe Bourgeoiſe, que dévore ordinairement la paſſion du lucre, livrée toute entière aux détails du Commerce, ſe conduit avec aſſez de régularité. Toujours occupée & ſédentaire, elle n'a ni l'occaſion ni le temps de ſuivre le train général. D'ailleurs, une famille qu'on a l'ambition de placer plus haut que ſoi, demande des ſoins. La loyauté dans les affaires ſouffre un peu, quand on eſt certain de ſauver les apparences. De petites fraudes hâtent le moment d'aller conſumer en paix & à l'écart, les fruits de ſon labeur. Les enfans entrent dans le monde, s'attachent ſelon leur génie reſpectif, à tel ou tel objet; & à coup ſûr, devenus plus que leurs pères, ils en vaudront moins.

La marche de la haute Bourgeoiſe, ou de la claſſe opulente des Citoyens du Tiers-Etat, eſt plus large & plus rapide. On commence par ſouffrir patiemment les rebuts des Grands & leurs ſarcaſmes, dans l'eſpoir d'aller un jour de pair avec eux. C'eſt dans cette claſſe qu'on s'adonne aux grandes ſpéculations de la finance & de l'agiotage. Le Clergé, la Robe & l'Epée y vont recruter des ſujets; & la manière d'y vivre ſe reſſent déjà de ces trois profeſſions. C'eſt là que le faſte

(1) On dit les Femmes publiques de Londres généralement plus jolies que celles de Paris.

s'affiche

s'affiche & ſe donne carrière. C'eſt là que le gaſpillage tient lieu d'une dépenſe honorable. C'eſt là que va ſe rendre la jeuneſſe laborieuſe des campagnes, pour y être métamorphoſée en Valets oiſifs. Ce ſont ces maiſons millionnaires qui ſoutiennent la réputation de la Capitale chez les Etrangers, & donnent une haute idée des reſſources du Gouvernement capable d'un tel luxe chez les particuliers de la moyenne région; lequel luxe le céde à peine à celui de la Nobleſſe, toujours obligée de renchérir, quels que ſoient ſes moyens.

Les familles Patriciennes, jalouſes de l'antique conſidération qu'on leur portoit, ſe ſoutiennent le plus honorablement qu'elles peuvent aux yeux du Peuple, qui ne leur eſt plus auſſi attaché qu'autrefois. Il eſt cependant quelques Magiſtrats recommandables, ſurtout parmi les jeunes. Mais l'influence du ſiécle a gagné juſqu'à eux; & ils n'ont pas ſçu ſe garantir de tous les ridicules à la mode.

Le Clergé devenu moins exigeant & non moins éclairé, garde un ſilence prudent ſur de certaines queſtions: & ſur des propos très-indiſcrets qu'on ſe permet aujourd'hui dans le monde.

Le Corps de la Nobleſſe n'a jamais été ſi inſtruit, & n'a jamais eu des goûts plus ſains. Mais l'honneur François eſt un feu ſacré, à la garde duquel tous les membres de ce Corps illuſtre n'ont pas veillé avec un zèle égal. Le beſoin du moment a néceſſité les

mésalliances ; & l'on a contracté insensiblement les habitudes de ceux dont on a emprunté les ressources.

Il est à Paris une classe d'individus, la pire de toutes. Ces gens ne tiennent à rien, & se mêlent à tout. Placés entre le Peuple & les Grands, ils protègent d'un côté, rampent de l'autre, & promettent ici ce qu'ils mendient ailleurs. Ils *font* ce qu'on appelle *des affaires ;* on les rencontre par-tout. Leur Costume en impose. La volubilité de leur langue étourdit, mais entraîne ; & eux-mêmes sont étonnés, comment ils existent.

Les Gens de Lettres de Paris forment un contraste avec les précédens. Mais ils sont en trop grand nombre pour conserver l'ascendant qu'ils se sont vu sur ceux qui lisent, & qu'ils pourroient conserver, s'ils ne souffroient plus parmi eux ces Entrepreneurs d'Ouvrages imprimés, qui tiennent le Génie à leurs gages, & qui dans un loisir coupable, s'engraissent des sueurs du Talent ignoré, travaillant sans relâche dans leurs Bureaux. Paris fourmille de ces Spéculateurs Littéraires, de ces Agioteurs d'esprit, tenant Manufacture de Livres, impuissans à les faire, mais charlatans pour les débiter ; dignes rivaux des Libraires, qui ne les voient pas de bon œil ; ces gens là ne font rien, & tout se fait chez eux ; on sème pour eux, & ils ne laissent glaner les autres que quand ils ont récolté. Ils osent quelquefois davantage. Non contens du labeur, ils veulent encore

de la gloire. Ils achètent une réputation, en achetant (1) *de la copie ;* & pour se faire un nom, ils ne font que prendre la peine de signer le leur sur le Frontispice d'un Ouvrage dont ils ont payé le Manuscrit à tant *la Feuille*. Ces sourdes menées minent insensiblement les Lettres, les appauvrissent & les dégradent en les assimilant aux denrées les plus viles du Marché.

On n'a pas encore obtenu à Paris, la liberté de la Presse. Le Gouvernement a établi depuis fort long-temps des Censeurs, fonction de confiance, très-délicate à remplir sans compromettre personne. Néanmoins il se trouve des sujets assez intrépides pour se charger d'un pareil fardeau.

Paris offre beaucoup de liaisons éphémères & vagues, que le caprice assortit un moment, & dénoue le moment d'après. Ces amours passagers sont peu favorables aux mariages. On contracte l'habitude de promener son choix, sans le fixer. Les Filles honnêtes ne peuvent plus se livrer aux charmes d'une inclination sentimentale. La Femme tendre ennuye ou paroît exigeante. Les Beautés faciles donnent le ton. On a banni l'étiquette, qui jadis se glissoit jusque dans les boudoirs ; mais on a passé à l'autre extrême. On ne se respecte plus. Le voile du mystère est déchiré, &

(1) Expression usitée dans les Imprimeries, pour signifier le Manuscrit sur lequel on compose une feuille d'impression.

le vice ne prend plus la peine de garder l'incognito. La Mère ne se cache pas plus de ses Filles, que le Père de ses Fils. L'Hymenée trouve encore dans la roture, quelques partisans de bonne foi. Mais par-tout ailleurs, c'est un manteau commode dont l'Amour fait son profit.

Les dissipations que le luxe invente tous les jours, & multiplie dans la Capitale, ont amené ce désordre dans les Mœurs. L'uniformité des plaisirs domestiques dégoûte, quand on les compare aux amusemens variés qu'on peut se procurer hors de chez soi. Les petits Spectacles, les petites Assemblées, les petits devoirs de société distraient des occupations paisibles du ménage. Pour paroître, il faut une toilette longue & dispendieuse; & c'est ainsi qu'on fait à la vanité le sacrifice de son temps & de son patrimoine.

Par conséquent aussi l'Education est négligée, ou conduite d'après de faux ptincipes. Quelques Mères nourrissent leurs Enfans, afin qu'on sçache qu'elles ont lu *Emile*. Mais il vaudroit mieux souvent suivre l'ancienne méthode. On ne peut être tout-à-la-fois bonne Mère & Femme du jour.

Si l'Enfant résiste aux inconvéniens de cette première Ecole, un College ou un Gouverneur l'attend; & ce qui peut lui arriver de plus heureux, c'est de n'y perdre que son temps. La Société achève son Education: est-il étonnant qu'il devienne ce qu'on appelle un Homme de société? Enfin, il embrasse un état. Appartient-il à la Noblesse Militaire? Il est Officier né;

quels que soient ses goûts ou ses talens, sa place est marquée à la tête d'un Régiment. Les enfans de roturiers ont du moins la liberté du choix.

On remarquera, en passant, que les Parisiens qui ont fait le plus d'honneur à leur patrie, sont pour la plûpart issus de race Plébéïenne. Moliere (1), Regnard, Fleuri (2), Mallebranche (3), Rollin (4), Quinault (5), J. B. Rousseau (6), Santeuil, Catinat (7), Tavernier (8), Perrault, Helvetius (9), Toussaint, Voltaire (10), Lebon (11), Boulogne, Lesueur, Lebrun (12), Largilliere, Boucher, Lemoine, Oudri, Vouet, Mansard (13), Lenôtre (14), Favart (15),

(1) Fils d'un Tapissier.

(2)—D'un Avocat.

(3)--D'un Secrétaire du Roi.

(4)--D'un Coutelier.

(5)--D'un Boulanger.

(6)--D'un Cordonnier.

J. J. Rousseau est né à Genève d'un Horloger.

(7) Fils d'un Conseiller au Parlement.

(8)—D'un Marchand de Cartes Géographiques.

(9) L'Auteur du Livre de l'Esprit étoit d'une Famille de Médecins.

(10) Fils d'un Notaire.

(11)—D'un Peintre.

(12)—D'un Sculpteur.

(13) L'Auteur du Dôme des Invalides, étoit fils d'un Architecte.

(14) Fils de l'Intendant du Jardin des Tuileries.

(15)—D'un Pâtissier.

l'Auteur du Drame d'Eugenie (1), Mercier (2), Boulanger (3), Freret, (4) Lekain (5), &c. &c. &c. Tous ces noms sentent la roture, & ceux qui les ont honorés, appartenoient à des familles obscures, & disgraciées de la fortune : mais

C'est au sein du malheur que naquit l'industrie.
La mollesse toujours énerva les talens :
Le duvet paresseux assoupit le génie ;
Rarement, le Mérite habite chez les Grands.

Voyez le Pibrac moderne.

On élève les Filles à-peu-près dans le même esprit. On ne confie plus guère leur première jeunesse aux Monastères. De la maison maternelle, elles passent dans celle d'un Epoux, par un arrangement de famille, quelquefois conclu dès avant leur naissance. Si le cœur, au milieu de ces convenances, ose réclamer ses droits, on le fait taire, ou l'on compose avec lui.

Paris renferme un genre (6) de Femmes qui méritent l'attention de l'Amateur que le grand monde n'a pas encore blasé. Ces jeunes Beautés, nées de parens pauvres, se mettent de bonne heure dans le cas de

(1) Fils d'un Horloger.

(2) L'Auteur du Tableau de Paris, de l'an 1240, &c. est fils d'un Fourbisseur.

(3) L'Auteur de l'Antiquité dévoilée, &c. est né d'un Marchand.

(4) Sçavant Chronologiste & Philosophe hardi, né d'un Procureur.

(5) Fils d'un Serrurier.

(6) Ce qu'on appelle les Grisettes.

ne point être à la charge de leur famille. Elles apprennent dès le plus bas âge, à manier (1) l'aiguille ou la polissoire, (2) le pinceau ou (3) le tambour à broder. le travail de la semaine non seulement pourvoit à leur entretien, mais elles trouvent encore de quoi subvenir en partie aux frais d'une parure assez élégante ; car elles ont un Ami de cœur, à qui elles veulent plaire, & avec qui elles ne manquent pas de passer les jours de Fête dans des assemblées champêtres près les Barrières. Ordinairement on se rassemble quatre. L'on dîne sous la feuillée ; & le reste de la journée, l'on danse ou l'on se dédommage autrement d'une semaine toute entière écoulée loin l'un de l'autre. Ces Filles aimables, simples & douces, sont encore tendres & fidelles. Elles se reprocheroient une partie de plaisir, faite sans celui qu'elles aiment. Rien de plus touchant que les détails de leurs petits ménages. C'est un mêlange piquant de pudeur & de volupté, de raison & de folie. Quelquefois on rencontre ces couples heureux dans les *Spectacles* (4) *Bourgeois* de la Capitale. L'Ami &

(1) Les Couturieres, Faiseuses de corps d'enfans, Ouvrieres en modes, &c.

(2) Celles qui s'adonnent à polir les bijoux d'or & d'argent, &c.

(3) Celles qui enluminent les Estampes, qui peignent les Eventails, &c.

(1) Petites cotteries de jeunes Artisans ou d'apprentifs Marchands qui, à frais communs, construisent une petite Sale de Comédie, & répètent entr'eux pour s'amuser, quelques-unes des Piéces qu'ils ont vues aux grands Théâtres

l'Amie, pendant tout le temps de la représentation ; ont une main l'une dans l'autre, & s'appliquent avec naïveté, les passages de sentiment qu'ils saisissent dans le Drame qu'on joue. Ces unions volontaires sont assez durables, résistent plus d'une fois à la séduction de l'or, & se terminent souvent par un lien plus sérieux.

Les Promenades publiques fournissent encore l'occasion d'étaler sur soi tout le luxe & le goût dont on est susceptible. On y fait assaut de parures ; les allans & les venans s'y passent en revue & s'y jugent en toute rigueur. Les Beautés du jour, qui ne le sont plus quelquefois du lendemain, y vont jouir de leurs triomphes. Montées sur des chars élevés, pour être vues de plus loin, elles ont peine à percer les flots de spectateurs amoncelés sur leur passage. C'est là que les *Merveilleux* de tous les étages font parade de leur choix, & satisfont leur amour-propre. Mais ce n'est pas là que le Sage (1) de Geneve lors de son séjour (2) à Paris, portoit ses pas : de tels objets eussent blessé ses yeux, amis de la Nature, belle sans fard ; il préféroit les Boulevards du

Depuis que ces petites Sociétés domestiques sont en vogue, on a remarqué plus d'urbanité & de décence dans les Mœurs de la Jeunesse de Paris.

(1) J. J. Rousseau.

(2) Les dernières années qu'il y a passées, il demeuroit au troisième étage de la Maison qui fait le coin de la rue Platrière. L'Auteur d'*Emile* & du *Devin du Village* y copioit de la Musique, pour vivre. Peu de gens en effet étoient dignes d'être ses bienfaiteurs.

Nord

Nord de la Capitale ; alors ils n'étoient pas ceints d'une haute (1) muraille.

Il ſemble que l'exemple de J. J. Rouſſeau & du petit nombre de ſes imitateurs, ayent eu déjà quelque influence ſur les Habitans de Paris. Jamais le Jardin Royal des Plantes n'a été ſi fréquenté. Il eſt vrai que le Génie (2) qui y préſide en a fait un nouvel (3) Eden. Mais il ne faut pas en ſortir par la porte principale qui donne ſur les murs de l'Hôpital de la Pitié. Les impreſſions agréables ne tarderoient pas à s'effacer à la vue de cet Etabliſſement, qui ne fait point l'éloge des particuliers, s'il fait honneur au Gouvernement. Tous ces Enfans non réclamés, qui pullulent dans cette triſte Maiſon, ſuppoſent des parens bien inſenſibles ou bien miſérables.

Le Fauxbourg où ſe trouve ſitué le Jardin des Plantes, & les quartiers voiſins, ont un aſpect tel qu'on ſe croit tranſporté, en les parcourant, à 200 milles de la Capitale. La plûpart des rues en ſont déſertes, même pendant les jours de travail. L'herbe y croît en pluſieurs endroits. Les Habitans, miſérablement

---

[1] Ceinture de pierre, pour aſſurer aux Fermiers Généraux la perception des droits d'entrée.

Les Etrangers n'afflueroient point dans cette Capitale, ſi elle n'avoit à leur offrir que des monumens de ce genre.

[2] M. le Comte de Buffon, Intendant du Jardin du Roi.

[3] Peut-être auroit-on dû ſubſtituer une Colonne Aſtronomique au petit Kioſque ſurmonté d'une Sphère, qu'on vient d'élever au haut du Labyrinthe.

coſtumés, accroupis pendant les Fêtes, ſur la porte de leur taudis, reſſemblent à de pauvres inſulaires qu'on ne viſite pas ſouvent, & ouvrent de grands yeux, lorſqu'ils voient paſſer leurs concitoyens du centre de Paris. Quand l'Etranger fait ſon entrée dans cette Ville, par les Barrières de St. Jacques ou de St. Marcel, il croit que ſon guide s'eſt trompé de route, & qu'il lui reſte encore bien des poſtes à courir, avant de pouvoir deſcendre dans les beaux Hôtels qui l'attendent aux environs du Palais Royal.

Dans ces Fauxbourgs & ailleurs encore, (& ce n'eſt point une exagération), on ſeroit trop heureux de vivre des *miettes qui tombent de la table du Riche*. Quand les Valets d'une Maiſon opulente ſe ſont bien repus avec les reſtes de leurs Maîtres, on (1) achète le rebut des Valets pour les revendre aux Habitans des Fauxbourgs, leſquels n'ont pas toujours de quoi ſe procurer cette nourriture aviliſſante. Cependant la Nature (ce ſemble) n'avoit dreſſé qu'une ſeule table pour tous ſes Enfans.

Les repas à Paris, coûtent fort cher, ſont fort courts, & les convives s'y montrent froids & dédaigneux. Les élégans des deux ſexes affichent une ſanté délabrée, & n'oſeroient avouer un bon eſtomach, parce qu'ils auroient cela de commun avec la roture, le peuple & les gens de la campagne. L'appetit a

[1] Ceux qui font ce petit trafic, ſe nomment des regratiers.

déserté nos tables, jadis abondamment servies, aujourd'hui décorées de mets délicats & peu substantiels.

Le vin a fait place à l'eau ; & la gaieté franche Fille de Bacchus, a disparu avec la liqueur qui la provoquoit. Cette sobriété fausse n'a point amélioré nos Mœurs. De misérables équivoques ont fait taire les refrains naïfs & sans prétention, que nos bons ayeux détonnoient, le verre à la main. Le Cynisme des Orgies privées, la froide débauche a remplacé l'ivresse bruyante, mais cordiale, qui reconcilioit les Amis brouillés, & même l'Hymen avec l'Amour.

Le Café a produit une révolution dans les Mœurs de Paris. Avant qu'il fût connu, ou du moins avant qu'il fût si commun, les honnêtes gens, les gens de la bonne compagnie alloient au (1) *Cabaret*. Il existe encore, dit-on, la Table ronde de pierre sur laquelle Moliere & la Fontaine, Racine & Boileau (2) s'accoudoient & trinquoient ensemble. C'étoit alors le bon temps de la Poësie. Sa décadence semble dater du moment qu'on ouvrit des Cafés publics dans la Capitale. Tous les oisifs mal-aisés s'y rendent sur-tout en Hyver.

[1] On appelle ainsi les endroits où le peuple de Paris & des environs va boire & s'enivrer. C'est là que Bacchus fait des heureux, & attache à la vie des êtres qui s'en dégouteroient bientôt ; s'ils n'avoient la ressource au moins une fois la semaine, de noyer dans le vin, le souvenir de leurs peines journalières.

[2] *Chapelle* hantoit les Cabarets du quartier dit le Marais. Il y composoit des vers au vin de Champagne.

Il eſt plus d'un individu qui y paſſe la vie. Les Anglois n'y ſont pas ſi à leur aiſe que dans leurs Cafés de Londres ; ils s'apperçoivent au premier coupd'œil, qu'on n'y jouit pas de ſon *franc-parler.*

Cependant, il n'eſt point de Villes Républicaines, où l'on ſe trouve mieux à même qu'à Paris de jouir d'une certaine liberté ! Un Homme honnête, pour peu qu'il ſoit prudent, s'y conduit à-peu-près à ſa guiſe. On ne prend pas garde au Sage, quand il eſt dans la foule. Il eſquive la cenſure des uns, la malveillance des autres, & ne faiſant ombrage à perſonne, perſonne ne ſe trouve contraint de rougir en ſa préſence, & par conſéquent perſonne ne l'évite, ne le remarque. A Paris, les états ſont tellement fondus enſemble, on eſt diſtrait par tant d'objets, on ſe trouve en relation avec tant de perſonnages divers, que le curieux le plus impertinent, ou le plus mal-intentionné, ſe trouve en défaut. On va, l'on vient, ſans rendre de compte. La calomnie & la médiſance ne s'attachent qu'à ceux qui s'y ſingulariſent, ou qui veulent faire du bruit. Mais l'ami de ſa propre tranquillité, qui ne heurte point les préjugés nationaux & quelques autres encore, peut ſe faire une loi à part & la ſuivre ſans inquiétude. Ce qui peut-être paroîtra contradictoire, le grand Homme qui voudroit fuir ſa renommée, ne trouveroit point d'azyle plus ſûr que Paris même, pour ſe mettre à l'abri des embarras de ſa réputation acquiſe à Paris. C'eſt ce qu'éprouva J. J. Rouſſeau, pendant les dernières années qu'il paſſa dans cette Capitale, où ſon nom étoit conſacré par la gloire,

& sa personne décrétée par les Loix. Il y vécut aussi obscur, aussi ignoré qu'il le voulut, & se trouva tous les jours en présence de ceux qu'il avoit dénoncés au tribunal de la raison, sans en être connu. Au contraire, dans les petits Etats qui lui donnèrent le jour, les enfans lui jettoient des pierres.

Mais, il faut l'avouer, ce chaos si favorable à la liberté du sage, a ses inconvéniens. S'en tient-on toujours au bien, quand on peut se livrer au mal avec impunité ? Que de pièges tendus à l'innocence ! que d'occasions offetres à ceux ou à celles qui n'attendent que l'occasion ! que de Maris trompés ! que de Mères abusées sur le compte de leurs Filles ! Et comment se retrouver dans un labyrinthe tel que Paris, quand on en a perdu le fil ? La Police, il est vrai, en connoît tous les détours. Mais à quelles extrêmités ne faut-il pas être réduit, pour avoir recours aux vils instrumens qu'elle se voit forcée de mettre en œuvre.

Il en est de la Police de Paris, comme de l'organisation du corps humain. A en examiner la charpente & les ressorts qui la mettent en jeu, on admire comment ces deux machines compliquées, peuvent se mouvoir sans donner lieu à un plus grand nombre d'accidens.

On voudra bien observer que nous n'entendons parler dans tout cet article, que du général. Nous convenons qu'il est mainte exception à tout ce qui a pu nous échapper d'un peu trop prononcé.

Si les lumières pouvoient dédommager des Mœurs ;

Paris ne perdroit d'un côté que pour gagner de l'autre. Les Sciences & les Arts n'ont point en Europe, un foyer plus actif; & ceux qui se consacrent à l'étude, y trouvent des secours plus que par-tout ailleurs. Il n'est point d'associations qui réunissent plus de connoissances utiles & profondes que l'Académie des Sciences, sur-tout si on y incorporoit l'Académie Françoise & celles des Inscriptions & Belles-Lettres. Les Artistes ont aussi leur tribunal: mais ceux qui tendent au grand, en appellent à la Nature, & ne connoissent que son école; elle seule fait les bons Peintres & les Poëtes sublimes.

Les Sociétés Académiques, entretenues par le Gouvernement, sont parodiées dans plusieurs Assemblées particulières. Les Musées, les Lycées, les Loges Maçones, les Clubs, les Sallons, les Conférences, &c. La semaine n'a point assez de jours pour pouvoir assister à chacun de ces petits Bureaux d'esprit, dont on commence à se lasser. Ces (1) Maisons ont leurs petits ridicules, mais qui ne sont point dangereux, comme ce qui se passe dans les Académies de Jeux, & autres endroits de ce genre. Il fut un temps où la mode académique étoit tellement en vogue, que les Coëffeurs intituloient leurs Ateliers, *Académies de Coëffures*.

Tous ces détails sont bien misérables, sans doute; mais

[1] La manie fut portée au point, qu'on vit une Couturiere tenir régulièrement chez elle, tous les Dimanches, séance Littéraire, & Spectacle.

il faut de tout cela dans une Capitale telle que Paris. La perte du temps est encore préférable au mauvais emploi du temps. D'ailleurs, pendant que les Citadins s'occupent de niaiseries, pendant qu'ils mettent de l'importance à la nomination d'un Bel-Esprit, au debut d'une Danseuse, &c. La Police en est soulagée d'autant. Il est plus aisé de contenir des Enfans que des Hommes.

Les Etrangers doivent se plaire à Paris, pour plus d'une raison. D'abord, ils y sont parfaitement accueillis; on a pour eux presqu'autant de déférence que pour les Femmes. Plus ils viennent de loin, plus on s'empresse à les satisfaire; la différence de Culte ou de Costume est un mérite de plus, & un motif pour les bien recevoir. Un Parisien est jaloux de laisser de lui une bonne opinion dans l'esprit des Voyageurs. Il aime en outre, à obliger, sans y regarder à deux fois; car il n'est pas méfiant: & il est moins rare de le voir dupe dans ses propres foyers, que de le surprendre, y faisant des dupes. D'ailleurs, on a beau jeu avec lui. Cazanier & peu instruit de ce qui se passe hors ses Barrières, tout l'étonne, & il est disposé à faire des sacrifices à sa curiosité. Un Etranger célèbre, en y arrivant, est l'idole des Parisiens; mais son Culte n'est qu'éphémère. On le néglige, du moment qu'un autre personnage monte sur la scène; & cela ne peut être autrement sur un théâtre aussi mouvant & aussi vaste que Paris, où l'on ne peut être tout à tous, à la fois.

Il faut voir Paris pour prendre une véritable idée

des avantages & des (1) inconvéniens de la civilisation. Veut-on connoître d'un coup-d'œil les prodiges qu'elle a enfantés avec le temps ? Qu'on se transporte sur l'une des (2) monticules qui dominent Paris. Ce spectacle a son prix, même à côté des tableaux les plus superbes que puisse étaler la Nature livrée à elle-même. Les Voyageurs instruits, qui ont pénétré dans l'intérieur de ces grands Ateliers où se préparent & se consomment les révolutions physiques du Globe, trouvent à peine des expressions pour rendre ce qu'ils ont vu. La Civilisation a aussi ses merveilles. C'est la main de l'Homme, si foible quand il est seul, si puissante quand il a contracté les liens de la Société ; c'est la main de l'Homme qui, du milieu des marais (3) de *Lutece*, a fait sortir cette Capitale immense, où plus d'un million d'individus, se créent chaque jour des jouissances nouvelles, & enfantent de nouveaux chef-d'œuvres, fruits de l'industrie & de l'émulation. La main de l'Homme a revêtu de pierre & de marbre, de bronze & d'or, la fange où jadis il végétoit. Il y a

[1] Quand aux inconveniens, on en feroit un long chapitre, si l'on compulsoit les Registres de la Police.

[2] Le Mont-Valerien, ou bien Mont-Martre ; les Romains, dit-on, y avoient bâti un Temple à Mars.

[3] C'est le nom primitif de Paris, que J. César donne à cette Ville dans ses Commentaires.

loin de la hutte des (1) *Samoydes* & des *Lapons*, à la Colonade du Louvre (2). Rien de plus flatteur pour l'orgueil de l'espèce humaine, que l'aspect de Paris dans toute son étendue. La Nature semble y avoir cédé le pas à l'Art. Quoi de plus étonnant que ce chaos soumis à une Police réglée? Ces Palais où les Dieux de la Terre rivalisent celui du Ciel; ces Temples, sous la voûte desquels l'Homme est si petit; tout cet ensemble d'édifices doit en imposer à l'œil même de ceux qui en sont les Auteurs ou les propriétaires.

Mettons fin à cette ébauche par quelques considérations générales sur l'article des Modes & des Coutumes. Ce Chapitre ne seroit pas le moins important dans une Histoire raisonnée de Paris. Cette grande Cité doit une partie de sa consistence à cette matière légère & frivole. Rome étoit la Maîtresse du Monde par les Armes & la Politique; Paris tient le même rang, & le doit à ses Modes; & elle le mérite, sur-tout en ce moment. Jamais le goût n'a été plus consulté, & suivi plus constamment. Les Dames de Paris ne sont pas

(1) Voyez les deux articles que nous avons consacrés à ces deux Peuples: Paris & tous ses charmes (y disons-nous) ne feroient point oublier à un Lapon sa cabane enfumée, son Canot, ses filets, & l'aspect sauvage de ses Montagnes de neiges.

(2) Il ne manque à Paris que de redevenir le séjour habituel de nos Rois. Eh! quelle demeure leur conviendroit mieux que le Palais des Tuileries, sur-tout si le plan de ce superbe Edifice étoit exécuté en son entier.

les plus jolies Femmes de l'Univers ; il s'en faut. Le climat, l'éducation, les habitudes journalières les privent de cet avantage ; elles ne portent point le sceptre de la Beauté : mais elles ont sçu dérober aux Graces leur ceinture. Les Ouvrières en Modes de la Capitale possèdent la baguette d'Armide. Il n'est pas toujours facile de reconnoître, quand elle sort, la Femme qu'on a vu entrer dans leurs Magasins. Elles ont trouvé l'Art de réparer les disgraces de la Nature ; ou du moins, elles les masquent avec une adresse que nos bons ayeux n'auroient jamais cru possible. Flore & Zéphir, sous le pinceau magique des Poëtes les plus galans, n'ont pas plus de fraîcheur & de légèreté que les ajustemens qui sortent des mains industrieuses de ces Filles de Modes. Elles ont en outre, autant d'imagination que d'habileté. Leur cerveau fécond invente chaque jour des ressources nouvelles pour plaire : on est plus de temps à trouver des noms pour ces petits chef-d'œuvres qu'elles n'en mettent à les produire.

Non seulement chaque saison a son Costume, mais encore il en est un pour chacune des quatre parties (1)

(1) En 1779, on a publié à Paris, un *Poëme Erotique*, dédié à Madame la Princesse de Lamballe ; & portant pour titre : *les Quatres Heures de la Toilette des Dames*, en Quatre Chants : l'Auteur (qui est un Abbé) a prodigué à son Edition *in*-8°. tout le luxe de la Gravure. Le Lecteur eut préféré tout le luxe de la Poësie dans un Ouvrage, qu'on eut

du jour. Il y a la Toilette du lever, celle du milieu de la journée, celle de l'après-dîné, & encore celle du soir, & souvent une cinquième pour la nuit. Les lieux où l'on va motivent aussi un ajustement particulier. La promenade ou les visites du matin demandent un vêtement plus simple, moins à prétention que ceux qu'on étale dans les Jardins publics, l'après-midi. On ne va point au Spectacle dans les mêmes habits consacrés au Bal. La Campagne & la Ville ont chacune leurs couleurs, leurs livrées, leurs formes plus ou moins recherchées.

L'âge devroit, ce semble, avoir aussi sa parure. Mais les Femmes font volontiers des anachronismes ; & la Fille est éclipsée par les airs coquets de la Mère.

Le rang n'est pas mieux distingué. Les Courtisannes en règne donnent le ton, & sont copiées à l'envi par les autres Femmes, de quelque condition qu'elles puissent être. Laïs sortant d'une orgie, s'apperçoit qu'un air échevelé sied à ses charmes ; en conséquence, elle se montrera le lendemain au public avec une chevelure en désordre ; & le surlendemain, Bourgeoises & Financières, Patriciennes & Dames du plus haut

bien voulu faire passer pour le pendant des *Quatre Parties du Jour* de M. le C.— L. de Bern.

Consultez plûtôt *la Galerie des Modes & Costumes François*, dessinés d'après Nature, gravés & colorés ; ouvrage commencé en 1778, & qui se continue avec succès. A Paris, *in-fol.* chez Esnaut & Rapilly.

parage, laisseront tomber leurs cheveux jusque par-delà la ceinture; & la Beauté pudique, pour ne point se singulariser, se verra obligée d'adopter le maintien d'une Bacchante.

Les Costumes de Théâtre, dans une Pièce nouvelle, servent encore à varier les Modes : une Actrice applaudie sous telle ou telle (1) Coëffure, sous tel ou tel Habit, ordinairement, fait loi; & le jour suivant, toutes les Elégantes du moment paroîtront comme autant d'Actrices sortant de leurs Loges pour jouer chacune le même rôle.

Il faut cependant rendre justice aux Dames Françoises, & spécialement aux Parisiennes : quelquefois elles justifient leur amour pour la parure, & les variations qu'elles lui font éprouver par le motif qui leur fait adopter telle ou telle mode. Le patriotisme assez souvent détermine leur manière de se mettre; & leur Costume devient en même temps un hommage rendu aux (2) Héros du jour, & un mémorial pittoresque des évènemens qui font (3) honneur à la Nation.

Au reste, quand le Sexe né pour plaire, n'auroit pas

(1) Ainsi on a vu toutes les Femmes, vieilles ou jeunes, frisées à la manière de *Cherubin*, nom du Page, dans la Comédie du Mariage de Figaro.

(2) En 1776, n'a-t-on pas porté des chapeaux à la Henri Quatre, & des bonnets à la d'Estaing, à la Voltaire, &c.

(3) En 1778 on portoit des bonnets à la Victoire : les Femmes se coëffoient d'un Casque Anglois. D'autres hissèrent sur leurs cheveux, le Vaisseau la Belle-Poule, &c.

toujours des intentions patriotiques, la mobilité de ses goûts mériteroit toujours de la reconnoissance de la part des vrais patriotes, en ce qu'il en résulte une branche de Commerce la plus florissante peut-être de toutes. Les Hollandois ont leurs Epices; les Espagnols ont leurs Piastres : les François n'ont rien à envier à leurs voisins, puisqu'ils possédent le génie des Modes : & puisque tout ce qu'il y a de civilisé dans les quatre parties du Monde devient nécessairement tributaire des Modes Françoises. Tant que la France conservera la prééminence en ce genre, elle sera toujours riche assez & assez puissante. Car ce ne sont pas seulement les Provinces du Royaume qui se procurent, à grands frais, les parures en vogue dans la Capitale ; tous les autres Etats de l'Europe s'empressent de les naturaliser chez eux. En sorte que le Costume François est devenu presqu'aussi universel que la Langue Françoise. La supériorité de ce Peuple ingénieux & galant, aimable & léger, est reconnue par-tout où les Arts se sont introduits. On pourroit dire que les Modes Françoises sont aux Arts & aux Sciences, ce que les fleurs sont parmi les productions de la Nature.

Les Coëffeurs & les Couturières partagent la gloire des Faiseuses de Modes; & le concours de ces trois professions brillantes a mis le sceau de la perfection à l'Art de la Toilette.

Il est bon d'observer que parmi ce qu'on appelle la *bonne Compagnie* ou les *Gens comme il faut*, à Paris,

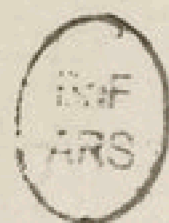
il y a émulation de goût pour les Modes, entre les deux sexes. Ils se consultent réciproquement sur cette importante occupation de la vie ; & les Hommes ne le cèdent guère aux Femmes. On peut dire qu'il règne entr'eux une harmonie & une douce rivalité qui feront peut-être hausser les épaules à la Philosophie, mais que l'Observateur Politique remarquera en souriant.

Nous ne donnerons point ici une description exacte des différens Costumes de Paris. Ce détail demanderoit un Volume entier ; & ce seroit à recommencer chacun an.

Le peu que nous en avons dit & dessiné, pourra même suffire, quant aux Provinces de France ; dans lesquelles on rencontre à chaque endroit où l'on passe, la caricature plus ou moins chargée des Modes de Paris ; car les Modes Françoises ressemblent à ces vins légers, qui ne peuvent soutenir le transport.

Fin de la Notice sur les Mœurs de Paris.

Dame de Calais



NOTICE
HISTORIQUE
SUR LA VILLE DE CALAIS.

CALAIS, Ville de Picardie & Capitale du Pays reconquis en cette Province, figure depuis long-temps dans l'Histoire. Si ce n'est pas de ses Habitans que César dans ses Commentaires, fait mention sous le nom de *Calètes*; (1) on pourroit reconnoître dans le Port de cette Cité maritime, celui d'*Itius*, où le Conquérant des Gaules donna ordre à ses Troupes de se rendre pour faire une descente en Angleterre. Calais, du temps des Romains, étoit un Bourg avec clôtures. Tout le monde (dit Belle-Forest) y avoit un Port dès-lors habité. Baudouin IVe, Comte de Flandre, fit nettoyer le Canal de cette Ville & creuser son bassin, vers la fin du 10e siècle: au commencement du 13e, Philippe de France, Comte de Boulogne & Oncle de Louis IX, la ferma de fortes murailles, & lui donna des remparts. Edouard III, Roi d'Angleterre, l'attaqua au mois de Septembre de l'année 1346, & n'y fit son entrée que le 13 Août 1347. Peu de Sieges ont été plus mémorables.

(1) Voyez notre Notice sur le Pays de Caux, en Normandie.

NOTICE
HISTORIQUE
SUR LA VILLE DE CALAIS.

CALAIS, Ville de Picardie & Capitale du Pays reconquis en cette Province, figure depuis long-temps dans l'Histoire. Si ce n'eſt pas de ſes Habitans que Céſar dans ſes Commentaires, fait mention ſous le nom de *Caletes;* (1) on pourroit reconnoître dans le Port de cette Cité maritime, celui d'*Itius*, où le Conquérant des Gaules donna ordre à ſes Troupes de ſe rendre pour faire une deſcente en Angleterre. Calais, du temps des Romains, étoit un Bourg avec clôtures. Tout le monde (dit Belle-Foreſt) y admet un Port dès-lors habité. Baudouin IVe, Comte de Flandre, fit nettoyer le Canal de cette Ville & creuſer ſon baſſin, vers la fin du 10e ſiècle : au commencement du 13e, Philippe de France, Comte de Boulogne & Oncle de Louis IX, la ferma de fortes murailles, & lui donna des remparts. Edouard III, Roi d'Angleterre, l'attaqua au mois de Septembre de l'année 1346, & n'y fit ſon entrée que le 13 Août 1347. Peu de Sièges ont été plus mémorables.

(1) Voyez notre Notice ſur le Pays de *Caux*, en Normandie.

Edouard III, (1) qui parvint à la Couronne, couvert du ſang de ſon Père & de ſon Oncle, commença par rendre hommage, en perſonne, à Charles IV, pour la Guyenne, & finit par prendre le Titre & les Armes de Roi de France; vainqueur à Crécy par le bras de ſon fils le Prince (2) Noir, il avoit déjà ravagé les Côtes de la Normandie, & s'étoit rendu maitre de pluſieurs Villes. Il jetta des yeux de Conquérant ſur Calais, qui lui paroiſſoit l'entrée la plus commode du Royaume dont il ſe diſoit le Souverain, malgré les diſpoſitions contraires de la Loi (3) Salique. Les Calaiſiens, pourvus de munitions, firent une longue & vigoureuſe réſiſtance, dans l'eſpoir d'être ſecourus par leur Roi. Philippe VI ſe préſenta en effet, à la tête d'une Armée de 60000 hommes. Mais le Monarque Anglois avoit fait conſtruire entre Calais, la rivière de Maye & le Pont, une eſpèce de ſeconde Ville, compoſée de bâtimens de charpente, recouverts de chaume & de genets, formant par ce moyen, une enceinte exacte depuis la rivière juſqu'à la Mer. Cette circonvallation étoit fortifiée de redoutes & de forts.

---

(1) C'eſt ce Prince qui inſtitua l'Ordre de la Jarretière: les Rois ont donc le talent ou le droit de tout ennoblir.

(2) Lequel (dit *Higgons*, Hiſtorien Anglois), poſſédoit toutes les vertus, ſans aucun mêlange de vices.

Edouard ſon Père lui dut toute la gloire de ſon règne.

(3) Edouard III, Roi d'Angleterre, n'étoit le Neveu de Charles-le-Bel, Roi de France, que par ſa Mère.

Les Calaisiens, au bout de dix mois de résistance, se sentoient toujours le même courage (1), mais n'avoient plus de vivres : il fallut capituler. Edouard, humilié d'avoir perdu tant de temps & beaucoup d'hommes au pied de la même Ville, exigea d'abord que les Habitans s'en remissent à sa discrétion. Cependant, après maintes sollicitations, on obtint comme une grace, que six des plus notables d'entre les Assiégés, viendroient apporter les Clefs, pieds nuds, la corde au cou, présage certain du traitement qu'on leur gardoit. Les ordres du Vainqueur notifiés à Jean de Viennne, Commandant de Calais, on assemble tous les Citoyens. A cette sinistre nouvelle, succède un silence morne. Eustache de S. Pierre, l'un des plus riches d'entre ses concitoyens, s'avance au milieu d'eux, disant qu'il se propose pour être la première des six victimes qu'on exige. Son exemple étonne

(1) On dit même que les Femmes voulurent contribuer à la défense de leur patrie, & formèrent un corps de 200 Amazones, sous la conduite de Béatrix, fille d'Amaury, Comte de Guines, & promise au fils d'Eustache de S. Pierre.

Consultez à ce sujet, un petit Roman historique, qui n'est pas sans intérêt, & qui porte pour titre : Histoire d'Eustache de S. Pierre, au siége de Calais, en 1346-1347. Calais-Paris, *1765*, *in*-12. fig. 168 pag.

d'abord, & bientôt eſt imité. (2) Jean Daire & quatre autres ſe joignent au premier, & s'acheminent vers le Camp Ennemi. On les mena à la Tente du Roi, que rien ne put émouvoir. Déjà le *Coupe-Tête* eſt mandé. Il arrive. Mais la Reine Philippe obtint leur grace, non ſans peine ; il fallut la demander, au nom de l'enfant à naître qu'elle portoit dans ſon ſein. Les ſix Calaiſiens, décemment vêtus par les ſoins de cette bonne Princeſſe, allèrent ſe réunir au reſte des Habitans, chaſſés de leur Cité, & au ſort duquel Philippe de Valois pourvut en Père.

C'eſt à ce ſujet que le bon André Ducheſne s'écrie : » mémorable fait, & digne de compaſſion ſingulière ; » & puis, qu'on die que notre France ait été dégarnie » de ſes Horaces, Curiaces & Decie ? Nous avons les » nôtres, comme les Romains ; mais une certaine » fetardiſe qui eſt en nous, d'apprendre plutôt les » ſingularités des Etrangers que les nôtres, nous les fait » ignorer ».

Du Belloi a ſçu nous venger de ce reproche, dans ſon Drame patriotique du Siège de Calais.

Le Conquérant peupla la Ville déſerte, d'Anglois qui y accoururent en foule, attirés par les grands

---

(1) Il exiſte encore quelques deſcendans de ce bon citoyen ; entr'autres, M. l'Abbé Daire, ci-devant Bibliothécaire des Céleſtins de Paris, littérateur laborieux, à qui nous devons une Hiſtoire exacte de la Ville d'Amiens, 3 vol. *in*-48. ; une autre de la Ville de Mondidier, *in*-12. &c.

priviléges qu'il accordoit à ceux qui vouloient s'y établir.

C'est à Calais que le fameux Comte de Warvick, qui en étoit Gouverneur, & qu'on appelloit *le faiseur* (2) *de Rois*, avoit établi le centre de la rebellion. Tous les mécontens de la Cour d'Angleterre accouroient dans ce Gouvernement, où ils étoient à même de recevoir les secours de la France ou du Duc de Bourgogne.

Philippe-le-Bon, Duc de Bourgogne, mécontent tout-à-la-fois de l'Angleterre & de la France, n'ayant pas fait sa paix avec Charles VII, voulut s'emparer de Calais, pour se venger des uns & des autres.

Laissons parler un moment *Duchesne* : « depuis ce » temps là Calais n'a pu être retiré de la main de » l'Anglois, jusques en l'an 1558, que le Roi Henri II, » se faschant de ce que cet Etranger lui occupoit une » si bonne place, il y avoit desjà 210 ans, déclara » le Duc de Guise son Lieutenant-Général en tous » ses pays. Et dressant deux Armées, lui en donna » une, qu'il fit en extrême diligence acheminer contre » icelle (Calais.) Elle parut au premier jour de Janvier, » & signala d'abord son arrivée par la prise du Fort » de Nieullay; & le lendemain, par la reddition de » celui de Risoun. Ainsi le chemin de la Ville étant

(1) Il avoit reçu ce surnom de la populace Angloise. On dit que pour s'en faire bien venir, il faisoit tuer sept boeufs daus un déjeûner.

» ouvert, & les aſſaillis ſurpris au dépourvu, forclos » d'eſpérance de ſecours aſſez ſoudain, le Chaſteau » premièrement, puis la Ville revinrent à l'obéiſſance » de cette Couronne auſſy gayement qu'elle vit ſes » anciens Bourgeois dire triſtement adieu l'an 1347, » à leur pauvre & déſolée patrie ».

Le 23 Avril 1596, Calais fut encore priſe par le Cardinal d'Autriche; mais le Roi d'Eſpagne la rendit à la France, par le Traité de Vervins.

La Mère de Louis XIV fit appendre aux murs de l'Egliſe des Capucins de Paris (1), un *Ex-Voto*, en l'honneur de la Vierge-Marie, pour atteſter la convaleſcence qu'elle obtint du Ciel par ſon interceſſion, en faveur de ſon auguſte Fils, attaqué d'une maladie grave à Calais, en 1658. Le Monarque avoit alors 20 ans.

Calais eſt déſigné ſous le nom de *Scala*, par les anciens Hiſtoriens. Son Fauxbourg ou la Ville baſſe de S. Pierre, ſe nommoit jadis *Petreſſa*, *Petreſſe*. Son nom actuel étoit inconnu avant le XIIe. ſiécle.

Caleſium ou *Caletium* ſont auſſi deux noms latins de Calais.

On remarquera que le mot *Cale* eſt un terme qui exprime un abri où l'on refugie les Vaiſſeaux, pour les préſerver des coups de vents.

Calais n'a rien de remarquable que ſa Citadelle, qui eſt très-forte.

(1) Le Couvent de la rue de S. Honoré.

Cette Ville, située à 61 lieues, au nord, de Paris, est assez florissante. Le Lin forme une des branches de son Commerce, qui probablement va se ressentir du Traité passé entre la France & l'Angleterre, & ouvert le 10 Mai 1787.

Les Femmes Calesiennes, ainsi que dans les autres Provinces, imitent, tant bien que mal, les Modes & le Costume de la Capitale : ainsi qu'à Rouen, elles trouvent très-commode l'usage de ces amples capotes qui les enveloppent de la tête aux pieds.

La Ville de Calais s'est distinguée tout récemment, par les honneurs civiques qu'elle a rendus au premier Aéronaute qui ait osé franchir le *pas-de-Calais*.

Fin de la Notice Historique sur Calais.



Cauchoise



NOTICE

HISTORIQUE

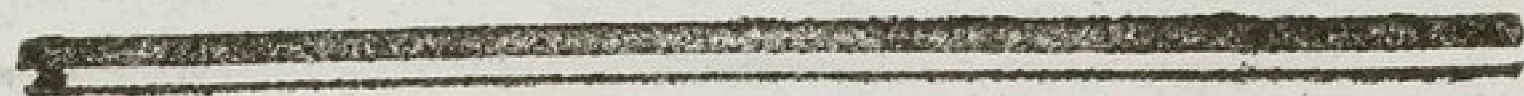
SUR LE PAYS DE CAUX,

EN NORMANDIE.

LILLEBONNE, du temps des Romains, sous Auguste, étoit le chef-lieu de la petite contrée de France, habitée par les Caletes (1), ancêtres des Cauchois. Caudebec en est aujourd'hui la Capitale. C'est une des plus belles Villes du troisieme ordre. On y fait du Commerce; mais elle a laissé un peu déchoir ses Fabriques de chapeaux de son nom, & faits de laine & de duvet d'autruche ou de poil de chameaux.

Dieppe est plus forte, & doit son importance à sa position & aux priviléges accordés à ses Habitans industrieux & amis du travail. Ils ont entr'autres droits, celui de se garder eux-mêmes. Pourquoi chaque Ville du Royaume ne jouit-elle pas de ce droit si naturel & si convenable à tous égards ? Les Dieppois font de belles

(1) Ce que nous appellons aujourd'hui *Chef de Caux*, à l'endroit où la Seine se perd dans l'Océan, représente ce qu'on appelloit du temps de César, *le Promontoire ou le Cap des Caletes*. Les Caletes avoient promis au conquérant des Gaules, de lui fournir 10000 combattans.



NOTICE

HISTORIQUE

SUR LE PAYS DE CAUX,

EN NORMANDIE.

LILLEBONNE, du temps des Romains, ſous Auguſte, étoit le chef-lieu de la petite contrée de France, habitée par les Caletes (1), ancêtres des Cauchois. Caudebec en eſt aujourd'hui la Capitale. C'eſt une des plus belles Villes du troiſième ordre. On y fait du Commerce ; mais elle a laiſſé un peu déchoir ſes Fabriques de chapeaux de ſon nom, & faits de laine & de duvet d'autruche ou de poil de chameaux.

Dieppe eſt plus forte, & doit ſon importance à ſa poſition & aux privilèges accordés à ſes Habitans induſtrieux & amis du travail. Ils ont entr'autres droits, celui de ſe garder eux-mêmes. Pourquoi chaque Ville du Royaume ne jouit-elle pas de ce droit ſi naturel & ſi convenable à tous égards ? Les Dieppois ſont de belles

(1) Ce que nous appellons aujourd'hui *Chef de Caux*, à l'endroit où la Seine ſe perd dans l'Océan, repréſente ce qu'on appelloit du temps de Céſar, *le Promontoire* ou *le Cap de Caletes*. Les Caletes avoient promis au conquérant des Gaules, de lui fornir 10000 combattans.

dentelles & d'autres ouvrages qui forment une branche lucrative de Commerce.

Ce furent des Marchands Dieppois qui les premiers montrèrent aux Européens le chemin de la Côte de Guinée & du (1) Sénégal. En 1364, ils établirent un Comptoir ſur les bords du Niger, & y bâtirent un Fort, dit le *Petit-Dieppe*.

La petite Ville d'Eu n'a de remarquable que le tombeau ou plutôt le (2) cénotaphe de Henri de Guiſe, dit *le Balafré*, Prince d'autant plus ambitieux, que tout en lui favoriſoit ſon ambition.

Yvetot eſt le chef-lieu d'une petite Principauté, preſque ſouveraine. Ce petit pays eſt en Franc - Aleu Noble, quitte de toute redevance. Ce fut en 1640, que « la Maiſon d'Albon eut en propriété le Fief » d'Yvetot, par le mariage de Camille d'Albon avec » Julie de Crevant, qui hérita de cette Terre. Depuis » Clotaire I, la Principauté d'Yvetot a toujours joui » d'un grand nombre de très - beaux privilèges. Les » Habitans ſont exempts d'Aides, de Tailles, de » Gabelles, de Fourrages, de Ban & arrière-Ban, de » Relief, Emprunt, Aubaine, Droits d'amortiſſement,

(1) Voyez notre article des Africains de la Côte du Sénégal.

(2) Aſſaſſiné lâchement à Blois, par ordre de ſon Maître puſillanime; le cadavre du Duc de Guiſe fut brûlé auſſi-tôt, tant on craignoit l'enthouſiaſme du Peuple, qui auroit bien pu honorer comme un S. Martyr, ce Prince, ſon idole pendant ſa vie.

» Subvention,

» Subvention, Aide-chevels, & généralement de toute » contribution quelconque, à la réserve de la Capita- » tion & du Vingtième. Le Prince y a les droits de Foire » & de Marché, & perçoit à son profit, le quatrième de » toutes les boissons qui se vendent en détail ; il » nomme à tous les Offices des Tribunaux de Justice, » aux Bénéfices-Cures (1) de la Principauté, & aux » Canonicats de la Collégiale d'Yvetot «.

Tant d'immunités attachées à cette Seigneurie, on ne sçait en quel temps, ni à quelle occasion, l'ont fait regarder comme un petit Royaume. Le Comte d'Albon, *Prince régnant* (1787), semble avoir voulu consacrer cette tradition populaire en faisant graver un *Sceptre* (2), au bas de son (3) Portrait. Sur le Fron-

(1) Le Curé actuel (1787.) M. l'Abbé *Déjardins*, a débuté dans la carrière Apostolique, par un Discours sur l'*Aumône*, prêché avec succès & imprimé à Paris, en 1785. Le nombreux bercail dont il est chargé, demande tout son zèle.

(2) La Maison d'Albon, originaire de Dauphiné, porte pour Armes, de Sable à la Croix d'or.

(3) Ce Portrait, accompagné du Sceptre en sautoir avec le flambeau du Génie, se trouve imprimé en rouge, à la tête d'une brochure de 64 pages *in*-8°., publiée en 1784, à Paris, intitulée : *Discours sur cette question, si le siècle d'Auguste doit être préféré à celui de Louis XIV, relativement aux Lettres & aux Sciences, par M. le Comte d'Albon, de la plûpart des Académies de l'Europe.* L'Auteur y donne le pas au siècle de Louis-le-Grand.

M. le Comte d'Albon, connu par d'autres Ouvrages

tiſpice de l'Egliſe d'Yvetot, édifice moderne, très-décent & d'une majeſtueuſe ſimplicité, on lit auſſi cette Inſcription latine (1).

DEO VIVENTI,

CAMILLUS III.

Sur le Tabernacle du principal Autel ſont écrits, en lettres d'or, ces deux mots :

DONUM

PRINCIPIS.

Le Seigneur d'Yvetot, en conſéquence, a ſa Juſtice, ſes Gardes, ſa Ferme générale, &c.

Un avantage plus précieux que tout cela dont jouit ce petit canton, c'eſt la fertilité & la beauté du ſol. Rien de plus riant que la campagne au milieu de laquelle eſt ſitué le Bourg d'Yvetot. Les plus beaux Payſages de l'Ecole Flamande n'offrent point de Sites plus pittoreſques. On ne fouille point dans des carrières profondes pour y chercher des matériaux propres à bâtir. Le bois, la paille & de la terre détrempée,

plus importans, s'eſt ſur-tout fait honneur en accordant l'hoſpitalité dans ſes Jardins de Franconville, à la cendre du ſçavant Auteur du Monde Primitif, *Court de Gebelin.*

(1) Cette Inſcription en rappelle une autre d'un laconiſme encore plus noble. C'eſt celle de l'Egliſe de Ferney : DEO, VOLTAIRE.

suffisent à la construction des maisons commodes & bien clauses; peintes en dehors d'une couleur qui tranche avec la verdure des champs, elles offrent le coup-d'œil le plus agréable. Chaque petit domaine est palissadé ainsi, & ombragé par quantité d'arbrisseaux, dont le fruit n'enivre point comme celui de la vigne; mais on n'en est pas moins gai, en s'abreuvant de cidre & de bierre.

Il faut parcourir les Guinguettes pendant les quatre Foires qui s'y tiennent tous les ans, pour prendre une idée des Femmes Cauchoises, d'une figure moins intéressante à Yvetot qu'à Caudebec. Leur Costume n'est pas plus heureux, mais une extrême propreté, le désir de plaire, l'amour de la parure, & quelque peu de coquetterie, président à leur toilette. Voici à ce sujet, un trait de caractère. Beaucoup d'entre les Filles d'Yvetot qui aiment à *piaffer*, expression du pays, pour peindre leur prétention en fait de parures, ne gagnant pas assez pour fournir aux frais de leurs ajustemens, prennent sur la longueur de leurs chemises, de quoi leur donner l'ampleur nécessaire au tour de gorge & aux rangs de manchettes attachées à la naissance du bras, selon leur usage bizarre. Ensorte que ces chemises descendent à peine jusqu'à la ceinture; mais aussi on n'a point ménagé l'étoffe, lors de la coupe des manches.

En général, les Mœurs ne sont point aussi pures qu'on seroit en droit de l'attendre à la campagne. A quelques pas d'Yvetot, il est un lieu de plaisir, qu'on appelle *zigue-zague*, espèce de labyrinthe, dans

E ij

lequel le fil de la ſageſſe eſt ſujet à ſe rompre.

Un uſage digne de remarque, c'eſt que les Femmes entr'elles s'embraſſent ſur le front. On ne ſe donne point de baiſers ſur la joue.

A Yvetot on tient table long-temps, & l'on joue beaucoup. Le vin ordinaire y vaut vingt-quatre ſols la bouteille; on n'en boit pas tous les jours. Mais l'eau-de-vie eſt la liqueur favorite, même des Femmes.

La plûpart des Filles paſſent leur jeuneſſe à filer du coton. On paye leur journée, en proportion de leur habileté, depuis quatre juſqu'à douze ſols. Ce gain ſuffit difficilement à la toilette des Fêtes.

On y manufacture & on y trafique beaucoup de ſiamoiſes.

Les Habitans, de leur propre mouvement, viennent de former entr'eux, une Milice Bourgeoiſe, qu'ils appellent *la Cinquantaine*, parce qu'elle eſt compoſée de 50 perſonnes armées. Le Procureur Fiſcal eſt leur Chef. Lors du paſſage du Roi, par Yvetot, pour ſe rendre à Cherbourg, en 1786, ils rendirent tous les honneurs militaires à leur Souverain: étonné du bon ordre & du zèle de cette petite Troupe, le Roi leur permit d'être ſes ſeuls Gardes dans l'étendue de la Principauté. Les Cauchoiſes d'Yvetot ſe diſtinguèrent auſſi dans cette occaſion. Cinquante choiſies parmi elles, vêtues de blanc, s'acheminèrent au-devant de Louis XVI, & lui offrirent un tribut de fleurs & de fruits. Celle qui marchoit la première, ceignit la tête de ſon Prince d'une couronne de Laurier.

Qu'on nous permette tous ces ménus détails, qui ſervent à peindre les Mœurs de la Province, & ſur-tout du pays de Caux.

Le Bourg d'Yvetot & ſon territoire renferment de dix à douze mille ames.

Beaucoup de maiſons du Bourg ſont en brique. Le Château ſeul eſt de pierres, & d'une haute antiquité. Il tombe preſqu'en ruine. On le conſerve, par reſpect pour ſa vétuſté.

Le Prince a cédé le Jardin du Château, pour en faire des halles couvertes, qui ſont très-belles.

St. Pierre eſt la Fête patronale du Pays; mais les Habitans ne ſe diſtinguent guère par leur dévotion. Les Filles & les Garçons préférent la danſe & la table aux ſoins de leur ſalut.

Fin de la Notice Hiſtorique ſur le Pays de Caux.

Matelot provencal



NOTICE
HISTORIQUE
SUR LA PROVENCE.

LA *Provence* eſt l'une des plus belles *Provinces* de la France. Son climat & ſes monumens ſuffiroient peut-être à ceux qui n'ont pas la manie de voyager, pour leur donner une idée de l'Italie & des Romains. Son état actuel lui fait regretter peu ce qu'elle étoit jadis. Elle pouvoit avoir plus de gloire, mais elle ne faiſoit pas plus de Commerce, & le ſol n'étoit pas plus fertile. L'Obſervateur qui parcourre cette agréable contrée, y rencontre ſouvent les noms de Ceſar & de Louis XIV. Et en effet, la Provence doit beaucoup à ces deux grands Princes, mais encore plus à la Mer. Sa principale richeſſe conſiſte dans ſon trafic maritime. Les Provençaux ſemblent nés pour ce genre de vie, & rappellent encore les Phocéens, leurs premiers ancêtres.

La Ville de Marſeille expédie chaque année, pour plus de 3050000 liv. en Italie, de draps, ſerges, toiles, chemiſettes de coton, bas de fil & de laine de miel, prunes, figues, huiles, vins, eaux-de-vie, &c Elle en retire du chanvre, de la ſoie, du ſoufre, c

riz, bled, anis, manne, &c. pour plus de 30336000 liv. Elle envoie en Espagne, des toiles, des cotons filés, des étoffes de soie & de laine, draps d'or & d'argent, galons & dentelles, futaines, bazins, buffles, chapeaux, peignes, épingles, quincailleries, papiers, prunes, encens, gomme arabique, galles, safran, & drogues de toute espèce, pour environ 9170000 liv. Elle en reçoit en échange, des laines, des soies, de l'indigo, de la cochenille, du quinquina, des piastres, des huiles, du bois de campeche, de la salsepareille, du sucre, du vermillon, de la reglisse, des raisins secs, &c. pour un valeur d'environ 8185000. liv. Son négoce dans les échelles du Levant, est plus grand encore.

Aix est la principale Ville de la Provence, & une des mieux bâties de tout le Royaume. Elle entretient quelques Fabriques d'étoffes, & jouit du privilége de trois Foires par an, qui durent cinq jours chacune.

Les Habitans de *Pertuis* ne seroient pas fâchés que l'on crût originaire de leur Ville, Petrone; ce Poëte épicurien, qui, désespérant d'amender ses compatriotes, chercha à se distraire des maux du despotisme dans le sein des plaisirs, & tira tout le parti possible de la vie.

Salon n'a de remarquable que le Tombeau de *Nostradamus*, le *Mathieu Lansberg* de son temps, supérieur à son siécle, puisqu'il ne se donna pas même la peine de le tromper avec esprit; il obtint la faveur de Catherine de Medicis & de Henri II; il reçut la visite & des écus d'or

d'or de Charles IX : tandis qu'Adam Crapone (dans un âge plus éclairé), natif de Salon, après avoir vivifié sa patrie par ses travaux hydrauliques, n'eut d'autre récompense que de laisser son nom à un Canal, & mourut à 40 ans, empoisonné par de lâches envieux.

Berre ne pourroit prétendre à une sorte de célébrité dans l'Histoire, qu'en prouvant que l'Etang de Marignane, distant d'une lieue, est l'ouvrage (1) de Caius Marius, ce Romain farouche, qui ne sçut que vaincre, & souilla toujours ses trophées dans des flots de sang.

Tout près de là est Martigues, dont les Habitans ne payent point de Tailles. La pêche du poisson, celle du corail, des coquillages & autres productions marines, est leur principale occupation. Le Corps des Pêcheurs & des Matelots y donne presque tous les ans, le spectacle des Joutes sur la Mer, au son d'instrumens militaires.

Des Pêcheurs & des Matelots Catalans fondèrent la Ciotat, petite Ville maritime, qui a un bon Port & une Amirauté.

Ollioules & la Cadiere ne sont que deux Bourgs près de la Mer ; mais les Couvens qu'ils renferment ne les ont rendu que trop fameux par le scandale que le Père Girard y a donné aux Mœurs & à la Religion.

(1) Lors de son expédition en Provence, contre les malheureux Teutons.

Arles mérite l'accueil des Voyageurs & par sa position présente & par les souvenirs qu'elle rappelle. Elle posséde encore des restes de la puissance Romaine. Jules Cesar y éleva un Amphithéâtre. Elle érigea une Colonne au grand Constantin, vers l'an 275. Quatorze siécles après, elle redressa un ancien Obélisque en faveur de Louis-Le-Grand. Ces deux Princes avoient quelques rapports dans leurs caractéres. Constantin & Louis XIV étoient sujets à prendre le faste pour la vraie grandeur.

Arles est le Siège d'une Amirauté.

La première Eglise Chrétienne de France a été élevée, dit-on, dans le Bourg de Notre-Dame de la Mer, au milieu de l'Isle de la Camargue. Les Habitans sont Pêcheurs & Mariniers sur le Rhône.

Tarascon, voisine de Beaucaire, n'a point changé de nom depuis Strabon & Ptolomée. On en dit les Habitans fort gais.

La petite Ville de St. Remy ose à peine se glorifier aujourd'hui d'avoir donné la naissance à Nostradamus.

Marseille, Capitale de la Provence par le fait, si ce n'est par le droit, est très-ancienne, comme on sçait. Elle ne compte déjà pas moins de 24 siécles. Elle soutint un siége contre Cesar. Le Conquérant des Gaules la réduisit à sa discrétion, & eut le bon esprit de lui pardonner, après toutefois l'avoir désarmée. Avant cette fatale époque, le gouvernement de Marseille étoit aristocratique. Son Sénat, composé de 600 personnes éclairées, étoit devenu l'oracle des Gaules. Le siége

de Marseille est assez bien peint dans ces quatre vers de Frédéric II, (1) Roi de Prusse :

Marseille de ses Forts jusqu'alors indomptés,
Repoussa de Cesar les assauts répétés ;
Lassé de ces longueurs, mais sûr de sa fortune,
Cesar soumit Marseille à l'aide de Neptune.
L'Art de la Guerre, Chant IV.

Parmi les Etablissemens qu'elle renferme, on distingue les Ecoles d'Hydrographie & de Construction. C'est dans le bagne de son Port, que Montesquieu montra une ame aussi belle que son génie étoit beau. On se souviendra long-temps du trait de bienfaisance qu'y exerça l'Auteur de l'Esprit des Loix, & qui ne fut connu que plusieurs années après sa mort. Cette belle action a fourni au Théâtre un Drame intéressant, sous le titre du *Bienfait Anonyme.* L'Auteur du *Tableau de Paris* (M. Mercier), en a fait aussi une pièce nationale, intitulée : *Montesquieu à Marseille.* C'est ainsi que l'Auteur Dramatique y peint le caractère des Provençaux : « Le Provençal, actif & plein de feu, » est propre au Commerce, aux Arts & à la Guerre. » On le voit se distinguer par-tout. Il est laborieux & » frugal ; il a dompté la stérilité (2) de son territoire » par l'économie. J'ai trouvé ici (3) plus communément

(1) Voyez notre Notice Biographique sur ce personnage illustre, insérée dans la Galerie universelle des Hommes célèbres, depuis Léon X, *in*-48. fig.

(2) Ceci n'est pas tout-à-fait exact.

(3) A Marseille.

» qu'ailleurs, de ces gens chez qui la vertu est si naturelle, qu'elle ne se fait pas même sentir. Ils s'attachent » à leurs devoirs sans s'y plier, & s'y portent comme » par instinct. On diroit que leurs belles qualités n'ont » pas percé jusqu'à eux. Leur franchise a quelque chose » de rude; mais ils ne sont pas du moins étonnés » des vertus qu'ils possédent ».

A Pomieres, Bourg de la Sénéchaussée de Brignoles, se voient encore les restes de la Pyramide triomphale, élevée pour éterniser la victoire sanglante de Marius, sur les Cimbres.

On va encore en pélerinage à la Ste. Beaume, parce que nos Pères, plus crédules que leurs neveux, y alloient.

Au haut du Mont-Cotignac est une Chapelle de Notre-Dame des Graces, ainsi nommée, plus à cause des graces qu'on lui demande, que de celles qu'elle accorde.

Toulon est une Ville forte & commerçante. Louis XIV lui donna un Port & un Arsenal, où l'on enseigne les Mathématiques aux Gardes de la Marine. La Salle des Voiles est immense. Il y a une Amirauté. Elle a aussi diverses Manufactures pour occuper les pauvres, & quelques fabriques de grosses étoffes de laine.

Fréjus, siége d'une Amirauté, n'est pas une Ville de fraîche date. On y rencontre à chaque pas, des monumens Romains, des Acqueducs, des Amphithéâtres, des Statues, des Trepieds, &c.

Fayence, petite Ville ſur un ruiſſeau, dans les montagnes de la Sénéchauſſée de Draguignan, fabrique encore de belles vaiſſelles de terre, qui lui ont probablement donné le nom qu'elle porte; car on ſçait que la fayence eſt originaire de Faenza en Italie.

Il y a une Verrerie au Bourg d'*Auvaire*, non loin de l'endroit précédent.

Graſſe eſt une Ville peu grande, mais riche & peuplée. On y commerce des fruits ſecs, l'huile d'olive, des parfums, des peaux en mégies & des cuirs tannés qu'on recherche.

Antibe n'eſt connue que par l'apprêt de ſes *Anchois*.

Vence, Ville ancienne, n'eſt aujourd'hui qu'un petit Evêché, dont la Cathédrale occupe la place d'un Temple de Mars. Les modernes ſe ſont permis de plus étranges métamorphoſes.

La haute Provence a peu de Villes de quelque importance. *Senez*, *Riez*, *Glandeve* ſont peu de choſe, malgré leur titre d'Evêché.

Digne ſeroit moins connue encore, ſi cette petite Ville n'avoit ſervi de berceau à Gaſſendi, qui n'eut pas le génie de Deſcartes, ſon rival ami, mais qui fut, dans ſes écrits & dans ſes mœurs, auſſi bon Philoſophe.

Siſteron s'honore de la naiſſance d'un perſonnage intéreſſant, *Albertet*, qui aima comme Petrarque, & qui mourut d'amour. C'étoit l'un de ces Poëtes Provençaux ſi juſtement célèbres par leurs chanſons, remplies de grace & de ſentiment, de délicateſſe & de feu.

Trois Foires, de trois jours chacune, enrichiſſent Forcalquier, dont les Habitans d'ailleurs ſont exempts de péages par toute la Province. Son territoire, en franc-alleu, eſt l'un des plus agréables de la France.

Les Antiquaires qui paſſent par la Ville d'Apt, s'arrêtent pour examiner les reſtes d'un Amphithéâtre Romain. Les ames dévôtes s'y arrêtent auſſi, pour y baiſer les reliques du corps de la Vierge Sainte, expoſées à la vénération des fidèles pendant tout le jour de la Fête de l'Aſſomption.

Barcelonnette eſt le chef-lieu d'une Vallée, comparable à celle de Tempé; canton tout-à-fait convenable à la vie paſtorale dont nous n'avons plus d'idée. N'en accuſons pas la Nature. Tous les ans, elle étale à nos yeux de beaux tapis de verdure; tous les ans, elle nous invite à ſes Fêtes printannières : mais elle ne trouve plus parmi nous, d'acteurs pour répèter tous les ans les ſcènes champêtres de Théocrite. Il y a bien encore de rians payſages; mais il n'y a plus de Bergers.

Fin de la Notice Hiſtorique ſur la Provence.



Femme de Navarre

Homme de Navarre

NOTICE
SUR LA NAVARRE,
HAUTE ET BASSE.

R*oi de France & de Navarre* : le Monarque des François ne prend pas d'autres titres. Cependant, à l'exemple de plusieurs de ses voisins, il pourroit accompagner son nom d'une longue suite de diverses qualifications plus ou moins légitimes. Mais il préfére de donner une leçon de modestie ; & même l'Ecu de *Navarre* n'est peut-être accolé à celui de France, que pour faire sentir davantage le ridicule des prétentions à la multiplicité des Royaumes, sous un seul Sceptre, & en même temps pour conserver des droits sur la totalité d'une Province, dont on ne daigne pas réclamer la partie usurpée.

Au reste, tout ce faste diplomatique que des Princes d'Europe ont eu la petitesse d'emprunter aux Despotes de l'Asie, ne prouve rien & n'en impose plus. L'étiquette & l'habitude font qu'on s'en sert encore. Mais on convient assez généralement que le grand nombre des Provinces & l'étendue des Empires se trouvent trop ordinairement en raison inverse de leur force & de leur prospérité. Les grands Administrateurs paroissent enfin convaincus qu'il est plus glorieux & plus doux de mériter l'amour d'une certaine quantité d'individus

heureux, que de règner ſur une multitude de mécontens.

La Navarre qui, du temps de Jules-Céſar, faiſoit partie de la Novempopulanie, paſſa ſucceſſivement ſous la domination des Romains, des Wiſigots, des François, des Gaſcons, des Ducs d'Aquitaine. Abandonnés de Louis-le-Débonnaire, ils ſe donnèrent un Chef pour ſecouer le joug des Sarraſins. La Maiſon de ſes premiers Rois éteinte, ce pays, limitrophe de la France & de l'Eſpagne & preſque dans les Pyrénées, devint le domaine de pluſieurs Princes, tour-à-tour, & enfin appartint à la Maiſon d'Albret.

« Quoique le Royaume de Navarre ait été porté » à la Couronne de France par Henri-le-Grand, » les Eſpagnols ne laiſſent pas de jouir de la partie » qu'on appelle la Haute Navarre, par droit de bien» ſéance; parce qu'elle étend les limites de leur Etat, » juſqu'aux Pyrénées. Ferdinand V, Roi d'Arragon, » l'enleva injuſtement ſur Jean Albret, grand'père » maternel de notre Henri IV. L'Empereur Charles» Quint, dit-on, étant à l'article de la mort dans le » Couvent des Hiéronimites de S. Juſt en Eſtramadure, » où il s'étoit retiré en 1556, pour y finir ſes jours, » commanda à Philippe II, ſon Fils, de reſtituer la » Navarre au Roi de France, vu qu'il ne la poſſedoit » pas à bon titre; & que Philippe II n'en ayant rien » fait, s'en déchargea ſur Philippe III, ſon Fils, qui ne » s'en acquitta pas mieux que lui «.

Tous ces remords de Princes, *in articulo mortis*, n'ont apporté guères plus de profit aux vivans que d'honneur

d'honneur aux morts : on en reste pour l'ordinaire, à l'aveu de la faute ; & la conscience du convalescent ou du successeur ne se croit pas du tout obligée d'acquitter celle du malade ou du moribond.

La Haute Navarre ne valoit guère la peine d'une injustice. C'est un Pays de montagnes, pauvre & assez peu fertile, qui s'accommoderoit mieux du régime républicain. Les Habitans ont leurs loix particulières & *s'imposent* eux-mêmes. On les dit adroits & laborieux, galants, mais jaloux. Les Femmes sçavent encore s'en faire respecter.

Pampelune en est la Capitale & le chef-lieu de la Justice. Les Magistrats n'y siègent sur leur Tribunal, que pendant trois ans. On les élit une seconde fois, pour trois autres années, quand on est content d'eux ; & il faut que le Juge, parvenu à la fin de son temps, mette fin aussi aux procès dont il a connoissance. On dit que les Plaideurs se louent beaucoup de cet arrangement ; du moins ils apperçoivent un terme à leur attente.

Le plus beau Monument de cette Ville, est un Edifice assez considérable, & qu'on appelle Maison de Conversation. Il occupe le centre d'une Place publique, circonscrite par un portique quarré. C'est là que se rassemblent les Habitans des deux sexes, pour y parler de leurs affaires ou de leurs plaisirs. Un Théâtre ne produiroit pas les heureux effets qu'on retire de cet établissement. Les Citoyens de Pampelune se servent eux-mêmes de spectacle ; obligés de s'observer

l'un l'autre, ils font des ſacrifices à l'opinion publique ; & les mœurs y gagnent.

C'eſt à Xavier, Bourg du diſtrict de Sangueſſa, dans la Navarre Eſpagnole, que naquit François, l'Apôtre des Indes. On n'auroit rien à reprocher aux Eſpagnols, ſi leurs expéditions dans l'Occident, euſſent été conduites dans le même eſprit que les Miſſions de François Xavier dans l'Orient. Il ne courut tout au plus, que le riſque de paſſer pour un inſenſé (1) parmi les Japonois ; Fernand Cortez fut regardé comme le Bourreau des Américains.

La Navarre Françoiſe ou Baſſe Navarre, a bien moins d'étendue que l'autre, & eſt encore plus pauvre. Mais avec du travail, le ſol y nourrit les Habitans, pour la plûpart d'un caractère tout-à-fait aimable.

S. Jean-pied-de-Port eſt la ſeule Ville, ou plutôt le ſeul Bourg d'un peu d'importance. Au reſte, le nombre & l'opulence des Cités dans une Province, ſont des ſignes équivoques du bien-être des Habitans. Un canton qui ſeroit peuplé également ſur tous les points de ſa ſurface, & couvert de petits domaines iſolés & bien tenus, offriroit à l'Obſervateur ſage un coup-d'œil plus ſatisfaiſant à tous égards, que deux ou trois amas de maiſons dont la population métamorphoſeroit le reſte de la contrée en un déſert.

(1) Xavier ſe vit traiter par les Indiens, comme un inſenſé, dit Racine, Hiſtoire Eccléſiaſtique, T. 9, art. 23.

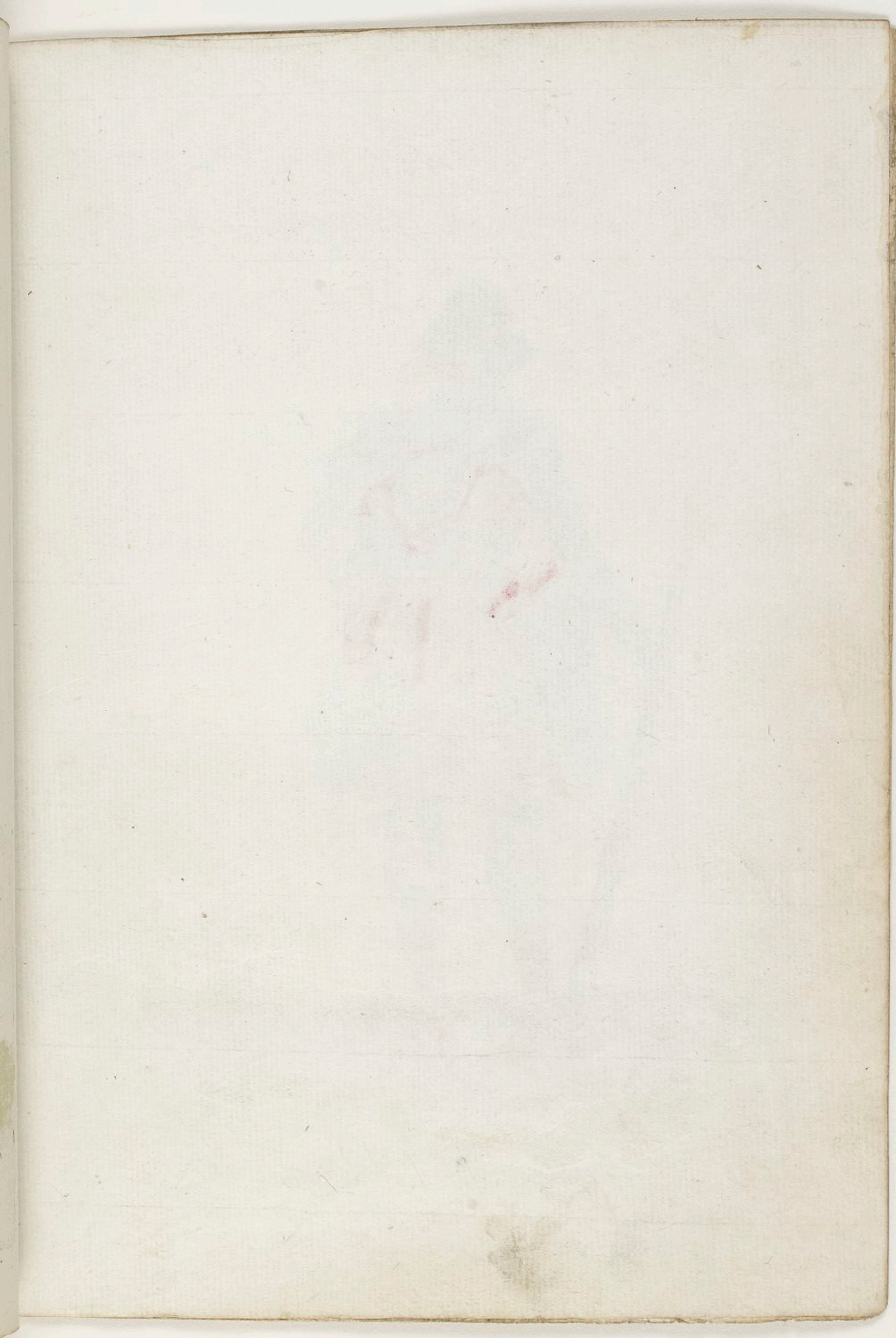
Fin de la Notice ſur la Navarre, Haute & Baſſe.



Mixelle sculp.

femme de l'Aragon.

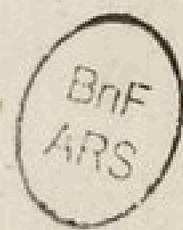




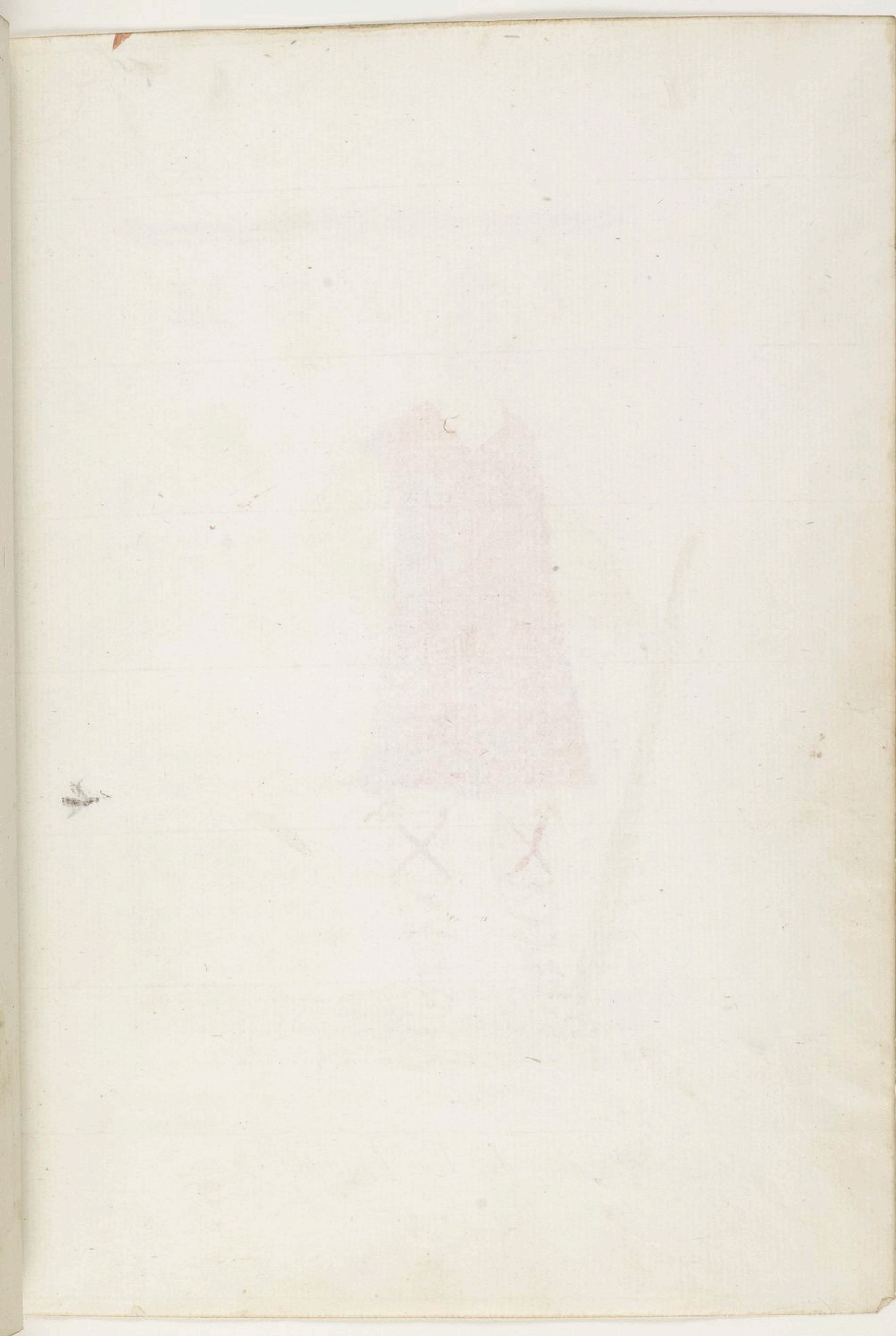


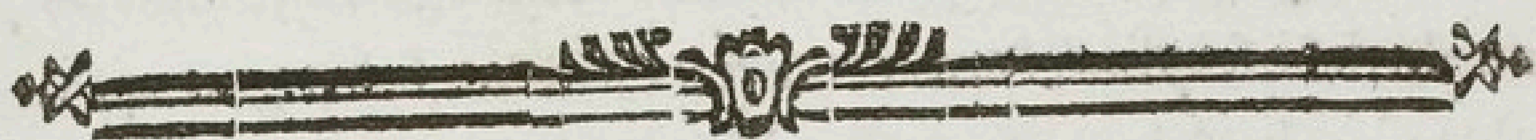
Mixelle sculp.

Homme de l'Aragon.



7





MŒURS ET COUTUMES *DES ARRAGONOIS.*

Le Royaume d'Arragon n'étoit autrefois qu'un Comté; mais alors les Arragonois vivoient libres sous un chef qui n'étoit que le premier défenseur de l'indépendance commune. Alors ils pouvoient encore se dire les descendans de ces braves Celtibériens, peuples les plus puissans de toute l'Espagne. La stérilité du sol les préserva long-temps du joug de la servitude. Leur patrie, amas de rocs indéfrichables, ne parut pas d'abord digne des regards d'un Despote. Mais enfin leur tour arriva; car les Rois ne préfèrent pas toujours la qualité à la quantité des provinces soumises. On ne put tout-à-fait dénaturaliser les Arragonois; ils montrent encore un courage, une hardiesse peu ordinaire. Ce qu'ils sont n'a pu leur faire oublier ce qu'ils étoient. Pleins de fierté, ils se regardent encore comme supérieurs au reste des peuplades soumises, avec le temps, à la couronne d'Espagne. Ils se distinguent aussi par la vivacité de leur esprit; mais ils n'ont pu conserver de leur ancien état que le droit précaire de se gouverner selon leurs loix & leurs coutumes particulières; foible dédommagement, ombre vaine d'une liberté dont ils ont perdu pour

jamais la réalité. La Nobleſſe accueille les Etrangers avec beaucoup d'empreſſement & d'égards; mais le peuple indiſcipliné & malheureux ſur un ſol ingrat qu'il habite malgré lui, ſe raſſemble ſur les grandes routes, & ſe pourvoit, par la violence, de ce qu'il ne peut obtenir autrement. Malheur aux jeunes beautés qui tombent entre leurs mains; on exerce impitoyablement ſur elles le droit du plus fort; & le plus fort ne connoît d'autre loi que celle de ſes beſoins & de ſes deſirs.

Sarragoſſe eſt la capitale de l'Arragon, Cité antique dont les Phéniciens jettèrent les fondements, & qui fut habitée par une colonie Romaine ſous l'Empereur Auguſte. Qu'elle eſt changée! & c'eſt à l'Inquiſition qu'on doit cette métamorphoſe. Le plus célèbre des Grands Hommes modernes que cette ville a produit, c'eſt Molinos.

Il exiſte encore, mais dans un état pitoyable de dégradation, d'autres villes de la plus haute ancienneté. Ptolémée, dans ſa Géographie, parle de Jacca; on la retrouve encore aux pieds des Pyrenées, ſur la rivière d'Arragon. Elle nourrit quatre Couvens qui devroient la diſpenſer des frais d'un Hôpital qui eſt bien tenu. C'eſt auſſi le Siége d'un Evêque qui n'eſt doté que de vingt mille livres de revenu. Jacca eſt le chef-lieu d'un diſtrict composé de cent quatre-vingt-dix-ſept villages. Voici le coſtume d'un habitant de ce canton; il reſpire la ſimplicité, pour ne pas dire l'indigence. Le bonnet rabattu eſt la pièce la plus ornée. Le vêtement de deſſous eſt court & ample. Par-deſſus on paſſe une eſpèce de ſarau de toile ou de gros drap, ſelon la ſaiſon. Ce

vêtement, qui reſſemble à une tunique de Diacre par-devant, a la forme d'un manteau court par derrière, avec un capuchon fort large, ce qui fait paroître les épaules groſſes. Par-deſſus les bas, on paſſe des chauſſons fort hauts; des pantoufles ouvertes ſur le pied, fort aſſujetties par des courroies croiſées & attachées aux jarretières de la culotte.

Une Campagnarde Arragonoiſe eſt vêtue comme les femmes de la Cour de France du temps de Henri IV; un collet monté faiſant l'éventail, arrondi tout autour du col derrière la tête. Elle porte un corſet ſans manches, ſous lequel les manches de la chemiſe bouffent ſur le haut du bras. Le reſte du bras eſt couvert de ce qu'on appelle encore aujourd'hui des amadis, mais garnies avec beaucoup de richeſſe. Le collet de la chemiſe ſe ferme au haut du ſein & ne laiſſe rien entrevoir. Au bout d'un grand chapelet, qui retombe ſur la poitrine, ſont ordinairement ſuſpendues quantité de médailles conſacrées, de croix & autres menus objets de dévotion; c'eſt la mode du pays. C'eſt l'eſprit dominant de la province. Heureux les habitans, ſi la ſuperſtition ne donnoit lieu qu'à des ridicules.

Fin des mœurs & coutumes des Arragonois.

Catalanne.

Mixelle sculp.





Mixelle sculp.

Catalans.



MŒURS
ET COUTUMES
DES CATALANS.

LA Catalogne, province d'Espagne, fut, dit-on, originairement habitée par les Goths & les Alains, qui lui donnèrent le nom qu'elle porte aujourd'hui. Cela peut être : mais ce qui doit intéresser davantage, c'est la bonté du sol, le nombre des habitans & leur caractère digne d'éloges à bien des égards. Cette province avantageusement située, se suffiroit à elle-même, si elle s'appartenoit. La nature ne lui a presque rien laissé à faire pour être heureuse. Les productions de première nécessité y sont abondantes & trompent rarement l'espoir du cultivateur laborieux. Sa position lui ménage aussi la ressource du commerce ; & les montagnes lui offriroient, dans l'occasion, plusieurs moyens de défense & de sûreté.

Les Catalans ont tenté plusieurs fois de faire revivre le caractère national de leurs premiers ancêtres. On les a vu naguères soutenir au prix de leur sang leurs prétentions à l'indépendance. Ils ont fait plus d'un sacrifice à la liberté. Dans les beaux jours de la Grèce, le succès

eût couronné leur généreuse audace. Mais la saison d'être libre est passée pour l'homme. La Catalogne s'est vue traiter de province rebelle par les Rois d'Espagne; & les habitans actifs & courageux, laborieux & fiers, attirent sur eux l'œil du Gouvernement comme sur des sujets suspects. L'Inquisition a un Palais dans la Capitale de cette province, & obstrue tous les passages à la lumière. Les Catalans n'osent point lire.

Tarragone est moins commerçante que Barcelone; mais elle rappelle des souvenirs qui contrastent parfaitement avec l'état actuel des choses. Son Archevêque, avec ses 110000 livres de revenu, ne dédommage pas cette Cité antique de la gloire dont elle brilloit jadis, lors du séjour des deux Scipions dans ses murs. L'enceinte de l'Eglise de Notre-Dame des miracles, bâtie aux dépens des monumens Romains, n'atteste que les ravages du temps, & la bizarrerie des évènemens.

Le costume du Catalan achèvera son signalement. Il renferme ses cheveux dans un reseau, & se couvre la tête d'un bonnet dont la pointe, garnie d'une houpe, retombe sur le côté; il fait usage aussi du chapeau à trois cornes. Son habit de dessous est court; c'est une espèce de gillet qui se croise sur l'estomac, & se ferme avec des boutons; il est orné de revers. Les manches sont assez justes & descendent jusqu'au poignet; elles sont fendues par le bas avec plusieurs boutonnières sur un revers de couleur différente du reste. Par-dessus, il porte une draperie, manteau très-ample dont il s'entoure les reins, mais dont le haut ne lui couvre qu'une épaule & qu'un bras. Ses culottes sont à la Fran-

çoiſe ; mais il ne cache pas les jarretières de ſes bas. En place de ſouliers, il porte des ſandales ou pantoufles qu'il aſſujettit avec des courroies croiſées autour de ſa jambe, à la manière des brodequins des Anciens.

Les Catalanes ont le derrière de la tête & des épaules couvert d'un large voile aſſujetti ſur le haut du front. Un corſet qui deſſine la taille ſe lace par devant ; & ce qu'il laiſſe trop à nud eſt recouvert par un fichu rayé & fixé au milieu du ſein avec deux épingles à groſſes têtes. Ce corſet, ordinairement brodé, a des manches qui ne paſſent pas l'endroit de la ſaignée. Un jupon deſcend juſques ſur la cheville, & par-deſſus un tablier moins long & très-étroit. Elles portent des mules pour chauſſures.

Fin des mœurs & coutumes des Catalans.

femme de Burgos.



NOTICE
HISTORIQUE
SUR BURGOS.

BURGOS, Capitale de la vieille Caſtille (1), eut pour Fondateur un Prince que l'Hiſtoire a ſurnommé le Grand : ſeroit-ce pour recompenſer Alphonſe III (2), Roi d'Oviedo ou de Léon, d'avoir fait crever les yeux à ſes quatre frères, qui apparemment portoient ombrage au trône ſur lequel il vouloit être aſſis tout ſeul & ſans rivaux? Alphonſe, devenu père, fut puni d'avoir été mauvais parent. Son fils, Garcie I. du nom, Roi des Aſturies, ſouleva contre lui les Comtes de Caſtille ſes feudataires, & probablement abrégea ſes jours; car il mourut à quarante-quatre ans, vers le commencement du Xe ſiècle. Mais en dotant maintes Egliſes, il avoit aſſez fait aux yeux de ſes contemporains ſuperſtitieux

(1) Les Caſtillans (ſelon Tite-Live & Pline, L. IV. c. 20.) eurent pour prédéceſſeurs dans la région qu'ils occupent, un Peuple qu'on nommoit *Vaccai*, & qui fut conquis par Lucullus & Marcellus.

(2) Alphonſe dit le Grand avoit pour contemporain un Héros bien plus digne de ſon ſurnom ; alors régnoit en France le Comte Eudes, qui ſauva Paris des armes des Normands, pendant un ſiège de deux années.

pour mériter le ſurnom glorieux qu'on écrivit ſur ſa tombe, & que la poſtérité doit effacer du Temple de mémoire. Ce fut Alphonſe qui donna ordre au vaillant Dom Diegue, fils & ſucceſſeur de Rodrigue, Comte de Caſtille, de conſtruire dans ce Royaume infeſté par les Maures, la Ville de Burgos, Cité embellie avec le temps & aux dépens des campagnes qui l'avoiſinent. Elle eſt aſſiſe ſur la pente d'un mont aſſez élevé, & ſe prolonge en faiſant le demi-cercle juſqu'à la rivière d'Arlenzon. On y remarque des places publiques richement décorées; une de ſes portes offre dans des niches dorées une ſuite complette des ſtatues des Rois d'Eſpagne, parmi leſquels on en compte ſi peu qui ſoient dignes ſeulement des honneurs du buſte. L'Archevêque de Burgos, qui a quatre Evêques pour ſuffragans, jouit de deux cents mille livres (1) de revenus; l'Egliſe Métropolitaine eſt un vaiſſeau vaſte & conſtruit de façon qu'on peut y chanter cinq grandes Meſſes à la fois ſans cacophonie. Derrière le Chœur eſt la Chapelle du Connétable de Caſtille, remplie de tombeaux de marbre bien travaillés. Les Auguſtins poſſèdent ſur le Maître-Autel de leur Egliſe un Crucifix bien précieux; grand comme nature, il eſt ſi parfait qu'il ne lui manque,

(1) Dans une relation Italienne du Royaume d'Eſpagne par Leti, publiée en françois à Bordeaux, on ne donne que 30000 liv. de rente à l'Archevêque de Burgos; alors il n'avoit point de ſuffragans.

D'autres lui aſſignent 40000 ducats.

pour ainsi dire, que la parole. Plusieurs Pélerins ont assuré lui avoir vu croître les cheveux, la barbe & les ongles; sans doute c'est une façon de parler, pour exprimer jusqu'à quel point l'Artiste a su porter l'illusion. Aussi (disent quelques Légendaires) ce monument sacré n'est point le résultat d'un ciseau profane. Deux traditions populaires tiennent les crédules esprits en suspens à ce sujet. L'une veut que le saint Crucifix de Burgos soit l'ouvrage de Nicodeme, Disciple de Jésus; lequel en effet auroit bien pu conserver une image fidelle de son divin Maître, qu'il eut le bonheur d'avoir sous les yeux. L'autre opinion prétend qu'il fut apporté du Ciel en terre par un Ange. Quoi qu'il en soit, ce Christ est éclairé par trois cents lampes & soixante chandeliers d'argent massif. Un candelabre d'or massif aussi brûle devant lui. Trois rideaux chargés de pierreries se tirent l'un après l'autre, avant qu'il soit exposé à la juste vénération des Fidèles, préparés à ce pieux & magnifique spectacle par deux Messes dévotement entendues.

Burgos conserve encore le Palais des anciens Comtes & Rois de Castille. Car cette partie considérable de l'Espagne devint une royauté dès l'an 1035, & en est redevable aux Rois de Navarre. A cette époque, Ferdinand premier du nom, fils de Dom Sanche, Roi de Navarre & Comte de Castille, s'en fit appeller Roi, par la raison que son père l'étoit de la Navarre.

La description qu'un Voyageur (1) de la fin du siècle

(1) Relation du Voyage d'Espagne. Paris, chez C. Barbin, 1691, avec Privilège du Roi. Voyez le tome III. in-12.

dernier fait de la Castille, peut encore trouver aujourd'hui son application : il y croît peu de bled ; & comment en viendroit-il, à moins que la terre n'en voulût produire d'elle-même, comme dans le pays de promission ? Les Espagnols sont trop paresseux pour se donner la peine de la cultiver ; & comme le moindre paysan est persuadé qu'il est *Hidalgo* (1), c'est-à-dire, Gentilhomme ; que dans la moindre maisonnette, il y a une histoire apocriphe, composée depuis cent ans, qui se laisse pour tout héritage aux enfans & aux neveux du villageois, & que, dans cette histoire fabuleuse, ils font tous entrer de l'ancienne Chevalerie & du merveilleux, disant que leurs trisaïeux, Dom Pedro & Dom Juan, ont rendu tels & tels services à la Couronne ; ils ne veulent pas déroger à la *gravidad* (2), ni à la *decendencia* (3). Voilà comme ils en parlent, & ils souffrent plus aisément la faim & les autres nécessités de la vie, que de travailler, disent-ils, comme des mercenaires ; ce qui n'appartient qu'à des esclaves : de sorte que l'orgueil, secondé de la paresse, les empêchent la plupart d'ensemencer leurs terres, à moins qu'il ne vienne des étrangers les cultiver ; ce qui arrive toujours par une conduite particulière de la Providence, & par le gain que ces étrangers plus laborieux & plus intéressés y trouvent : de sorte qu'un paysan est assis dans sa chaise,

---

( ) *Hidalgo*, noble.

(2) *Gravidad*, gravité.

(3) *Decendencia*, lignée, postérité.

lisant un vieux Roman, pendant que les autres travaillent pour lui & tirent tout son argent.

Par-tout où l'on n'est point à son aise, soit par sa faute, soit autrement, on ne s'empresse pas à se donner une postérité. La vieille Castille (dit un Voyageur tout récent) est, à proportion gardée, la Province de l'Espagne où l'on se marie le moins; & encore, ceux qui se marient prennent tant de précautions pour ne pas faire d'enfans, qu'ils n'en font pas.

Ce même Voyageur avoit dit quelques pages auparavant : les trois quarts de l'Espagne sont incultes, parce que les Espagnols aiment infiniment mieux mendier que de labourer la terre. En vain appelle-t-on des étrangers : outre qu'ils ne viennent jamais en assez grand nombre, le feu du climat les brûle, l'Inquisition les tourmente, & les charges & les impôts de toute espèce les obligent à s'en retourner chez eux. Dans la Castille & les Provinces qui en dépendent, on paie une taxe fort lourde, connue sous le nom d'*alcavala*. En 1342, les Etats de Burgos accordèrent au Roi Alonzo XII la vingtième partie de tout ce qui se vendroit, pour subvenir aux frais de la guerre contre les Maures. Il n'y a plus de Maures en Espagne; on les a tous chassés: mais le subside subsiste toujours; seulement il a changé de nom ; il s'appelle aujourd'hui le dixième.

Burgos est à 225 lieues de Paris.

Les gens du Peuple & de la campagne conservent jusques sous leurs haillons une certaine hauteur qui fait le caractère de la Nation : il semble que les pauvres crai-

gnent moins de manquer de pain que d'habits. Chacun, ſelon ſes forces, affiche le luxe des ajuſtemens. La ſimple villageoiſe des environs de Burgos a le bas de ſes jupons brodé; les manches de ſon vêtement de deſſus, qui lui couvrent le poignet en forme d'amadis, ſont garnies d'une bordure élégante; & tout le reſte eſt à proportion. Trois ou quatre rangs de perles lui couvrent la gorge. Sa coëffure eſt la pièce la moins recherchée de ſon coſtume; c'eſt un mouchoir noué ſur le chignon du col. L'habillement des Caſtillans eſt plus ſimple, & leur fortune ne leur permet pas d'uſer de draps fins; enſorte que leurs plus belles laines paſſent toutes chez l'étranger.

Fin de la Notice hiſtorique ſur Burgos.



Mixelle sculp.

Femme de Salamanque.

Mixelle sculp.

Homme de Salamanque.

MŒURS

DES LEONIENS

Et des Habitans des Hameaux de Salamanque.

LES Espagnols, magnifiques au moins dans leurs expressions, possèdent deux chétives provinces qu'ils décorent du titre pompeux de Royaume de Léon.

L'une de ces provinces, sise en Amérique, a quelques mines mal exploitées, mais n'offre point de villes pour y séjourner, ni aucun habitant pour défricher les montagnes stériles; colonie au reste digne de la métropole. C'étoit bien la peine d'aller si loin, & de répandre tant de sang pour régner sur un désert.

L'autre Royaume de Léon, objet de cet article, fait partie de l'Espagne, en Europe, on lui donne cinquante lieues de long sur quarante de large. Elle pourroit, sans secours étrangers, nourrir ses habitans, fussent-ils aussi nombreux qu'ils sont clairs-semés sur sa surface. On y trouve quelques mines, mais l'agriculture y languit. La terre n'est féconde que quand des mains libres la cultivent. On y rencontre des montagnes à perte de vue; les habitans se cantonnent dans les vallées. Le peuple en général y est si grossier qu'il en paroît presque barbare. Il végéta long-temps dans une ignorance stupide, presqu'inconnu à ses Maîtres. Il

étoit heureux, autant qu'on peut l'être, au ſein des ténèbres & de la fange des préjugés de toutes ſortes. Mais les Miſſionnaires, qui pénètrent par-tout, pénétrèrent juſqu'à lui, & voulurent faire des eſpèces de chrétiens de ce reſte des anciens Iberes. Les Léoniens furent convertis, mais ne s'en trouvèrent pas meilleurs. Le peu de lumières dont ils furent ſuſceptibles ne leur fit ſentir que davantage leur état précaire ſous un Gouvernement ſuperſtitieux & abſolu. Les diſputes Théologiques leur ont fait même contracter un eſprit de chicane & de mauvaiſe foi qui rappelle le caractère Normand.

Léon eſt la Capitale de cette province, qui en a retenu le nom. C'eſt une ville ancienne ; elle fut, dit-on, bâtie par une Légion Romaine ; & fidèle à ſon origine, ſon Siège Epiſcopal, richement doté, ne relève que de la Chaire Papale. Elle n'eſt recommandable aujourd'hui, ainſi que les autres Capitales de l'Eſpagne, que par la ridicule magnificence de ſes Egliſes, & par le nombre de ſes Couvens.

Elle eſt éclipſée par Salamanque. Le territoire de cette ville eſt fertile & abonde en grains & en troupeaux. On y voit auſſi quelques vignobles. Les villages ne s'y touchent point, mais quelques-uns ſont aſſez peuplés. La jeuneſſe y eſt aimable & aime à rendre des ſervices aux voyageurs. Elle n'affecte pas tout-à-fait autant les airs importans des fiers Andaloux. Les vivres y ſont d'un prix exceſſif ; on y mange d'excellentes truites fraîches, dont fourmille la rivière de Torto. On y voyage péniblement, ſans y rencontrer un ſeul arbre dans l'eſpace de pluſieurs lieues. Mais les hôtelleries,

ſur les grandes routes, ſont un peu plus fréquentes & un peu mieux fournies.

On élève une grande quantité d'Anes aux environs de Salamanque, dite la mère des ſciences & des arts, ſi célèbre par ſon Univerſité, mais où l'on rencontre comme ailleurs beaucoup de pédans & peu de gens vraiment doctes.

Le coſtume d'un villageois des environs de Salamanque a de la grace & beaucoup de nobleſſe; un grand chapeau à bords rabattus, & dont la forme eſt ſerrée par un nœud de rubans couvre la tête & laiſſe à peine en voir les cheveux ramaſſés en catogan; point de boucles ſur les faces; les oreilles reſtent entièrement à découvert. La chemiſe eſt ornée d'un collet brodé, & entr'ouverte à l'ordinaire; le jabot eſt ordinairement garni; par-deſſus on paſſe un habit court, ou plutôt une veſte de la même couleur que les culottes, & enrichie de boutons brodés. Les manches, qui retombent juſque ſur le poignet, ſont ouvertes vers le pli du bras. Une large ceinture eſt une pièce eſſentielle du coſtume. Les culottes n'ont ni boutons ni boucles. Par-deſſus on ne manque guère de jetter un ample manteau dont la matière eſt preſque toujours d'un drap commun qu'on tire de l'Angleterre. On porte des bas blancs à coin, & les ſouliers ſont noués avec une courroie que recouvre une roſette ou un morceau d'étoffe dentelé.

L'habillement des femmes eſt élégant & commode. Elles portent un chapeau rond orné de rubans dont les bouts pendent ſur l'oreille. Par-deſſous une eſpèce de capuchon peu ample, qui ſe noue ſous le manton, &

dont les extrêmités pourroient ſervir de fichu. Un corſet aſſez juſte deſſine la taille, & eſt aſſez échancré ſur le devant pour laiſſer plus que ſoupçonner des tréſors qui n'ont point été donnés en effet pour être enſevelis. Ce corſet eſt enjolivé de quantité de légers deſſeins plus ou moins riches, & chargé de quantité de médailles repréſentant des têtes de Saints & Saintes. Il eſt lacé & aſſujetti par le bas avec une petite ceinture étroite. Les manches, qui ne ſont point pièce avec le corſet, ſont bouffantes, & ne ſe reſſerrent que vers le poignet brodé avec ſoin. Pluſieurs colliers ou rangs de perles deſcendent ſur la gorge plus ou moins, ſelon les circonſtances, ou plutôt d'après les conſeils d'une coquetterie plus ou moins raffinée. Les jupons deſcendent fort bas, ils ſont garnis à pluſieurs étages, ainſi que le tablier, qui eſt toujours un peu plus court. Ces jupons, dans le beſoin, ſe relèvent ſur les hanches, paſſés dans un nœud de rubans.

Fin de la Notice ſur le Royaume de Léon, & ſur les Habitans des Hameaux de Salamanque.

dans les extrémités [illegible] fleurs de satin. Un corset assez juste dessine la taille, & est assez échancré sur le devant pour laisser plus que soupçonner des trésors qui n'ont point été donnés en effet pour être ensevelis. Ce corset est couvert de quantité de légers desseins plus ou moins [illegible], & chargé de quantité de médailles [illegible] des Saints & Saintes. Il est lacé & [illegible] par le bas avec une petite ceinture étroite. Les manches, qui ne sont pas de pièce avec le corset, sont [illegible] jusque vers le poignet brodé [illegible] colliers [illegible] de perles descendent sur la gorge plus ou moins, selon les circonstances, ou plutôt d'après les conseils d'une coquetterie plus ou moins raffinée. Les jupons descendent fort bas, ils sont garnis de plusieurs franges, ainsi que le tablier, qui est [illegible] un peu plus court. Ces jupons, dans le besoin, se relèvent sur les hanches, passés dans un nœud de rubans.

Fin de la Notice sur le Royaume de Léon, & sur les Habitans des Hameaux de Salamanque.

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LES TOREADORS.

Les Modernes ont quelque chose à opposer aux jeux sanglans du Cirque des Anciens. Les (1) *Toreadors* peuvent donner une idée assez complette des Gladiateurs.

Le combat des taureaux est un spectacle imaginé par les Mores, & devenu le plus cher amusement de la Nation Espagnole. La force, mais sur-tout le courage & l'adresse y brillent dans tout leur éclat. Une femme Espagnole engageroit ce qu'elle a de plus précieux pour assister à cette sorte de fête nationale. Le sang d'un Espagnol bouillonne, quand il rencontre un taureau; il

(1) *Torero* est encore plus usité dans la langue Espagnole pour exprimer celui qui combat un taureau. *Torero* ou *Toreador* est le mot générique; en voici les espèces:

Picador, Piqueur, ou celui qui combat à cheval avec la lance le premier taureau.

Banderillador, le poseur de banderolles, ou celui qui combat à pied le second taureau, avec des banderoles dans les mains, qu'il fiche & accroche au col de l'animal furieux.

Matador, le Tueur; c'est le principal Toreador, celui qui, à pied, tue le taureau.

ne peut ſe retenir & lui préſente ſa *cape* * pour l'exciter & le mettre en furie. Les capes rouges ſont celles qui l'animent le plus.

Les plus fameux combats de taureaux pour la force, la grandeur, & la vaillance des animaux qu'on y lâche ſont ceux de Cadix. Il y en a de fort beaux à Madrid & au *Sitio* (1) d'Aranguez. Ils ont lieu une fois, par ſemaine, pendant quatre mois, finiſſant à la canicule. Le jour n'eſt pas le même pour la ville que pour la Cour. Chaque ville d'Eſpagne donne des combats de taureaux plus ou moins fréquemment.

Les mêmes Toreadores ſoutiennent deux combats par jour; un de ſix taureaux le matin; un de douze le ſoir. Le plus intéreſſant, pour la bravoure qu'on y déploie, eſt celui du matin. Le plus impoſant pour la pompe du ſpectacle de l'amphithéâtre eſt celui du ſoir.

Les femmes vont néanmoins à celui du matin. Elles y aſſiſtent dans leur négligé (la *mantille* & la *baſquine.*) C'eſt leur coſtume, quand elles ſe rendent à l'Egliſe. Les deux ſexes ont une égale paſſion pour ces amuſemens féroces. Les dangers auxquels s'expoſent les Acteurs de cette ſcène ſanglante, & même les Aſſiſtans, & les excommunications des Pontifes de Rome, dont

* *Cape*, c'eſt un manteau.

(1) Maiſon de plaiſance du Roi d'Eſpagne, ſur le Tage, dans la nouvelle Caſtille. On y voit un des quatre grands Amphithéâtres permanens d'Eſpagne : bâti de brique, & d'une forme circulaire, il peut renfermer 5000 perſonnes : Cet amphithéâtre eſt deſtiné aux combats de taureaux.

on

on connoît tout l'aſcendant ſur l'eſprit religieux des Eſpagnols, rien ne ſauroit les détacher du plaiſir qu'ils goûtent aux combats des taureaux. Il arrive aſſez ſouvent les accidens les plus tragiques. Le Voyageur inſtruit qui nous a communiqué ſes Journaux écrits ſur le lieu même en 1784, a vu à un combat du matin un ſeul taureau éventrer ou mettre hors de combat huit à dix chevaux, & bleſſer deux ou trois hommes. Il a vu un Taureador fuyant un taureau, mais, pourſuivi par les huées des Spectateurs, revenir ſur ſes pas en déſeſpéré, & défier le quadrupède furieux; lequel le jetta ſur l'arêne à plus de dix pieds pardeſſus lui. Ce ne fut que par un haſard inoui qu'il ne mourut point de ſa chute. Eh bien! on fut obligé d'empêcher ce malheureux de retourner une ſeconde fois au combat (tant l'opinion publique & l'amour-propre ont de pouvoir ſur l'homme.) Il faut en être le témoin pour avoir une idée de la vaillance & de l'adreſſe des Toreadors. Ils jouent avec un taureau en fureur, comme on s'amuſe avec un jeune chien. Ils font avec leur manteau des feintes qui éloignent d'eux l'animal qu'ils ont agacé. Qu'on ne juge point des taureaux qui ſervent au combat, d'après notre gros bétail de France. Leurs cornes menaçantes, leur taille giganteſque, l'expreſſion de leurs yeux ardens les rendent véritablement effrayans & redoutables. Mais s'ils paroiſſent terribles, ce n'eſt pas pour les Toréadors. On eſt tout ſtupéfait, & l'admiration ſe mêle à l'étonnement, quand on voit ces hommes intrépides, renverſés, foulés ſous les pieds

du taureau ou jettés contre les barrières de l'amphithéâtre d'une telle impétuosité, qu'on peut entendre craquer leurs os ; quand on les voit se relever sains & saufs, & prêts à assaillir de nouveau l'ennemi redoutable plutôt lassé qu'eux. On a peine à concevoir comment ils ne sont point brisés des secousses violentes dont ils sont le jouet. On les croiroit en ce moment d'une nature surhumaine. Il y en avoit un à Cadix, nommé *Candid*, qui faisoit des tours d'agilité les plus surprenans ; quand le taureau fondoit sur lui, tête baissée, suivant son usage, il lui mettoit le pied sur la tête, & le coup que donnoit le bœuf pour s'en délivrer, lui servoit à franchir l'espace dans toute la longueur de l'animal. Cet infortuné Toreador mourut misérablement, mais avec beaucoup de gloire, au Port Sainte-Marie, petite ville distante de deux lieues & séparée de Cadix par la baie. Candid voyant un de ses camarades en danger, jetta son manteau entre lui & le taureau, & parvint à le sauver. Mais l'animal irrité d'avoir laissé échapper sa proie, s'adressa au généreux libérateur. Celui-ci, privé de son manteau, & n'ayant plus aucun moyen de défense à opposer, prit le parti de se jetter à plat ventre contre terre. Le taureau lui passa plusieurs fois sur le corps, sans pouvoir l'accrocher avec ses cornes. Les camarades de Candid eussent eu tout le temps de le secourir ; mais on prétend que par une jalousie dont seroit incapable le plus féroce des Antropophages, ils ne firent aucun mouvement. Enfin, après plusieurs tours, le taureau enfila le malheu-

reux, le fit ſauter en l'air, le reprit encore & traîna ſur l'arène ſanglante le cadavre ſuſpendu à ſes cornes. Telle fut la fin de l'un des plus braves Toreadors dont on garde la mémoire en Eſpagne. Il fut remplacé par le célèbre Joaquin Coſtillares, homme de la première force & très-adroit. Romero, qui l'emporte encore ſur Coſtillares, eſt aujourd'hui le premier Toreros de la Cour.

C'eſt aux combats du taureau, plus peut-être que dans leurs armées & même à leur infanterie, qu'on reconnoît les Eſpagnols pour une Nation hardie & courageuſe.

L'enſemble d'un combat de taureaux forme un magnifique ſpectacle. On y eſt placé comme dans les amphithéâtres Grecs & Romains. Et en effet, à *Mérida*, ville Eſpagnole, illuſtre par ſon antiquité, & par les belles ruines qui l'atteſtent, l'amphithéâtre, bâti par Auguſte, ſert d'emplacement aux combats de taureaux qui s'y donnent.

Dans nos mœurs françoiſes, ce ſpectacle doit paroître cruel; mais il ne doit pas inſpirer la même pitié que le combat des Gladiateurs. Les Gladiateurs étoient pour la plupart des eſclaves que l'on ſacrifioit inhumainement aux plaiſirs du Public. C'étoient des victimes du préjugé politique, & les jeux du Cirque étoient comme des ſupplices auxquels on les condamnoit. Rien n'oblige les Toreadors à exercer cette profeſſion inouie. Un vil ſalaire eſt preſque toujours le ſeul aiguillon qui les pouſſe ſur l'arène. Ils ſont peut-être moins intéreſſans

que leurs coursiers ; on abuse de leur bravoure naturelle pour les conduire à la boucherie en pure perte. Les taureaux inspirent moins de pitié ; ce sont des animaux féroces dont on a tout à craindre. Cependant ce goût de la Nation pour le carnage dépeuple les campagnes d'animaux utiles. Il en résulte un autre inconvénient auquel on ne prend pas garde assez. On permet au bas peuple de se nourrir de la chair des taureaux morts enragés dans le combat ; cette chair, achetée à vil prix, ne sauroit être saine, & doit déposer le germe de plusieurs maladies dans le corps de ceux qui s'en repaissent.

Mais passons aux détails curieux des combats de taureaux. Le monde occupe tout un amphithéâtre ou la charpente de bois construite autour de l'arêne.

Il y a des places à très-bon compte ; mais on y est mal à son aise, exposé au soleil. Ce sont des endroits bas où le taureau peut s'élancer, mais où il ne sçauroit nuire. Les places honnêtes sont à six livres. Les loges coûtent aux environs de deux louis.

Quand les trompettes ont sonné, l'arêne, rempli de populace, se vuide. Des Cavaliers ou Dragons (1), précédés de deux hommes aussi à cheval, en robe & en grande perruque, font le tour de l'arêne & en balaient tout le monde. On sort.

Les trompettes sonnent encore ; trois *Picadors* entrent ; une porte s'ouvre ; un taureau en sort &

(1) C'est la Police Militaire & celle de robe.

s'élance avec furie ſur le premier objet qui le frappe. Le Picador l'attend de pied ferme & ſa lance en arrêt ; & à l'inſtant qu'il fond ſur lui, il lui donne un coup de lance ſur le col. Quelquefois le choc eſt ſi rude que l'arme ſe rompt, ou bien elle entre ſi avant, que le Picador ne pouvant la retirer, le taureau l'emporte & fait pluſieurs tours avant d'en être débarraſſé. Quand le Picador eſt en danger, des gens à pied, munis d'un manteau, occupent le taureau, & rendent vains tous ſes efforts. Entre les mains d'un homme de ſang froid, le manteau eſt l'arme la plus ſûre en pareil cas. Mais ſouvent l'animal opiniâtre ſe jette ſur le cheval ou le bleſſe à la croupe, rarement au poitrail, parce que la lance du Cavalier eſt aſſez longue pour mettre ſa monture à l'abri.

Quand le combat à cheval a duré quelque temps, arrivent les Banderilladores ; en chaque main ils portent un bâton dont le bout ferré ſe termine par un crochet ou une pointe acérée. Le bâton, dans toute ſa longueur, eſt garni de franges de papier. Ils s'approchent du taureau avec adreſſe, lui fichent dans le col un de ces *banderillas*, qnelquefois tous les deux, & s'écartent précipitamment. Le taureau les pourſuit. Mais ils franchiſſent la barrière, quoiqu'elle ſoit fort haute, & de-là, comme dans un retranchement, ils inſultent au taureau avec impunité. Pendant cette ſeconde partie du combat les chevaux ne ſe retirent pas toujours. Quelquefois, & même aſſez ordinairement, les Picadores à leur tour offrent leurs ſervices & donnent de tems en tems du ſecours.

Quand on entend les trompettes, c'eſt l'arrêt de mort. Préalablement les Matadors qui arrivent ſur la ſçène provoquent le taureau en jouant à ſes yeux de leurs manteaux rouges ou violets, & amuſent les ſpectateurs par des tours de force & d'adreſſe ſurprenants.

Enfin, un Matador prend bien ſon tems & enfonce ſon épée entre les deux épaules du taureau, au moment que cet animal, dans ſa plus grande furie, ſe diſpoſe à fondre ſur ſon ennemi. Il faut, pour la gloire du Matador, que le taureau tombe & meure en même temps du coup. Si le Matador le manque, s'il le fait ſaigner, ou place mal ſon épée, on le hue, & c'eſt ce qui arrive aſſez communément. S'il réuſſit, on bat des mains. Le taureau à terre, on l'achève en lui portant entre les deux cornes un coup de poignard ou d'un grand & fort ſtilet. Il eſt un endroit du corps, connu des Toreadors, auquel ils s'adreſſent pour le tuer roide.

Cette expédition finie, la barrière s'ouvre pour laiſſer entrer avec impétuoſité trois mulets vigoureux & richement parés. Des gens à pied les conduiſent au grand galop. On attache à leurs harnois, avec des cordes, les cornes du taureau expirant, & on l'entraîne avec rapidité hors de la barrière qui ſe ferme. L'arène ne reſte pas long-tems vacante; une autre porte s'ouvre pour y laiſſer entrer un nouveau taureau, qu'on emmene de la même manière.

Un étranger qui aſſiſte à ces différens détails d'un combat de taureau, ne revient pas de l'agilité & de la vivacité qu'il remarque dans la Nation Eſpagnole, que

tout le monde croit lente & grave. Il faut voir comme tout cela se passe. En un clin d'œil la scène change, sans qu'aucun des Acteurs soit blessé ou foulé aux pieds des mulets les plus agiles & des plus rapides coursiers qu'il y ait dans l'univers. On doit même être surpris que pendant le combat il arrive si peu d'accidens ; il faut toute l'adresse, toute la souplesse, tout le courage & en même temps tout le sang froid des Espagnols, pour qu'ils ne soient pas plus souvent victimes de leur passion pour des jeux où l'on court les plus tristes hasards, où la vie est exposée de toutes les manières.

On observera que, par précaution, il y a des Chirurgiens & des Prêtres munis de médicamens & des Huiles Saintes, pour secourir & administrer sans délai, sur l'arène même, les hommes blessés ou mourans.

Enfin, pour terminer le spectacle, on sort un taureau dont les cornes sont émoussées à leur pointe avec une petite boule de bourre comme le bouton d'un fleuret; ou bien on fait choix d'un jeune taureau fort doux. Un alguasil à cheval vient voltiger & faire le fanfaron autour de l'animal paisible, mais cependant d'un peu loin. Quelques momens après, on permet à la populace & aux enfans de se précipiter dans l'arène, pour combattre la dernière victime, ou plutôt pour faire mille voltes autour d'elle. Jusqu'à ce moment, il faut une peine infinie pour contenir le peuple impatient pendant le combat de sauter dans l'arène pour se mesurer contre les taureaux les plus furieux; il les anime du dedans des barrières avec des mouchoirs & des chapeaux,

tout le peuple, ſans exception, eſt hors de lui quand il rencontre ſur ſon chemin un taureau.

A l'occaſion de l'avènement des Rois d'Eſpagne, à la Couronne, ou bien à la naiſſance de leurs enfans, on donne à Madrid (1) un ſuperbe combat de taureaux, à la plaza-Major, large quarré dont les balcons réguliers contiennent un peuple immenſe. Des Gentils-Hommes pauvres s'y font Toreadors dans l'eſpoir d'obtenir du Roi dans la ſuite un grade dans ſes troupes. Les combats de taureaux qui ſervent de fêtes publiques, ont lieu ordinairement en préſence du Roi, de la Cour & des Miniſtres Etrangers.

Les jeunes gens de la bonne Compagnie y aſſiſtent en *Maxos*, c'eſt-à-dire en Petits Maîtres, avec le grand ſeutre, le manteau & un redecilla ou réſeau de ſoie qui enveloppe leurs cheveux. Ils portent de longues épées ſous le manteau. Dalrymple vit à Cordoue un combat de taureau où une femme, eſpèce de Bat-

(1) Il y a dans cette Capitale un amphithéâtre deſtiné aux combats de taureaux. Il fut conſtruit en bois en 1746. l'aire a 160 pieds de diamètre. Il y a des loges couvertes, & peut contenir dix mille ſpectateurs. Le produit de la recette eſt pour les Hôpitaux. Ecoutons un moment le Major Dalrymple : Il y a eu ici deux combats de taureaux, pendant mon ſéjour. A l'un d'eux, il périt un homme & cinq chevaux. La fureur de ce plaiſir eſt réellement ſingulière. Cépendant on m'a aſſuré qu'elle étoit beaucoup diminuée dans la Capitale. La première attaque du taureau par un homme à cheval a vraiment quelque choſe de noble & de courageux qui plaît. Mais la fin, que j'appellerai mieux la boucherie, eſt un ſpectacle fort dégoûtant.

leuſe, *Guittana*, oſa entrer en lice ; elle fut renverſée & foulée aux pieds de l'animal, au milieu des applaudiſſemens de tout l'amphithéâtre. Une groſſe poignée de piaſtres-gourdes dédommagea de ſa défaite le Toreador femelle.

Le combat de taureaux qui a lieu hors des murs de Paris, n'a de commun avec ceux d'Eſpagne que le nom.

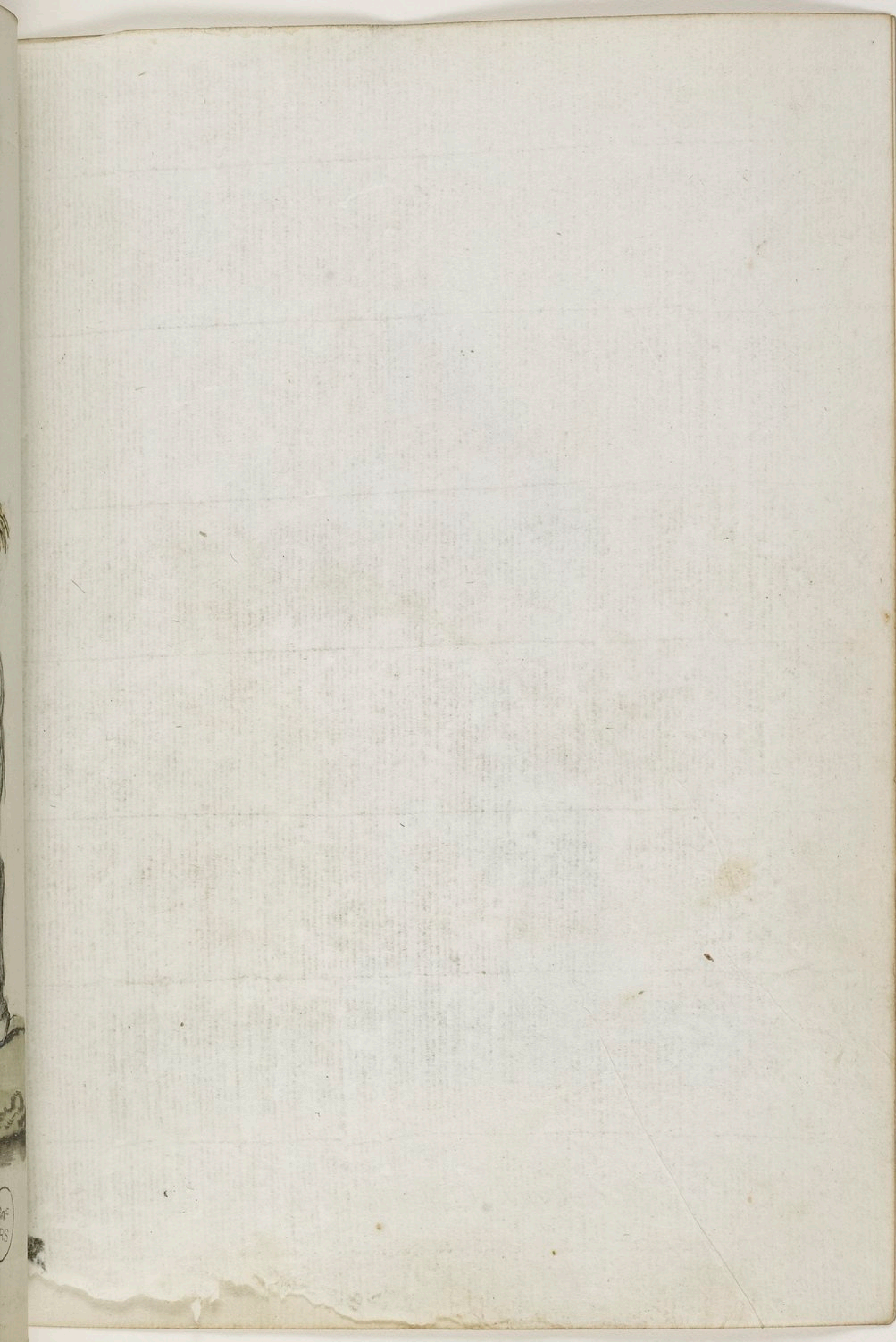
Le coſtume du Toreador s'explique aſſez de lui-même, & à la ſeule inſpection. Il tient beaucoup de l'habillement leſte de nos Coureurs.

Fin de la Notice hiſtorique ſur les Toréadors.

Marchande d'Orange de Mourcy.



Marchand d'Orange de Murcy.



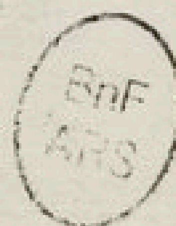
Desrais del.

Mixelle sculp.

femme de Murcie.

Desrais del. Mixelle sculp.

Homme de Murcie.



!



MŒURS
ET COUTUMES
DES HABITANS
DU ROYAUME DE MURCIE.

C'EST ſur-tout en politique que les plus petites cauſes donnent lieu aux plus grands événemens. Un caprice amoureux du Roi des Goths, alors maîtres de l'Eſpagne, occaſionna la conquête de cette belle contrée par les Maures. Rodrigue (1), élu par ſa Nation, abuſa du pouvoir ſuprême pour déshonorer la fille (2) de l'un de ſes Généraux. Outragé dans ce

(1) Ce Prince courageux paya cher ſon incontinence. Vaincu par les Maures, les uns le font mourir de ſes bleſſures & de ſon déſeſpoir; les autres diſent qu'il échangea le Manteau Royal contre un froc, & finit ſes jours Hermite en Portugal. Un Hiſtorien Arabe, témoin de la révolution, raconte qu'après ſa défaite il prit les habits d'un Berger, & ſe réfugia dans la Caſtille, ſans laiſſer aucune trace de lui.

(2) Elle ſe nommoit Florinde. Pour inſtruire ſes parens de ce qui venoit de lui arriver, à la Cour, de la part de Rodrigue, auprès de l'Epouſe duquel elle étoit, ſa pudeur, dit-on, lui fit imaginer de ne leur envoyer qu'une bague fendue en deux, au lieu du récit qu'elle ne pouvoit

qu'il avoit de plus cher, le père (1) alla chercher des vengeurs chez ses voisins d'Afrique. Le Royaume de Murcie fut la quatrième province qui changea de Maître, & ne couta presque rien aux Vainqueurs. Les portes de la Capitale leur furent ouvertes aussi-tôt qu'ils se montrèrent. Les Habitans évacuèrent leur patrie, & l'abandonnèrent aux Soldats, qui s'y établirent pour la repeupler. D'ailleurs, c'étoit dès-lors l'un des cantons de l'Espagne qui pouvoit fournir des vivres le plus abondamment à une Armée stationnaire. Un certain Abraham Alexandri, Afriquain de nation, en fut nommé Gouverneur. Cet événement mémorable arriva l'an 715 de l'ère chrétienne. D'autres le placent en 710.

Les Maures conservèrent la Murcie jusqu'en 1240; il ne falloit rien moins qu'un Héros de la trempe de Ferdinand III (2) Roi de Castille, pour les déposséder.

---

prendre sur elle de leur mander elle-même. On ajoute qu'elle ne voulut survivre à la perte de sa virginité, que pour en voir la réparation. Les Espagnols désignèrent cette fille chaste sous le nom de *Cava*. Une tradition populaire nous apprend qu'elle se précipita du haut d'une tour, à *Villa-Viciosa*, appellée depuis *Malaca* ou *Malaga*, ville *de la méchante fille*, à cause des maux dont elle fut cause.

(1) Le Comte Julien, Ambassadeur de Rodrigue en Afrique, pendant que son Roi, sans mœurs, faisoit violence à sa fille.

(2) Ce Roi, cousin-germain de Saint Louis, étoit aussi digne que lui de l'apothéose. Le Pape Clément X, qui le

Quelques-uns ne purent ſe réſoudre à quitter un pays auſſi fertile & auſſi agréable pour paſſer en Afrique ; & oubliant qu'ils avoient été libres, y vécurent dans une condition précaire & voiſine de la ſervitude.

Le plus grand revenu que la Couronne tire de cette province, eſt dû à la ſoie avec laquelle les Maures déjà depuis long-temps fabriquoient de belles étoffes. La ſoude eſt auſſi un objet de commerce très-important. Le terrein ſec & montagneux demande une culture pénible ; mais on en ſeroit bien payé par la bonté de ſes productions. Il faut eſpérer que la conſtruction du Canal réveillera l'induſtrie, en facilitant la circulation des denrées dont cette province abonde.

La ville de Murcie en eſt la capitale. Ce n'eſt pas ſes onze Egliſes paroiſſiales, ſes huit Couvents, & ſon Tribunal de l'Inquiſition qui la feront fleurir. Les Cordeliers y ont une vaſte bibliothèque ; mais on n'y trouve que des livres ſcholaſtiques.

On voit dans la Cathédrale le mauſolée d'Alphonſe X, fils du Libérateur de la Murcie, Ferdinand III. Loin d'être mis au Catalogue des Saints, comme ſon père, ſon nom ſe trouve quelquefois inſcrit ſur la liſte des *eſprits forts*, à cauſe d'un propos aſſez leſte qu'on lui prête contre le Créateur. Il fut ſurnommé

canoniſa, mit dans ſon bref la clauſe, que les Eſpagnols ſeuls en chommeroient la fête : comme ſi la mémoire d'un bon Prince ne devoit pas franchir les limites de ſa Patrie. Un Grand homme appartient à l'Univers entier.

l'*Astronôme*, parce qu'il avoit le goût des hautes ſciences. Mais pour mériter le nom de *Sage*, qui lui fut auſſi donné, il auroit dû ſe montrer moins ambitieux. Il en fut bien puni dans la perſonne de ſon fils ingrat, qu'il ſe vit contraint de maudire ; il ſe réfugia & mourut de chagrin dans ſa *bonne ville de Murcie* ; c'eſt ainſi qu'il parloit de cette Capitale, où il trouva du moins un abri pendant les derniers jours de ſa vie orageuſe & un tombeau après ſa mort. L'exemple de ce Prince & de tant d'autres devroit bien corriger les Petits de la manie d'envier le ſort des Grands.

Tout ſe pèſe à Murcie. La Juſtice y eſt très-ſévère; & la police très-exacte. Celui qui ſurfait & vend au-delà du prix fixé par le Magiſtrat, eſt promené ſur un âne & reçoit un certain nombre de coups de fouet. Il y a un amphithéâtre pour les combats de taureaux. Voyez notre article des *Toreadors*.

Carthagène eſt la ſeconde ville de Murcie ; elle eſt encore célèbre par ſon port ; mais de long-temps elle ne recouvrera l'état floriſſant dont elle jouiſſoit jadis. Détruite par les Goths, elle fut rétablie par Philippe II, Prince dont le règne eſt la plus brillante époque des annales de l'Eſpagne.

Les Habitans de la petite ville de Lorca ſont preſque tous les deſcendans de ces braves Goths, jadis les Maîtres de ceux qui affectent aujourd'hui de les mépriſer. Rien de plus contraire aux principes & aux effets d'une ſaine politique que les préjugés nationaux. Lorca, peuplée à peine de 2000 hommes, compte ſept paroiſſes & cinq Couvens.

Sancta-Crux de Caravaca, eſt un bourg qu'on rencontre dans les montagnes qui confinent à l'Andalouſie & à la Nouvelle Caſtille. Il a un Château, une paroiſſe & ſix Couvens. C'eſt-là qu'on ſe procure des Crucifix propres à ſe préſerver de la foudre. . . . .

. . . .

. . . . . .

C'eſt dans la plaine d'Almanza que les François & les Eſpagnols remporterent une victoire célèbre ſur les Anglois, commandés par le Maréchal de Berwick, compatriote des vaincus. L'obéliſque qu'on a élevé en cet endroit en mémoire de cet événement dut flater la vanité des vivans, mais ne fut pas ſans doute auſſi profitable aux Soldats morts dans le combat, que les cinquante mille meſſes que Philippe V fit célébrer pour le ſalut de leurs ames. Almanza renferme huit Couvens, & n'a que 1600 habitans.

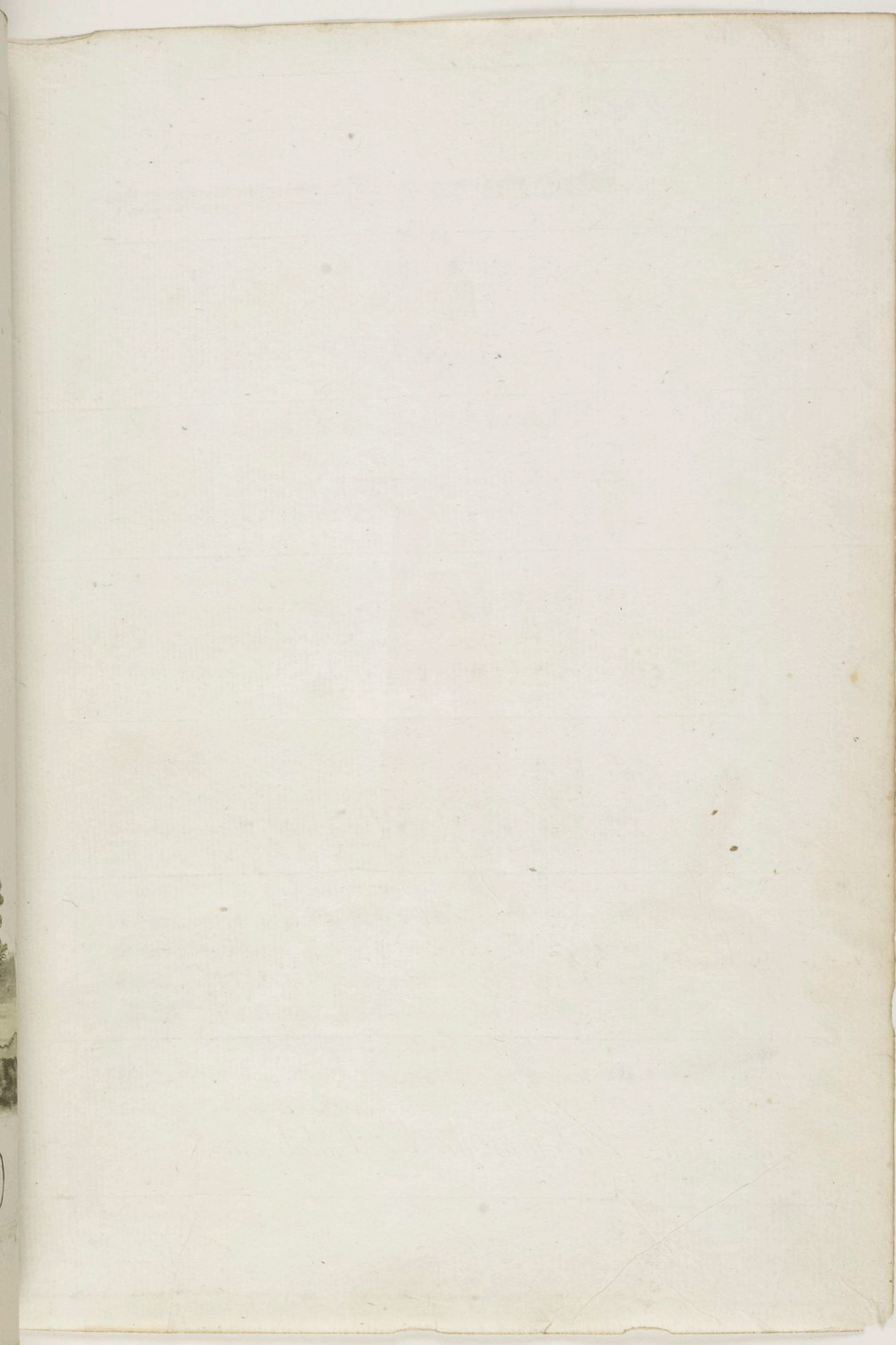
L'habillement d'un homme de Murcie conſiſte en un gillet fort court, & par-deſſus une veſte preſque toujours ouverte, quoiqu'elle ſoit garnie d'un grand nombre de boutons. Une eſpèce de jupe enveloppe les cuiſſes & déborde à peine les genoux. On porte une ceinture large, brodée avec ſoin, & ornée par devant d'un nœud de rubans & de pluſieurs glands. Un manteau ample & bordé de franges eſt la pièce eſſentielle du coſtume; on le porte quelquefois ſans être attaché, ployé ſur une épaule. Le chapeau a une forme particulière, & le bouton eſt remplacé par une roſette. La chauſſure n'eſt qu'une ſandale aſſujettie au pied par un réſeau; outre

cela, on porte des chaînes au col & on y suspend des reliques. Les femmes sont costumées très-élégamment, même parmi le bas Peuple. Sur un corset à manches bouffantes, elle portent une écharpe assez ordinairement. Un tablier brodé & à fleurs couvre le jupon. La principale parure de tête est le voile qu'on fait retomber sur les épaules avec beaucoup de grace. Au collier on suspend des Croix d'or.

Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans du Royaume de Murcie.



Habitant de l'Andalousie.





NOTICE

HISTORIQUE

SUR L'ANDALOUSIE.

L'ORIGINE de presque tous les établissemens politiques de l'Europe, & même du monde entier, est à-peu-près la même. L'esprit d'intérêt & de conquête a seul motivé les divers déplacemens des hommes. Les Phéniciens pour étendre leur commerce, les Vandales & les Maures pour accroître leur domination, ont occupé successivement la Province d'Espagne, nommée à présent Andalousie : sol fortuné; l'une des contrées de la terre le plus habitables & le moins habitées; il ne lui manque que des cultivateurs intelligens. Mais que penser d'un pays où le Voyageur dans tout le cours de sa journée ne rencontre sur sa route que deux Villages pour reprendre haleine, & trouve à peine trois individus à qui parler? C'est peut-être la rareté des rencontres de Voyageurs qui a donné lieu à l'usage pratiqué dans toute l'Espagne de se saluer réciproquement sur les grands chemins. Que penser d'un pays hérissé de croix, indices d'autant de meurtres! que penser d'un pays où les hôtelleries sont aussi rares que mal desservies! d'un pays fertile en oliviers, & où cependant on ne sert sur les ables que l'huile des lampes!

Séville, Capitale de l'Andalousie, passe pour l'une des Villes les plus anciennes de tout le Royaume. Son enceinte fortifiée est un ouvrage Romain. Entr'autres monumens, on y remarque deux colonnes corinthiennes portant un Hercule & un Jules-César; statues antiques. Aussi a-t-on eu soin de graver sur la porte de Xerès, reconstruite en 1561, cette inscription Espagnole :

Hercules me edifico,
Julio Cesar me cerco
De muros y torres altos;
Et Santo Rey megano
Con Garci Perez de Vargas.

Hercule m'a rebâtie;
Jules-César m'a fortifiée
De murs & de tours hautes
Et le Saint Roi m'a reconquise
Par le bras de Garci Perez de Vargas.

Ce Roi, mort en 1252, ne fut canonisé qu'en 1617. Ferdinand III. méritoit de l'être de son vivant. Parent de S. Louis, il s'en montra le digne contemporain; il prit aux Maures Cordoue & Murcie (1); Séville se rendit à lui en 1248, après un siège de seize mois; il ne tint pas à ce Monarque que le Royaume de Maroc (2)

---

(1) Voyez notre article de Murcie.

(2) Comment se fait-il que sur un rivage qui n'est séparé de l'Europe que par un peu de mer, il existe depuis trop

devienne

devienne Province d'Espagne. Du moins, il fit à son Peuple tout le bien qu'il put, en le protégeant contre les Grands & les Brigands de ses Etats, & en épurant

---

long-temps trois ou quatre Gouvernemens, théâtres d'horreurs exercées sur nos compatriotes esclaves? Comment se fait-il que les Nations policées, à la vue desquelles se passent journellement des scènes de férocité, se contentent d'envoyer quelques Missionnaires & beaucoup d'or? Chez les anciens Grecs, Hercule (que Séville se vante d'avoir pour Fondateur) eût purgé l'Afrique de tous ces petits brigands couronnés, qui, de nos jours, se livrent en toute sécurité à tout ce que leur conseillent le caprice brutal & l'avide intérêt. Gelon, Roi de l'antique Sicile & vainqueur de Carthage, imposa pour tribut aux vaincus la défense de brûler leurs propres enfans sur les Autels de leurs Idoles: à l'exemple de ces véritables Héros, ne se trouvera-t-il pas quelque preux Chevalier digne de ce nom, qui, à la tête de plusieurs amis ardens de l'humanité, franchissant le détroit de Gibraltar, vienne apprendre à régner à une poignée de Roitelets féroces qui ne sont hardis que par impunité. Au retour de cette expédition qui vaudroit bien celle d'une Croisade, les infortunés rendus libres, avant de rentrer dans leur Patrie, se feroient un devoir d'élever en face des Colonnes d'Hercule, une pyramide avec ce peu de mots:

Au nom de l'Europe,
Un Homme
Est venu rétablir les droits de ses semblables,
Indignement violés
Sur cette Côte de l'Afrique.

Les Chevaliers errans, si spirituellement ridiculisés par Cervantes, eussent été capables d'un tel coup de main &

le Code des Loix. La Castille (1) lui doit son Conseil Souverain.

Les rues de Séville sont étroites & irrégulieres, comme dans presque toutes les Villes de l'Andalousie. Près de quatre-vingt Couvens ne contribuent pas à l'accroissement de sa population, qui monte à peine à 100000 mille ames; d'autres disent 300000 mille. On en comptoit 600 mille, lors de la conquête qu'en fit S. Ferdinand. Dans une relation du Royaume d'Espagne faite par Leti, on donne à l'Archevêque de Séville quatre-vingt mille écus (2) de revenu. Le Major d'Alrymple, dans son voyage en ce pays, évalue les honoraires de ce Prélat à 300000 piastres (3). Busching, dans sa géographie, ne les pousse qu'à 140000 liv.

Séville a une Université, mais il n'en sort que des Théologiens.

Plus une Ville est riche, moins il devroit, ce semble, y avoir d'hôpitaux. Le nombre des hospices à Séville est considérable.

---

c'est dans l'Andalousie que devroient naître de tels personnages. Mais ils n'auroient le droit de rien entreprendre, tant qu'on verroit à Séville quantité d'esclaves Indiens & Africains vendus, marqués & traités comme des bêtes de somme. Voyez notre article de Malthe.

(1) Voyez notre notice de Castille.

(2) Et une fois autant à son Chapitre.

(3) La piastre vaut 5 liv. & 5 s.; ainsi c'est 1,575,000 liv. tournois.

La Cathédrale, monument des Goths, à qui il ne manquoit qu'un peu plus de goût, renferme la cendre de S. Ferdinand, dont nous avons dit un mot ci-dessus, & d'Alphonse-le-Sage (1) son digne fils; celui de Ferdinand Colomb y repose aussi, honneur qu'on auroit dû peut-être rendre tout aussi-bien à son père. Voilà les hommes! Christophe Colomb donne un monde à l'Espagne, & ne fait que des ingrats; l'Abbé Ferdinand Colomb lègue sa bibliothèque à Séville, & on l'inhume avec les Rois.

Il se dit tous les jours trois cents Messes (2) dans l'Eglise Métropolitaine de Séville. Les habitans n'en sont pas plus amendés pour cela. La parure & l'ivresse partagent, dit-on, tous leurs instans. La plupart, ajoute-t-on, sont des petits-maîtres sans mœurs, & souvent sans graces (3).

L'établissement le plus important de la Capitale de l'Andalousie, est la Manufacture de tabac : mais le commerce ne doit pas y fleurir beaucoup; car l'herbe croît au milieu de la Bourse, bâtiment superbe, mais déserté.

(1) C'est ce Prince que le compas d'Uranie consola de la perte du Sceptre Impérial; & qui mourut de chagrin d'avoir été obligé de combattre & de vaincre son fils rebelle & révolté contre lui.

(2) Les honoraires pour chaque Messe sont de deux réales.

(3) C'est au Théâtre François qu'il faut aller prendre une idée des mœurs de Séville mises en scène avec autant d'esprit que de gaieté, par M. Beaumarchais.

A Séville, on ne voit point, comme à Paris, ruisseler dans les rues le sang des boucheries: mais elles ne sont peut-être placées hors des murs que parce qu'on a imaginé de faire combattre avec des chiens les animaux à cornes que l'on destine au couteau, afin que la chair en devienne plus tendre. Il faut être bien persuadé que les bêtes ne sont que des machines, pour se permettre ce raffinement barbare de sensualité, aux dépens de la vache qui nous a donné son lait, & du bœuf qui a traîné nos charrues.

Parmi les personnages illustres qu'a produit Séville, elle revendique Trajan, Prince du très-petit nombre de ceux qui n'ont point fait repentir les hommes de s'être donné des maîtres.

Il étoit Sévillois aussi, ce bon Las-Casas, qui plaida avec tant de chaleur & pendant un demi-siècle la cause des Indiens au Tribunal même de leurs persécuteurs. L'Evêque fut écouté froidement. Que Barthelemi n'eût-il été Empereur, au lieu de Charles-Quint? Tel va trop ordinairement le train des choses. Le salut d'un monde entier ne dépend quelquefois que d'un seul homme mis à sa véritable place.

Depuis la mort de Cervantes, l'Homere des Romanciers, Séville l'a réclamé. Avant sa mort, on rioit en lisant Dom Quichotte (1), sans s'embarrasser si l'Au-

(1) Tous les Ouvrages de Cervantes ne sont point traduits en François, & mériteroient de l'être aussi bien que sa *Galathée* par M. le Chevalier de Florian.

teur avoit du pain pour vivre, & un gîte pour expirer en paix.

Séville est la patrie de quelques bons Artistes. Il en est un, Louis de Vergas, célèbre Peintre en Histoire, qui menoit la vie austère de nos plus fervens Latrapistes. Ceint de la haire, il couchoit dans son cercueil. Un tel phénomène ne pouvoit apparoître qu'en Espagne.

Arcos de la Frontera est une petite Ville de l'Andalousie, mais très-ancienne. L'une de ses Eglises (car elle a trois Paroisses & cinq Monastères) offre un spectacle tout-à-fait édifiant dans le Temple d'un Dieu de paix mort en croix pour racheter tous les hommes; c'est une suite complette de portraits représentant les Hérétiques brûlés par la sacro-sainte Inquisition.

A Xerès, il y a beaucoup de Gentilshommes & de chevaux; mais les uns sont plus estimés que les autres.

Cadix est l'une des plus belles Villes & des plus riches de l'Andalousie & de l'Espagne. On l'a dit peuplée de quatre-vingt mille habitans, & on évalue à cinquante-quatre mille livres le pain qui s'y consomme par jour. L'Evêque jouit de 100000 liv. de rente; le Tabernacle de la Cathédrale a coûté cent mille écus, & la nouvelle Eglise qu'on bâtit montera, dit-on, à 30 millions de réales de Veillon; & cependant, Cadix manque d'eau pure, faute d'un aqueduc qui entraîneroit à moins de frais. Murillo, Peintre estimable, natif des environs de Séville, se laissa tomber de son échafaud en peignant des fresques dans la Chapelle des Capucins de Cadix, & mourut de sa chûte.

Jadis les Chevaliers Romains donnoient le ton à Cadix, attirés par les charmes des jeunes filles de cette Ville, qu'assaisonnoit un grain de libertinage. Aujourd'hui ce sont les Négocians François qui y font le plus de figure. Ils y entretiennent un Théâtre dont les Pièces régulières & pleines de goût qu'on y représente font murmurer les Amateurs du Parterre Espagnol, ces *Mosqueteros*, épris des monstruosités dramatiques, telles que *le Lazarre & le Mauvais Riche.* La prévention nationale les empêche de sentir les beautés de tous les temps & de tous les lieux d'Athalie, &c. Cependant quelques bons esprits deviennent de jour en jour moins exclusifs.

Gibraltar, S. Roch & les lieux circonvoisins, dans la haute Andalousie, ne sont que trop connus, sur-tout depuis les derniers événemens politiques.

Ossuna est une petite Ville assez intéressante. Le Peuple y est plus laborieux & par conséquent plus à son aise qu'ailleurs. Les terres sont bien tenues. Le costume des habitans est fort décent. Les hommes portent de grands chapeaux blancs, plus propres que ce qu'on appelle dans toute l'Andalousie des *montera*, gros feutres de paysans.

C'est à Ezija, qu'on trouve les chevaux de la plus belle race des Andalous. C'est aussi l'endroit le plus chaud de toute la contrée.

Les habitans de *Zahaca* méritent d'être distingués du reste de la Nation Espagnole. Ils sont ou se disent presque tous nobles; mais ce préjugé ne les empêche pas de cultiver leurs terres avec soin; ils récoltent eux-

mêmes leur vin, qui eſt bon, mais dont ils ne boivent jamais juſqu'à l'excès. On en a interdit prudemment l'uſage journalier aux enfans & aux femmes : heureuſe peuplade, ſi ne cherchant jamais à contracter d'alliances hors de ſon ſein, elle continue de vivre concentrée en elle-même, & fière de ſes mœurs ſans alliage !

Carlotta eſt le chef-lieu d'une petite Colonie intérieure d'émigrans de France, d'Allemagne & d'Italie, que le Gouvernement Eſpagnol avoit attirés en 1769, ſans doute pour donner quelqu'émulation aux Regnicoles. Mais cette entrepriſe conçue aſſez légèrement & aſſez mal menée, n'a point répondu aux eſpérances dont on ſe flattoit.

On n'a pas mieux réuſſi, en ſe ſervant du même moyen pour peupler & cultiver la *Fierra-Morena*, pays de montagnes preſque déſert dans l'eſpace de vingt-quatre lieues.

Cordoue, Capitale d'un Royaume de ce nom du temps des Maures, eſt une des principales Villes de l'Andalouſie. On prétend qu'elle eut pour Fondateur Marcellus, lors de l'expédition de ce Général Romain dans les Gaules. Un fait plus certain, c'eſt qu'elle fut la patrie de Séneque, ſi chaudement défendu par Diderot, & de Lucain, ce Poëte de la Liberté, qui fournit des Vers à Corneille. L'Egliſe Cathédrale étoit jadis une Moſquée bâtie ſur les fondemens d'un Temple d'Auguſte. Ce ſont là de ces coups de Théâtre que la faulx du temps, rivale de la baguette d'Armide, multiplie ſur la grande ſcène du monde. C'eſt ainſi que les Hieronimites

ſe ſont conſtruit, à une lieue de Cordoue, un Monaſtère avec les ruines d'un Palais habité par un Roi Sarraſin.

Le ſéjour de Cordoue eſt triſte & monotone; les bonnes maiſons tiennent des aſſemblées que l'étiquette rend auſſi glaciales que les verres d'eau qu'on y diſtribue aux aſſiſtans. Il y a pourtant quelque luxe. Les équipages plus riches que brillans, ſont tirés par des mules. L'Evêque ſeul a le droit d'en avoir ſix à ſa voiture. Il y a un Théâtre; les femmes y vont parées à la françoiſe. Les hommes le plus ſouvent ſont dans leurs manteaux avec de grands chapeaux; tout autre coſtume paroît leur être extrêmement incommode : auſſi n'en font-ils uſage que pour les *tortillas* (1) & les autres occaſions d'apparat. Depuis la révolte de Madrid, en 1776, le Gouvernement a voulu proſcrire les manteaux & les grands chapeaux; mais de long-temps cette réforme ne pourra pénétrer juſqu'aux Provinces; c'eſt un vêtement trop commode pour la galanterie. Les femmes qui conſervent le coſtume eſpagnol ſont toutes enſemble au-deſſus des premières loges, dans une galerie. Les jeunes gens comme il faut vont en *maxos*, c'eſt-à-dire, avec le grand feutre, le manteau & un *redecilla*, ou réſeau de ſoie qui enveloppe leurs che-

(1) Ce mot Eſpagnol, qui veut dire tourte ou gâteau, ſert à déſigner les cercles, les aſſemblées, dans leſquelles en effet on offre des gâteaux, des confitures revêtues de pâtiſſeries, &c.

veux;

veux; ils ont avec cela de longues épées ſous le manteau (1).

On ſe plaint des impôts à Cordoue; on dit qu'en ſortant de la Ville, de quelque côté qu'on aille, à deux ou trois lieues, le pain, l'aliment principal des Eſpagnols, eſt plus cher dans les Villages que dans la Ville.

JAEN, ſous l'Empire des Maures, Capitale d'un petit Royaume de ſon nom, n'eſt plus aujourd'hui qu'une Ville aſſez mince; on n'y rencontre, ainſi que dans quelques bourgs de ſa dépendance, que des Nobles & des Moines. Auſſi n'eſt-on pas étonné de voir cette partie de l'Andalouſie mal cultivée, & preſque dépourvue de tout commerce. On y garde avec les plus grandes précautions un Saint-Suaire auſſi fameux dans ces contrées, que l'eſt celui de Beſançon en France. Le Chriſt, dont ce voile porte l'empreinte ſacrée, avoit donné en lui un exemple vivant dont ceux qui ſe montrent les plus ardens à ſuivre ſa doctrine, n'ont pas ſu profiter. Jéſus avoit ſanctifié l'amour du travail, en travaillant lui-même des mains. Tous ſes Apôtres étoient auſſi des gens laborieux & ſobres, autant qu'humbles & patiens. Les Eſpagnols, à qui on ne peut refuſer de la ſobriété & de la patience, auroient dû s'appliquer les deux autres vertus: mais cette Nation eſt peut-être la moins humble & la plus pareſſeuſe de toutes.

L'Andaloux a un caractère fortement prononcé. Sa gravité naturelle, qu'on remarque au premier coup-d'œil

(1) Voyez la Figure.

dans toute l'étendue de l'Eſpagne, eſt paſſé en proverbe. Il n'y a que les gens de qualité dans les Provinces, & les habitans de la Capitale qui, depuis peu, ſe ſoient humaniſés avec les étrangers, & aient daigné ſe prêter au doux commerce de la ſociété, qui seul fait le charme de la vie chez les Peuples civiliſés. Les Eſpagnols ont la plus haute idée de leur naiſſance; les Caſtillans, & encore plus les Biſcayens, quoique pauvres & mendians, mépriſent ſouverainement les Andaloux, comme les deſcendans immédiats des Maures, qui valoient mieux que ceux qui les ont chaſſés après tant de combats. Les mariages ſe font communément à naiſſance égale. Il eſt rare que la vieille Nobleſſe s'allie avec la nouvelle, & les ſupérieurs avec les inférieurs. Ils ſont tempérans ou plutôt abſtinens à l'excès. *Barracho* eſt le mot de reproche le plus violent qu'on puiſſe faire à un homme: & il eſt rare de voir chez eux un ivrogne, ſi ce n'eſt parmi les Muletiers. Le *gaſpacho* eſt la nourriture ordinaire du payſan eſpagnol. C'eſt une eſpèce de ſoupe faite avec de l'huile, du vinaigre, de l'eau, de la graiſſe, du ſel & du poivre mêlés enſemble. Le plus riche Fermier de l'Andalouſie, dans les Cantons les plus abondans, ſe contente de ce ragoût qu'il mange avec tous ſes Valets à même une ſale gamelle. En fait de galanterie, rien de plus induſtrieux qu'un Eſpagnol; les femmes ſur-tout ne tariſſent point en reſſources, quand il s'agit d'eſquiver les cent yeux d'un Argus jaloux. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que hors du commerce des femmes, ce Peuple eſt franc & confiant: les Eſpagnols

déploient un caractère mâle & courageux, & parlent à leur Prince avec autant de ſang-froid & de liberté qu'à leur égal. Il n'y a point de pays au monde où chaque individu en particulier ſemble être plus pénétré de la dignité de l'homme. On y a les plus grands égards pour les indigens; c'eſt-là que la perſonne d'un infortuné eſt vraiment ſacrée; *res eſt ſacra miſer*. Et ce n'eſt pas là que le malheur s'augmente par le mépris. Il fut un temps où le feu céleſte de la liberté brûloit dans le cœur des Eſpagnols, dit un Voyageur Anglois; mais...... &c.

Fin de la Notice hiſtorique ſur l'Andalouſie.

Portugais

NOTICE SUR LE PORTUGAL.

LES Egyptiens & les Phéniciens, puis les Carthaginois, les Gaulois & les Romains, puis les Alains & les Vandales, les Goths & les Mores, & enfin les Espagnols, envahirent successivement l'antique Lusitanie, qui ne forma un Empire indépendant, que vers le milieu du dix-septième siécle, quand le Duc de Bragance fut proclamé par la Nation, Roi de Portugal, sous le nom de Jean II. Mais les Portugais n'en sont pas devenus plus libres ni plus heureux. Les richesses du Brésil les ont appauvris, énervés & rendus peu industrieux, en leur inspirant plus de morgue. Que n'ont-ils eu plutôt le bon esprit de s'en tenir aux productions réelles de leur patrie, fertile assez pour les dispenser d'acheter à l'Etranger les choses de première nécessité? L'ambition seule ne les a pas égarés sur le choix des moyens. Ils ont passé d'un extrême à l'autre. Jadis ils étoient idolâtres & féroces; aujourd'hui ils sont superstitieux & sans énergie. Le Commerce les occupe encore beaucoup, mais toujours aux dépens de l'Agriculture, dont ils ne sentent pas assez tout le prix sur un sol qui n'attend que des bras exercés.

D'ailleurs, le Portugal est en deçà du siécle pour les lumières, qui ont de la peine à se faire jour dans

cette extrêmité de l'Europe, peuplée de Moines intéteressés au règne de l'ignorance. Que penser de l'industrie d'un Peuple dont toute la main-d'œuvre se réduit à des ouvrages de paille, des toiles & quelques étoffes grossières? Moins d'autorité absolue dans le Gouvernement, plus de Mœurs chez le Peuple, donneroit à ce Royaume une consistance plus heureuse

Lisbonne (1) en est la Capitale, & se trouve dans l'Estramadure, l'une des six Provinces qui composent le Portugal. Cette Ville antique doit tout son éclat à son excellent Port de Mer. St. Vincent de Sarragosse est le Patron de la Cathédrale. L'Eglise devoit des Autels à ce Martyr; peu ont plus souffert pour elle. Une particularité remarquable, c'est que ce Diacre, après avoir enduré un assez long séjour sur un gril de fer rougi au feu, expira tout-aussitôt qu'on l'eut posé sur un lit de roses. Ce Saint a perdu un peu de son crédit sur l'esprit du Peuple, sur-tout depuis le second (2) tremblement de terre arrivé à Lisbonne. Il y a de beaux Palais & de riches Couvents dans cette Ville; & l'on n'a pas encore songé à rendre le pavé des rues moins incommode pour les Piétons & mieux

(1) L'ortographe du nom *Lisbonne* a prêté à un Proverbe national Portugais, dont le sens est, *qui n'a point vu Lisbonne, n'a rien vu de BON.*

Les Proverbes, comme on voit, ne sont pas toujours dictés par le bon sens.

(2) Le premier jour de Novembre 1755. Le premier tremblement eut lieu en Janvier 1532.

éclairé

éclairé pendant la nuit. Le luxe s'occupe toujours du superflu de préférence au nécessaire.

Sur le territoire de Lisbonne, est le Monastère d'*Odilevas*, qui entretient 300 Religieuses. C'est dans l'une des cellules de ce Cloître qu'ont été dictées les *Lettres* (1) *Portugaises*.

Non loin de Lisbonne, sur une éminence, est Alanguer, Bourg qui doit son origine à un Temple des Alains. Ces Peuples, demi-Barbares, croyoient, en choisissant le sommet des montagnes pour y prier,

(1) Qu'on nous permette deux mots à ce sujet. Ces cinq Lettres d'une Chanoinesse de Portugal, à un Officier François, n'ont pas l'élégance du style & la Philosophie qui règnent dans les Lettres de la Nouvelle Héloïse. Mais la *Marianne d'Odilevas* fait verser autant de larmes peut-être que la *Julie du pied des Alpes*. Si ces deux Héroïnes ne sont pas d'une vérité tout-à-fait historique, Marianne du moins, a plus de vraisemblance que Julie, parce qu'elle est plus naturelle dans l'expression, parce qu'il y a plus d'abondance, plus de vraie chaleur dans ce qu'elle écrit. Celui ou celle qui a tenu la plume de la Chanoinesse, avoit moins de génie, moins de profondeur, moins d'éloquence sans doute que l'illustre Genevois qui a été le Secrétaire de la fille du Baron d'Etanges ; mais peut-être trouve-t-on dans les premières Lettres, une expression mieux sentie & quelquefois même plus délicate que dans les autres. Il faut bien se garder de lire ces cinq Lettres Portugaises dans les Œuvres du bel-esprit moderne qui les a versifiées. La traduction sans art, de Guilleragues, lui est préférable.

s'approcher d'autant & se faire mieux entendre de la Divinité qu'ils invoquoient.

Près delà, des Hyéronimites ont placé un Monastère sur le Mont *Cintra*, dit le Promontoire de la Lune. Le paysage, tout-à-fait pittoresque, est très-propre à entretenir la ferveur des Pélerins. D'autres Voyageurs, qui ne sont pas devots, enchantés de ce lieu, ont auguré que le nom de *Cintra*, qu'il porte, est dérivé de *Cinthia*, montagne de Delos, ou Apollon prit naissance. Rien en effet, de plus inspiratif pour les Poëtes, amis de la Nature.

Pombal, dans la *Corrégidorie* (1) de Leïria, est un Bourg de près de 4000 Habitans, dont la plûpart sont Chapeliers.

Ce District renferme le Bourg d'Alcobaca, où un millier de Paysans travaillent & suent pour engraisser une centaine de Moines titrés.

Jean I. du petit nombre des Rois morts octogénaires, a son tombeau à Batalhau, dans une Abbaye de Dominicains Gentilshommes.

Peu de Sçavans sçavent qu'il y a à St. Thomar, dans la Corrégidorie de ce nom, une Académie des Sciences, établie en 1752, sur le modèle de celle de Paris.

Le Bourg Santaren doit son nom à Ste. Irene, Vierge & Martyre, vers l'an 304, qui aima mieux se laisser

(1) Jurisdiction qui dépend immédiatement du Roi.

exposer dans un lieu de débauche, que de brûler de l'encens sur les Autels de la chaste Diane.

Malgré les 10 Chaires de Droit Civil, fondées dans l'Université de Coimbre, dans la Province de Beira, les Habitans de cette Ville sont grossiers dans leurs Mœurs, & mal-propres sur leurs vêtemens.

Jean II. l'un des Rois qui fit le plus du bien aux Portugais, érigea en Duché, le Bourg d'Aveiro, dans l'*Oydorie* (1) de Montemor O velho. On n'est guère Hospitalier dans ce lieu; un Etranger n'y peut passer une nuit, sans en avoir obtenu la permission du Magistrat.

Dans une Eglise de *Viseu*, est inhumé Rodrigue, dernier Roi Goth; lequel, pour trouver grace devant Dieu, ne crut pouvoir mieux faire, dit-on, que d'endosser le froc en mourant.

C'est à Lamego que les Etats confirmèrent l'élection d'Alphonse Henriquez, premier Roi de Portugal. On y passa des Loix Constitutionnelles qui devoient servir de barrières respectives au Despotisme & à l'Anarchie. La Nation se reservoit le droit de s'assembler de temps en temps, pour faire rendre des comptes à ses Administrateurs. L'Inquisition devoit être renvoyée à Rome; un Patriarche auroit dispensé des voyages fréquens & dispendieux qu'on y fait encore aujourd'hui, &c. Il est aisé de sçavoir si ces conditions ont été remplies.

A Cavilhaon, Bourg de la Corrégidorie de Guarda,

(1) Audiance ou Bailliage qui relève des Corrégidories.

on entretient des Manufactures de draps, de serges & de bas. Ces sortes d'établissemens sont à remarquer, parce qu'ils sont rares dans le Portugal. Dans ce Pays, on trouve plus commode de payer que de travailler.

Guimaraens est la principale Ville d'Entredouroeminho, Province la plus fertile, la plus saine & la mieux peuplée de tout le Royaume. On y avoit bâti un Temple à Cérès, sans doute en reconnoissance du beau froment qu'on y recueille. Ce Temple est métamorphosé en Eglise Collégiale, dédiée à Notre-Dame d'Oliveira. On y voit une Image de cette Vierge. N'ayant pu parvenir à la faire belle, on la fait riche. Le jour de sa Fête, on étale autour d'elle pour 800 marcs d'argenterie. On fabrique à Guimaraens, des toiles assez estimées.

La Ville de *Porto* ne le cède qu'à Lisbonne, & se vante d'avoir donné son nom à tout le Royaume. On y fait un grand Commerce, sur-tout en vin. Elle compte beaucoup d'Eglises : leurs murailles sacrées sont couvertes de caractères, en guise d'*Ex-voto*. Il faut que les Saints qui ont exaucé les vœux des malades, se contentent de cette foible marque de reconnoissance.

Braga, Chef-lieu d'une Oyderie de ce nom, est une Ville ancienne, qui n'est remarquable que par les souvenirs qu'elle rappelle. On prétend que les Citoyens mâles ne peuvent parvenir aux Emplois, que par le suffrage des Femmes, en mémoire d'un combat où celles-ci eurent l'avantage sur les Habitans de Porto.

Braga eſt un Archevêché-Primat de Portugal: 150 Couvents, tous bien rentés, affament ce Diocèſe.

Bragança, Ville Ducale dans la Province de Traz-os-Montes, eſt devenue célèbre par la Révolution du 1er Décembre 1640. Les Portugais, las du joug Eſpagnol, mais accoutumés à un Maitre, en voulurent un de leur Nation; & d'un conſentement *preſqu'unanime* (1), nommèrent Jean de Bragance, Prince pacifique & modéré, qui ne s'attendoit pas à pareille fortune, & qui ne s'en foucioit guère. Il garda ſur le Trône, ſes vertus privées. Le Peuple, qui ne réfléchit pas, & qui place dans le Palais des Rois, le ſouverain bien, ſurnomma Jean IV, *le Fortuné*; Jean de Bragance l'eut peut-être été davantage, en vivant obſcur dans ſa Ville Natale.

On Fabrique dans Bragance, des étoffes de ſoie, des velours & des gourgourans.

Ourique, gros Bourg, dans la Province d'Alentejo, n'eſt pas moins mémorable que le lieu précédent. C'eſt là qu'Alphonſe Henriqués, ou fils de Henri de Bourgogne, de la Maiſon de France (2), vainquit les Maures, commandés par cinq (3) Rois, & fut tout

(1) D'un conſentement *preſqu'*unanime; car quelques-uns opinoient pour le Gouvernement Républicain.

(2) Henri de Bourgogne étoit petit-Fils de Robert, Roi de France.

(3) Alphonſe prit, dit-on, pour Armes, autant d'Ecuſſons qu'il avoit vaincu de Rois. Encore aujourd'hui l'Etendard de guerre du Portugal, eſt cinq Ecuſſons; mais on les a chargés des cinq Playes du Chriſt.

auſſi-tôt proclamé Roi de Portugal, par ſes Soldats & le Peuple, plus frappés encore d'une révélation qu'il crut devoir ſuppoſer en ſa faveur, que de la victoire ſignalée qu'il venoit de remporter. Nonagénaire, il régnoit & faiſoit encore la guerre. A 93 ans, il mourut, fatigué peut-être, mais non raſſaſié du pouvoir ſouverain.

Villa Vicoſa, qui donne ſon nom à une Oydorie, dont elle eſt le Chef-lieu, n'a de curieux qu'un vieux Temple de Proſerpine, dans lequel aujourd'hui le Pélerins viennent adreſſer leurs Oraiſons à St. Jacques.

Nous ne faiſons pas mention à chaque endroit, des Couvens qui y ſont en plus ou moins grande quantité. Rien ne ſeroit plus monotone. Nous obſerverons ſeulement que tous ces Monaſtères qui donnent quelquefois de l'humeur aux amis du bien public, ne ſont pas tout-à-fait inutiles. Les Voyageurs y trouvent l'hoſpitalité. Mais il faut convenir que le repas frugal qu'ils y prennent, coute cher à la République.

Autrefois dans la Luſitanie, tout le monde portoit des habits longs; les ſeuls eſclaves en avoient de courts: cette mode ne s'eſt perdue dans le Portugal, que depuis 250 ans environ.

Les Portugais ſont ordinairement vêtus de noir, avec le manteau, l'épée & le poignard au côté. Le Roi & ſa Cour s'habillent à la Françoiſe.

Fin de la Notice ſur le Portugal.



Paysanne Anglaise

Bourgeois de Londre



Bourgeoise de Londre







Anglais

NOTICE

SUR LES MŒURS

DE LA VILLE DE LONDRES.

Les Villes Capitales se ressemblent. On y touve du luxe & de la misère, plus d'amusemens que de plaisirs, beaucoup de lumières & peu de Mœurs; le génie y est rare, & le goût y brille sous toutes les formes.

La Constitution Angloise met quelques restrictions à ce résultat appliqué à Londres; & la Nation y perdroit, si on la jugeoit d'après cette Ville. On la dit plus grande que Paris, quoiqu'il n'y ait peut-être pas plus d'Habitans; parce que la plûpart des maisons ne renferment, chacune, qu'une seule famille, un seul ménage. Une propreté extrême se fait remarquer dans l'intérieur & sur la personne des individus. La vapeur du charbon de terre dont on fait une si grande consommation, exige les plus grands soins: sans cela, une poussière imperceptible s'introduiroit par-tout, gâteroit tout, & ruineroit la santé.

Londres & ses environs sont infestés de filoux adroits & de voleurs effrontés, qui en rendent le séjour incommode & désagréable. Cet inconvénient étonne le Voyageur, qui s'attendoit à trouver la sûreté de sa personne & de ses biens, dans un pays où la pro-

priété des droits de l'Homme est tant respectée. Les Anglois, de deux maux, ont évité le pire, ils ont mieux aimé se voir exposés journellement aux attaques de quelques particuliers mal-intentionnés, que d'être sous la garde d'une soldatesque nombreuse, enrégimentée à grands frais, & prête dans l'évènement, à donner main-forte au parti riche & puissant qui attenteroit à la liberté civile. On préfére de se surveiller soi-même chez soi & en voyage, ou bien l'on se résout à quelques sacrifices. Une clochette placée en dedans, ébranlée au moindre contact de la porte ou des volets extérieurs, avertit du danger.

Les chemins publics sont pour la plûpart beaux, commodes & bien entretenus. On y a ménagé des trottoirs pour les gens de pied, dans & hors la Capitale. D'ailleurs, les chevaux exposent à peu d'accidens, parce qu'on les ménage en raison du service qu'on en tire. En Angleterre il règne entre l'Homme & le cheval, une sorte de fraternité touchante, qui tourne à l'avantage des deux espèces.

Il faut se faire Anglois à Londres, du moins le paroître, pour en visiter tous les quartiers, sans y être exposé aux criailleries de la populace indisciplinable. Un Etranger, sur-tout un François, qui n'a rien à y demander à personne, peut se promettre de l'agrément & s'y voir accueilli. Malheur à l'Artiste habile, mais indigent, qui vient y faire offre de son talent. Il paroît suspect, du moment qu'il va au-devant des autres. Les Arts, à Londres, sont comme les Femmes dans presque

tous

tous les pays du monde ; ſitôt qu'ils ſont les avances, ils perdent de leur prix. Il faut avouer pourtant que les émigrans de France en Angleterre, ont bien ſouvent motivé cette conduite par la contenance qu'ils y ont priſe. Ils n'ont ſçu y faire reſpecter, ni leur patrie, ni leur perſonne.

Rien de plus agréable que Paris & ſes alentours pendant les Fêtes. Aux fenêtres ou ſur le ſeuil de chaque maiſon entr'ouverte, la baſſe Bourgeoiſie, aſſez proprement vêtue, ſe délaſſe des travaux de la ſemaine. On ſe répand dans les promenades publiques. On ſe viſite, on s'invite à de petites parties de plaiſir d'autant plus piquantes, qu'elles n'ont pas toujours été prévues. Les Artiſans & la claſſe même la plus indigente, trouvent le moyen de s'égayer ſous les berceaux des nombreuſes Guinguettes par-delà les Barrières ; on s'y livre à une joie un peu groſſière, mais naïve.

Londres n'offre pas les mêmes reſſources ni le même ſpectacle. Le Dimanche, les Théâtres ſont fermés, les tavernes ſont fermées, les fenêtres & les portes ſont fermées, les ſallons de danſe ſont fermés ; les inſtrumens de muſique reſtent ſuſpendus aux murailles, & les Gazettes elles-mêmes ſont interdites aux Nouvelliſtes taciturnes. Triſtes effets du culte Anglican ! comme ſi les vapeurs de l'ennui étoient un encens agréable à Dieu !

Les gens comme-il-faut profitent de ces jours de recueillement pour ſe livrer à l'étude. Celle de la Politique occupe la Nobleſſe. Elle ne ſe montre pas

moins jalouse des autres connoissances en tous les genres. Mais l'utile a toujours le pas à ses yeux sur l'agréable. Les enfans de familles opulentes, qui ont voyagé, rentrent chez eux parfaits ou déteſtables. Il n'y a pas de milieu. Ils portent à l'excès les travers qu'ils empruntent, ou bien tirent le plus grand parti des améliorations qu'ils ont observées chez leurs voisins.

En Angleterre, on abandonne la première éducation à la Nature. C'eſt peut-être pour cela qu'il y a dans cette Iſle plus de beaux enfans que dans le reſte de l'Europe. Cet âge d'or de la vie de l'Homme, finit à la neuvième année. A cette époque, l'enfant quitte la maiſon paternelle, pour paſſer dans une Penſion Académique; & de là, dans des Colléges. Heureux quand l'Elève ne ſe laiſſe pas enticher par la rouille de la pédanterie! Plus heureux encore, ſi franchiſſant tout d'un coup l'eſpace qui ſépare les deux extrêmes, il ne ſecoue pendant ſes voyages à Paris ou ailleurs, la pouſſiére ſçavante des Ecoles, que pour ſe couvrir des ridicules & afficher les airs légers de la France, où l'on s'empreſſe de le mener, au ſortir de l'Univerſité d'Oxford & de Cambridge.

L'éducation domeſtique des Filles, à Londres, eſt encore la meilleure de toutes, du moins ſi l'on en juge d'après les effets qu'elle produit. Les Miſs élevées ſous les yeux de leur Mère, ſur-tout parmi les Filles de Miniſtres, ſont des êtres angéliques. La Piété filiale fait germer en elles, toutes les autres vertus dont elle eſt la baſe. Plus pieuſes que dévôtes, raiſonnables ſans

être raisonneuses, instruites & non pédantes, aimables & point coquettes ; telle étoit celle que nous avons consultée à ce sujet ; & Miss *Hariette* (dont nous taisons le nom de famille), nous assûra que la plûpart des Miss de sa condition, étoient élevées dans les mêmes principes qu'elle. Ces jeunes personnes sont susceptibles entr'elles d'une amitié véritable ; malgré le flegme national, elles portent ce sentiment jusqu'à l'enthousiasme. A la manière des Filles Grecques, avec lesquelles elles ont beaucoup d'analogie, quant aux charmes de la figure, elles ne se quittent pas sans faire échange d'une boucle de leur chevelure ; & ce gage est toujours mouillé de larmes, en passant d'une main dans l'autre.

Une jeune Miss n'est point du tout étrangère aux évènemens politiques de sa patrie ; & ce n'est pas sans connoissance de cause, qu'elle embrasse le parti du côté duquel s'est rangée sa famille. Elle a quelquefois même le courage, à l'exemple des Dames Romaines, de faire rougir ceux de ses parens qui se laisseroient entraîner dans une faction contraire au bien de la République. Les noms des grands Hommes de l'Antiquité lui sont familiers, & lui servent à propos d'objet de comparaison.

Ces jeunes Miss ne négligent pas pour cela, les occupations de leur sexe. Economes & laborieuses, elles connoissent le prix du temps & des choses, distribuant chaque journée de manière à n'en perdre pas un seul instant. L'étude des Langues, le Dessin &

la Broderie, la Musique & la Danse, tout cela subordonné aux fonctions domestiques, ne laisse aucune prise sur elles à l'oisiveté. Elles lisent pour s'instruire, & s'accoutument de bonne heure à faire des extraits raisonnés des bons livres qui leur passent sous les yeux. Modestes & douces au milieu de leurs talens, elles ne parlent que quand on les interroge. Ingenues & réservées, elles ne s'étudient pas à voiler leurs pensées comme leur visage, & parlent d'après leur cœur, ou se taisent.

Miss *Hariette* (d'après laquelle nous donnons une esquisse des Mœurs Angloises) ne pouvoit contenir son indignation, quand devant elle, on manquoit de respect à la mémoire de l'Auteur (1) d'Emile. Elle portoit une sorte de culte à celui dont le pinceau aussi chaste qu'énergique, nous a laissé le portrait de *Sophie*; & Miss *Hariette* étoit d'autant plus intéressante en ce moment, qu'elle défendoit sa propre cause sans le sçavoir.

Pour ajouter un trait à l'esquisse des Mœurs domestiques de Londres, dans la partie saine de la Nation Angloise, nous citerons une particularité, en usage

(1) Nos Auteurs qui entreprennent de redresser dans leurs Traités d'Education, celui de J. J. Rousseau; plutôt que de salir par leurs injures, la tombe de ce sage éloquent, devroient voyager à Londres. Ils y verroient que sans soupçonner l'existence de leur gros *in-8°.*, on y sçait élever les jeunes Miss.

dans d'autres familles encore que celle qui nous sert ici de modèle : le Père de Miss *Harriette*..... Ministre respectable, a rédigé en vers Anglois, une espèce de Testament moral, qu'il se propose de léguer à sa Fille, au moment qu'elle lui fermera les yeux ; elle a déjà eu communication d'une partie de ce que contient ce Testament ; & ce qu'elle en sçait, devenu pour elle aussi sacré que les Livres Saints, lui coute tous les jours une larme d'attendrissement.

Voici encore un autre usage, digne d'être rapporté : parmi les membres d'une Famille bien unie, une Nièce, par exemple, se fait un devoir de porter au doigt index de la main droite, un anneau plat, sur lequel est gravée la date de la mort de celui de ses Oncles pour lequel elle avoit le plus d'attachement.

Les Romans Anglois ont un plus haut dégré d'intérêt que les autres, parce que les Auteurs peuvent peindre leurs Héroïnes d'après Nature, & ne se voient pas obligés de recourir à leur imagination. Pamela, Clarisse, Clementine, Miss How, &c. ne sont pour ainsi dire, que des Portraits de Famille.

Un des plus puissans ressorts de l'Education, c'est l'exemple. Dans les classes mitoyennes de Londres & de l'Angleterre, les Pères & Mères, convaincus de cet axiome, ne donnent pas un précepte qui n'ait été mis par eux en action, d'avance. Dans les Cercles, à Table, ou dans les Assemblées publiques, la présence d'une jeune personne enchaîne la langue du parleur le plus éhonté : l'Innocence inspire le plus grand respect.

La manie des Modes Françoises a causé quelque altération aux Mœurs Angloises. Depuis quelques années, les coëffures & les chapeaux que les Femmes portent à Londres, sont d'une bizarrerie choquante. On ne fait pas attention que ce qui sied sur les rives de la Seine, peut devenir maussade sur les bords de la Tamise. Tous ces ajustemens frais & légers, exigent la présence du goût pour être placés avec avantage. Le caractère de beauté de tel ou tel pays se refuse constamment aux accessoires galans qui ajoutent encore aux attraits naturels des beautés de tel autre pays. Les Dames Grecques ne devoient pas mettre en usage précisément les mêmes moyens de plaire que les Dames Romaines. Une figure sentimentale (qu'on me passe cette expression), telle qu'on en rencontre assez souvent dans la Grande-Bretagne, ne peut s'accommoder de ces riens charmans qui ont tant de grace, de charme & de jeu, sur la personne d'une Parisienne pétulente ou d'une vive Lyonnoise. Un air leste n'iroit point du tout aux Insulaires Bretonnes. Il leur suffit d'une simplicité noble & touchante. Toutes ses guirlandes de fleurs, tous ces nœuds de rubans, tous ces paquets de gaze qu'elles paroissent envier à leurs rivales du Continent, ne sont pour elles que des superfluités embarrassantes, pour ne pas dire déplacées & ridicules. Les heures qu'elles passent à naturaliser ces parures étrangères, pourroient être mieux employées & leur faire plus d'honneur.

Une chevelure belle de sa propre nuance, un voile

à moitié levé, un chapeau de paille ſurmonté, ſi' on veut, d'une plume flottante au gré des zéphirs, un corps de robe ſouple & bien pris, une longue juppe qui laiſſe à peine voir le bout du pied, une ceinture par-deſſus; & mieux que cela encore, ce maintien décent & noble, qui donne du prix à la plus belle taille; ce Coſtume Anglois ne doit-il pas être bien reçu par-tout? celles qui le poſsèdent, ont-elles beſoin d'emprunt? & ne peuvent-elles pas bien ſe paſſer de tout le reſte?

Les Dames de Londres ne ſont plus de cet avis. L'eſprit de rivalité s'eſt emparé d'elles. Toutes fières qu'elles ſont naturellement, elles conſentent à n'être que de mauvaiſes copies de leurs voiſines. Comme elles, elles affichent les modes les plus capricieuſes; mais comme elles, elles ne juſtifient pas cette manie par cette fleur de goût, qui ne fleurit qu'en France, & qui rend agréable tout ce qu'elle accompagne.

La chauſſure des Femmes, à Londres, eſt bigarrée; toutes les couleurs leur conviennent: les talons ſont pointus & trop hauts; ils fatiguent, affoibliſſent les nerfs & expoſent à de fréquens faux-pas. Ce qui arrive ſur-tout, quand on fait uſage de patins ou de claques ferrées, dont le cliquetis étourdit.

Les jeunes Demoiſelles s'efforcent à l'envi, de briller par une taille mince & ſvelte. Les quatre couleurs contraſtent ſouvent dans l'habillement d'une Femme: la toilette les occupe toutes (dit-on, quelque part, dans une eſquiſſe de la Ville de Londres), Maîtreſſes &

Servantes veulent briller. Au premier coup-d'œil on les croiroit toutes fringantes & coquettes, si elles avoient les propos lascifs des catins, comme elles en ont l'ajustement.

Les Hommes sont vêtus avec simplicité & propreté. Ils poussent cette dernière vertu (1) domestique aussi loin qu'elle peut aller. La plus petite tache suffit pour changer d'habit. On n'attend pas que le linge soit sale, pour le reblanchir : aussi en ont-ils des provisions. Leur garde-robe n'est pas riche, mais nombreuse. Le linge est d'un blanc de neige qui flatte l'œil : on paye huit sols tournois pour le blanchissage d'une chemise.»

Le plus mince Paysan ne sort point de chez lui, qu'il ne soit vêtu d'un bon drap, avec une redingote & des bottines propres. On ne rencontre point de haillons ni de sabots dans les Village les moins aisés. Si l'on doit juger de la prospérité d'une Nation, d'après l'état du Costume des classes inférieures, le Peuple Anglois peut se dire le plus riche de l'Europe.

La main-d'œuvre est montée à un prix excessif, mais les ouvrages sortis des mains d'un Artisan Anglois, est d'une perfection & d'une solidité rares. Une paire

(1) En voici un exemple : la maison du plus mince Artisan, d'un Cordonnier, a ses escaliers garnis d'un tapis, depuis le haut jusqu'en bas. En général, l'extérieur des maisons à Londres, est triste; ce sont des briques enfumées par le charbon de terre. Mais l'intérieur en dédommage bien. On ne sçauroit imaginer plus de recherches & de commodité, de luxe & de propreté.

de chauſſures, par exemple, revient à une piſtole de notre monnoie ; mais elle dure le double de nos ſouliers françois.

« Les étoffes, draps, flanelles, pluches, ſatins, damas, camelots, bas, cuirs, peaux préparées, bottes, ſouliers, &c. ſont des objets qu'aucun peuple ne peut fournir avec autant d'abondance & de bonté que l'Angleterre.

Un Obſervateur François, à Londres, nous parle ainſi des Dames du haut parage de cette Capitale.

« Il n'y a pas long-temps que les Femmes de cette claſſe élevée, s'attachoient encore aux ſoins domeſtiques, comme les Bourgeoiſes ; elles ont changé de goût. La toilette, la galanterie, le jeu, le bal, les Spectacles abſorbent tout leur temps. La parure devient pour elles une étude ſérieuſe. Jadis elles ne portoient ſur leurs têtes que des chapeaux de paille à bords rabbattus, doublés d'un taffetas couleur de roſe, dont le réflêt ſur des joues fort blanches, valoit mieux que le rouge du pinceau. Les Pariſiennes ſe ſont emparées de ces chapeaux, & les ont enjolivés. Que firent alors les citoyennes de Londres? elles formèrent un buiſſon énorme de cheveux, de matelas de crin, de gaze, de rubans, de plumes. La Mère des Dieux avec ſes ſept tours n'y feroit œuvre. La troupe moutonnière des Femmes Bourgeoiſes ſuivit auſſi-tôt ce grand modèle. Il fut alors queſtion d'un Bill pour réléguer, dans les Spectacles, tout le beau Sexe, derrière les Hommes qui, pour leur argent, veulent voir auſſi bien qu'entendre.

« Londres eſt la Ville où il y a le plus de Spectacles, & celle où l'on s'amuſe le moins. On y trouve un Opéra Italien, des Oratorios, des Concerts, des Bals, deux grands Théatres, quantité de tréteaux, ſans compter le Ranelach, le Vaux-hall, le Panthéon, &c. Mais ce n'eſt pas là où un Amateur ſe fixeroit, après avoir traverſé Paris; il retourneroit bien vîte ſur ſes pas. Trois principaux objets fermentent dans le cerveau d'un Anglois : la Liberté, le Commerce & l'Etude. Une Nation ainſi organiſée, ne peut que ſe prêtet à des amuſemens purement frivoles. Ses grandes jouiſſances l'attendent au Parlement, ſur les Ports de Mer, ou dans un Muſeum. Le Gouvernement autoriſe cependant & même encourage les établiſſemens de plaiſir dans ſa Capitale, parce qu'il n'envisage dans ces établiſſement, que l'affluence des Etrangers, la conſommation des denrées & la circulation des eſpèces.

» Londres eſt peut-être auſſi la Ville de l'Europe où l'on imprime le plus, & celle où on lit le moins de bons Livres. Le gros de la Nation Angloiſe poſſédée de l'amour du gain, ne dévore que les Gazettes; & on le ſert ſelon ſes goûts; elles y fourmillent. Quelques Lords, quelques Miniſtres paiſibles & les Sçavans, ſe livrent à des lectures ſuivies & ſérieuſes. On traduit beaucoup, ſur-tout des Ouvrages François; mais les Tranſlateurs ſont rarement un bon choix d'originaux. Ils s'en rapportent à la vogue; & l'on ſçait que les meilleurs Livres ne ſont pas ceux qui font le plus de bruit, lors de leur publication.

» Les Clubs & les Tavernes occupent les loisirs du Peuple & des Grands. C'est là où s'ébauchent les grands débats qui doivent avoir lieu au Parlement. C'est là où les moins modérés, animés par la vapeur du tabac & du porter, se répandent en sarcasmes contre les étrangers, & principalement contre la France, éternel objet de jalousie & de ressentiment. Les Femmes ne sont point admises dans ces Assemblées tumultueuses, & n'y perdent pas. Ainsi donc les deux Sexes vivent presque toujours séparés l'un de l'autre; ce qui ne contribue pas à rendre les Mœurs moins farouches & moins dures : cependant il en résulte un avantage pour la Nation en général; elle a sçu par ce moyen, se conserver un caractère prononcé, & capable des plus fortes résolutions.

C'est dans la Chambre des Communes, qu'il faut juger de l'énergie de la Nation. C'est-là que les représentans du peuple Anglois nous rappellent plus d'une fois chaque année, les beaux jours de l'éloquence patriotique chez les Grecs & chez les Romains. C'est là que se plaide la grande cause de la Liberté, avec toute la chaleur, l'importance & la dignité du sujet. On dit pourtant que plusieurs des Orateurs Parlementaires sçavent temporiser maintenant & entrent en secrets accommodémens avec la Cour, assez riche pour payer les privilèges de la Nation, & pour acheter le suffrage de leurs défenseurs. La Cour, a-t-on remarqué, ne s'est encore emparée de rien, sans le demander, il est vrai; mais aussi elle ne demande plus

rien qu'on ne le lui accorde. Le Peuple, qui ſe croit toujours indépendant, parce qu'il ſe permet impunément quelques voies de fait, s'en tient à la forme, & marche aveuglément & à grands pas, là où en ſont tous ſes voiſins paiſibles. Nous aimons à croire qu'il n'y arrivera pas ſi vîte qu'on paroît le craindre. Le feu ſacré de la Liberté brûle encore dans cette Iſle, & n'eſt pas prêt à s'éteindre. Il ſera difficile à étouffer; le corps de la Nation y veille, malgré la négligence ou les abus de confiance de quelques-uns de ſes membres. La Liberté a plus de reſſources qu'on ne penſe. C'eſt une plante vivace qu'on n'extirpe pas tout-d'un-coup. Flétrie ou mutilée dans un de ſes rameaux, elle pouſſe d'autres rejettons vigoureux, & répare ſes pertes à meſure qu'elle en fait.

Les bons patriotes Anglois prétendent qu'il ne ſera pas aiſé de les faire paſſer ſous le joug de l'autorité arbitraire & abſolue, tant qu'ils auront pour arme domeſtique la franchiſe de la preſſe. Ces Inſulaires doivent, à ce qu'ils diſent, leur ſalut politique au pouvoir de tout dire & d'imprimer tout. Ils ne ſe diſſimulent pas les inconvéniens qui réſultent néceſſairement d'une telle liberté, pouſſée juſqu'à la licence. Mais ils croient qu'elle leur tient lieu de l'oſtraciſme des Athéniens. En diſant le bien & le mal ſur tel ou tel objet, ſur tel ou tel perſonnage, le public qui, rarement prend le change, quand on le met à même de juger avec connoiſſance de cauſe, en rabbat également ſur les Eloges comme ſur les Satyres, prend

un juste milieu, on ne s'en laisse pas imposer long-temps. Une Nation ne fait ou ne laisse faire des sottises, que quand elle n'est pas instruite. Qu'on l'éclaire librement sur ses vrais intérêts, & elle sçaura bien se ranger, tôt ou tard, du parti le plus convenable à sa félicité.

Où il y a la Liberté, il y a du patriotisme. L'un suppose toujours l'autre. Et les Anglois en sont idolâtres jusqu'à en devenir fanatiques. Cette considération devroit rendre plus rares encore les unions contractées entre une Angloise & un François. La concorde & la subordination qui en est la base, ne s'établissent pas ordinairement au sein de ces ménages Gallo-Bretons: l'amour de la patrie prend bientôt le dessus; & le chef d'une famille due à un tel mélange, devient comme étranger au milieu de ses enfans.

La différence de culte ajoute encore aux préjugés nationaux & entretient cette antipathie générale & particulière qu'on voit règner si constamment entre les deux Peuples que sépare à peine un bras de Mer. Tout en accusant la Communion Romaine d'intolérance, le Clergé Anglican ne s'apperçoit pas qu'il renonce lui-même le premier à la vertu contraire. Cependant on remarque que l'acharnement depuis quelques années est moindre des deux parts. Ils sentent combien il est ridicule de se chamailler pour un sujet si fort au-dessus de la portée des Hommes. Aveugles qu'ils sont, pourquoi ne s'en remettroient-ils pas à la décision du

père des lumières ? une sage indifférence remplace ce zèle qu'on se faisoit un mérite d'apporter pour le maintien de quelques opinions qui n'intéressent guère que l'amour-propre.

Les Ministres à Londres se piquent moins d'éloquence que nos Prédicateurs à Paris, & s'attachent à la morale de préférence au dogme. Une diction pure, claire & assez précise leur semble plus convenable à la circonstance que de belles phrases académiques. Ils débitent leurs sermons comme ils les écrivent, sans se permettre de gestes à prétention. Ils croient que la simplicité de l'Evangile s'accommode mal de tout cet appareil qui les assimileroit aux déclamateurs de profession. Leurs Homelies ne vont jamais au-delà d'une demie-heure. Le Sermon sur la Montagne de leur divin Modèle, ne dura pas davantage. C'est un spectacle assez touchant que celui d'un Ministre, époux & père, qui en descendant de sa tribune, trouve sa femme & ses enfans, & rentre avec eux chez lui pour y remplir les devoirs d'homme & de citoyen dont il vient de peindre les douceurs & l'importance.

La nature de cet Ouvrage ne nous permettant pas de donner plus d'étendue à cet article, nous le terminerons par quelques détails relatifs à cette partie de l'économie domestique qui concerne le Costume :

La façon d'une robe de Dame, garnie, est de 25 liv. à 36 liv.

Celle d'une robe ordinaire de 15 à 18 liv.

La journée d'un Ouvrier à aiguille eſt payée, 4, 5, & 6 liv.

La façon d'un habit complet d'Homme coute depuis 25 juſqu'à 30 liv.

Le blanchiſſage d'une chemiſe 6, 7 & 8 ſols.

Souliers d'hiver d'Homme, bien faits, de 9, 10, & 11 liv.

Les mêmes dans les Magazins 6, 7, 8 liv.

Souliers de Femme, de ſatin, très-propres, 12, 15, 18 liv.

Les mêmes, aux Magazins, 9, 10, 11 liv.

Souliers noirs communs de Femme 6 & 7 liv.

Les Anglois exportent des draps fins, bleus, rouges & autres couleurs, bas de laine, tricots, flanelles, étamines, doublures & shallons.

Gazes à fleur, ſoie moirée, ſoie crue, petits ſatins & rubans.

Bazins piqués, couvertures de coton, velours de coton bleu & autres.

Cuirs, ſellerie & bottes fortes, &c.

Les Anglois réuſſiſſent dans le bleu turquin, bleu d'enfer, verd de cuive, draps à deux faces, bruns, pourpres, &c. dans la ſoie, le lilas, le violet, le gris de lin & le pourpre; & dans le coton, le verd & le jaune ſont ſupérieurs à ceux des étrangers. Un de leurs Chymiſtes a découvert un jaune citron ſur coton qui paroît n'avoir pas encore été connu.

Puiſſe le nouveau Traité de Commerce (1787) entre la France & l'Angleterre, rapprocher plus étroitement

que jamais deux Nations faites pour s'éclairer reciproquement & multiplier leurs jouiſſances reſpectives par une libre circulation de leurs richeſſes & des produits de leur induſtrie !

Fin de la Notice ſur Londres.

NOTICE
HISTORIQUE
SUR LES MONTAGNARDS DU NORD DE L'ECOSSE,
ET SUR LES HABITANS DES ISLES HEBRIDES.

LA Monarchie Paternelle est la première forme de Gouvernement qu'on trouve établie chez presque tous (1) les Peuples de la terre, les Grecs & les Romains (2) exceptés. Il en reste encore aujourd'hui des traces parmi les Hordes de l'Amérique, parmi les Tartares, successeurs des Scythes, dans le vaste Empire de la Chine, & sur-tout dans les montagnes de l'Ecosse. Mais aucune Nation n'a sçu conserver long-temps ce régime de conduite, le plus doux, le plus naturel, le plus conve-

(1) Dans tout le cours de cet Ouvrage, toutes les fois que nous avons eu occasion de faire cette remarque, nous l'avons saisie ; & ce n'est pas sans intention de notre part. D'après tous ces faits historiques, nous désirerions faire conclure à nos Lecteurs avec nous, que l'Homme, pour vivre heureux & bon, n'a besoin d'autre Société que de sa Famille. Nous nous proposons de développer un jour ailleurs, dans toute son étendue, cette Vérité importante.

(2) Il faut mettre dans cette exception, les Nations mixtes, formées du ramas de plusieurs Peuples déjà corrompus.

nable à l'Homme. A leurs Patriarches, les Hébreux ne tardèrent pas à faire ſuccèder des Juges & des Rois, & le Gouvernement Paternel dégénéra bien vîte en Théocratie. Les Naturels du Nouveau Monde ſe gouvernoient ainſi, plutôt par inſtinct que par raiſon, & n'en étoient pas moins ſauvages, ni les Scythes & les Tartares moins farouches. Les Chinois dénaturèrent le droit des Pères ſur leurs Enfans, au point qu'il n'eſt plus qu'un deſpotiſme ſacré de la part des premiers, & une ſervitude ſuperſtitieuſe de la part des ſeconds. Les Habitans des Iſles Hebrides & des montagnes de l'Ecoſſe furent plus ſages & plus heureux. Ils s'avisèrent de combiner l'autorité Paternelle avec le gouvernement Féodal ; de manière que pendant très-long-temps ils purent allier les Mœurs de leur ſimplicité primitive avec les avantages & les agrémens de la civiliſation. Diviſés par *Clans* ou Tribus, chaque Tribu étoit compoſée d'une Famille complette, obéiſſant par goût autant que par devoir, à un Chef dont le pouvoir étoit tranſmis en vertu du droit d'aîneſſe. Concentrés dans le domaine de leurs Pères, & inconnus au reſte du Globe, ces Montagnards & ces Inſulaires échappèrent ainſi pendant une longue ſuite d'années, aux révolutions de la politique ; en temps de paix ſe viſitant pour leurs plaiſirs ; ſe réuniſſant lors d'une guerre, pour leur ſûreté !

La nature du ſol, il eſt vrai, indiquoit, pour ainſi dire, ce genre de vie aux Ecoſſois du Nord. Leur pays coupé par quantité de montagnes plus ou moins

hautes, & les Hebrides formant un Archipel de petites Isles, ne nécessitoienr point de grands corps d'Etat. Une Famille un peu nombreuse suffisoit pour occuper chacun de ces petits cantons isolés; lesquels, outre cela, peu fertiles par eux-mêmes, ne favorisoient point la population. La difficulté des communications préserva long-temps de la servitude ces petites Peuplades, d'ailleurs fort pauvres, quoique contentes de leur état. Un ambitieux eût été arrêté à chaque pas dans ses plans de conquête; il auroit eu autant de peine à faire des esclaves, que ses esclaves eussent trouvé de facilité à recouvrer leur liberté. Mais enfin tout a un terme, ou du moins doit changer de face avec le temps.

On pourroit distinguer dans les Annales des Ecossois-Montagnards & Insulaires, trois âges que l'Histoire auroit à peindre avec des pinceaux différens. La première époque, pendant laquelle entièrement ignorés du reste des Hommes, ils menoient la vie pastorale & agricole, & ne connoissoient d'autres plaisirs que les plaisirs domestiques. On ne sçauroit choisir des couleurs trop douces pour esquisser les Mœurs de ces premiers temps là. Puis vint l'époque de leurs Guerres avec leurs voisins, temps heroïque, âge brillant, où l'on pourroit placer le *Fingal* (1) des Poësies *Erses*. Alors

(1) Consultez le Livre intitulé *Ossian*, *Fils de Fingal*, *Barde du troisième siècle*, *Poësies galliques*, *trad. de l'Anglois de Mucpherson*, *par M. le Tourneur*, in-4°. 1777, 2. T.

les *Caledoniens* ſe montrèrent auſſi braves qu'ils avoient jadis été pacifiques ; comme l'atteſte la muraille que les Romains bâtirent en Ecoſſe, pour ſe mettre à l'abri de leurs incurſions. La troiſième époque ne prête pas autant au langage des Muſes Galliques. Sous prétexte de Chriſtianiſme, une domination étrangère vint harceler l'Ecoſſe ; & la liberté n'eut bientôt plus d'aſyle que dans les cantons les plus écartés, ou les Iſles les plus médiocres. Les Mœurs antiques s'altérèrent, ſe corrompirent, & diſparurent avec le Coſtume. Car on pourroit faire l'Hiſtoire d'un Peuple, & juger de ce qu'il a été & de ce qu'il eſt, en rapprochant les différentes révolutions que ſubit la forme de ſes vêtemens.

Du temps de *Dundée*, Général Ecoſſois, l'habillement de ſes Compatriotes étoit tout ce qui reſtoit en Europe de celui des Romains. Et d'ailleurs, il paroiſſoit très convenable à la nature de leur pays, & encore

---

L'authenticité de l'original *Erſe* ou *Gallique* de ces Poëmes, n'eſt pas tout-à-fait reconnue; mais ſi le premier Traducteur a ajouté du ſien dans ſa rédaction, il faut convenir pourtant que les matériaux que lui ont fournis les montagnes de l'*Irlande* ou de l'*Ecoſſe*, ne ſont point des lieux communs de verſification. Une teinte antique & pittoreſque les diſtingue de la foule, & doit les claſſer au petit nombre des *Poëſies-Meres* (qu'on me permette cette expreſſion). Il faut convenir auſſi que le Traducteur François n'a rien fait perdre à cette production fortement prononcée ; d'autres diront un peu ſauvage.

(1) *Caledonien* ſynonime de *Gallique*, ou *originaire des Gaules*.

plus aux besoins de la Guerre. Il étoit composé d'un rouleau de laine légère, appellé *Plaid*, long de 18 pieds, & large de 6 ; il enveloppoit négligemment le corps. Le pan supérieur portoit sur l'épaule gauche, laissant le bras droit en pleine liberté ; d'un juste-au-corps de gros drap, & d'une autre pièce de laine légère, prenant autour de la ceinture, & couvrant les cuisses. Lorsqu'il pleuvoit, ils fermoient leur *Plaid* en plusieurs doubles ; & le mettant sur leurs épaules, ils étoient à couvert comme sous un toît. S'ils étoient obligés de coucher dehors, sur les montagnes, dans les parties de chasse, à la Guerre, ou à la garde de leurs troupeaux, ce même long surtout leur servoit de lit & de couverture ; car trois Hommes qui vouloient dormir ensemble, pouvoient étendre trois plis de cette étoffe sous eux, & six au-dessus. Les jarretières de leurs bas étoient liées sous le genouil, pour avoir les jambes plus libres ; & ils ne portoient point de culottes, afin de pouvoir escalader plus facilement les montagnes. La légèreté & l'aisance caractérisoient tout ensemble leur Costume & leur genre de vie.

Leurs armes étoient un large sabre, un poignard appellé *Durk*, un grand bouclier, un mousquet & deux pistolets : de sorte qu'ils portoient tout-à-la-fois, l'épée des Celtes, le *pugio* des Romains, la *targe* des Anciens, avec les deux sortes d'armes à feu des Modernes. Dans une Bataille, ils jettoient leur *Plaid* & leur vêtement de dessous, & combattoient en juste-au-corps.

On rencontre par fois encore de vieux Gentilshommes confinés dans leurs Châteaux écartés, qui sont habillés complétement à l'ancienne mode. On ne fait usage de ce Costume que par occasion, & comme en guise de mascarade, dans des Fêtes.

Dans les Hebrides, on porte rarement le *Plaid*. La Loi qui a obligé les Montagnards à changer la forme de leur habillement, a été mise à exécution presque par-tout. Du temps de la révolution, à l'époque de la soumission de l'Ecosse au Sceptre Britannique; les gens du peuple étoient si pauvres, que le changement d'habits ne put s'opérer tout de suite. Aujourd'hui qu'ils ne sont guère plus riches, ils ne varient guère non plus sur la manière de se vêtir, & sont dans l'impuissance de suivre les caprices de la mode. Le *fillibeg* ou veste de dessous, est encore très-commun, & le bonnet presqu'universel. Cette espèce de veste, qui leur serre le corps, & qui les couvre jusqu'aux genouils, a des manches courtes, qui ne descendent que jusqu'au coude. Mais leur ajustement ne laisse pas de produire autant qu'il est nécessaire, l'effet que la Loi s'étoit proposée, qui est d'effacer la différence extérieure de l'habillement entre les Montagnards de l'Ecosse & les autres Habitans de la Grande-Bretagne; & par là, de faciliter autant que le Costume peut y contribuer, la réunion avec leurs Co-sujets.

Naturellement attachés à leurs anciens usages, les Ecossois des montagnes & des isles Hebrides se refusèrent à quitter le *Plaid*; habillement incommode &

embarrassant : retombant négligemment ſur le corps, il voltige toujours ; il faut ſans ceſſe le retenir fermé avec une main. Le plus grand avantage de ce manteau ſi ample, eſt de pouvoir s'envelopper facilement dedans, quand on ſe voit obligé de s'endormir, dépourvu de toute autre couverture.

Il faut convenir néanmoins que ce *Plaid* jetté avec nobleſſe ſur le corps, ſe drapoit d'une manière pittoreſque, & offroit des formes moins meſquines que nos habits courts & ſerrés. Eh! compte-t-on pour rien, chez une Nation mélancolique & ſenſible, le plaiſir que goûtoient deux amis repoſant pendant une nuit entière, à l'abri ſous le manteau de l'un ou de l'autre!

D'ailleurs, le *Plaid* devoit être de la plus grande reſſource à des individus qui vivent habituellement en raſe campagne, & ſous un climat aſſez âpre. Il convenoit ſur-tout à des paſteurs, paſſant les jours & les nuits au fond de quelques froides vallées, à la garde de leurs troupeaux errants ; & charmant leurs loiſirs, en temps de Paix, par des chanſons de Guerre ou d'Amour, accompagnées d'une Cornemuſe (1) ; car cet inſtru-

(1) La Harpe joue un rôle fréquent dans les Poëſies Galliques de Macpherſon. Mais peut-être que l'Editeur a cru pouvoir ſe permettre cette petite infidélité dans ſa traduction Angloiſe, par condeſcendance envers ceux de ſes lecteurs d'un goût trop difficile, pour ſuppoſer quelque vertu muſicale aux accords monotones de la Cornemuſe, inſtrument négligé chez les Nations policées.

ment a été & eſt encore preſque le ſeul connu dans cette partie de l'Ecoſſe. Voici le jugement qu'en porte un Ecrivain eſtimable de l'Angleterre : la force & les modulations artiſtement ménagées de la Cornemuſe, qui étoit leur (1) inſtrument de Guerre, & dont on jouoit durant toute l'action, exaltoit leur courage dans une Bataille, juſqu'à la frénéſie.

Les Montagnards, ainſi que les Inſulaires, ont pour chauſſure, qu'ils appellent *brogues*, une eſpèce de ſouliers groſſiers, attachés avec des courroies, mais ſi lâches que, quoiqu'ils défendent des pierres, ils laiſſent paſſer l'eau. Les *brogues* étoient faites autrefois de cuirs cruds, le côté du poil en dedans; & on s'en ſert peut-être encore dans les diſtricts reculés; mais cette ſorte de ſouliers ne dure que deux jours. Là où les manières ſont un peu plus raffinées, ils en font actuellement de peaux tannées par eux, avec l'écorce de chêne, comme dans les autres pays, ou avec celle de bouleau, ou encore avec la racine de tormentille, au défaut d'écorce de cuir, dont on ſe ſert dans l'Iſle de Sky, l'une de Hebrides ; mais ce cuir n'eſt pas aſſez impreigné de matiéres végétales; c'eſt pour cela qu'il ne ſçauroit durer long-temps.

Il eſt des cantons où l'on fabrique les *brogues*, chacun

(1) Les Inſulaires & Montagnards Ecoſſois.

chez

chez ſoi ; une paire eſt l'ouvrage d'une heure. Dans d'autres endroits, c'eſt un objet de Commerce, & la paire coute un demi écu. Il y a de ces galoches de peau crue qui recouvrent le pied juſqu'au-deſſus de la cheville ; le reſte de la jambe reſte à nud juſqu'au genou.

Mais on retrouve toutes les modes Angloiſes dans l'intérieur des Châteaux des Seigneurs des Iſles Hebrides. Les Maîtres font porter leurs livrées à leurs Domeſtiques. La ſeule diſtinction que pluſieurs d'entr'eux ſe permettent ſur leur perſonne, conſiſte à placer une plume à leur bonnet. Chacun d'eux auſſi a toujours à ſa table, pendant ſon dîner, un Joueur de Cornemuſe, gagé par lui pour toute l'année.

L'état actuel des Iſles Hebrides & des Montagnes voiſines, ne fait pas l'éloge du Gouvernement Britannique, qui les néglige trop. L'émulation toute entière concentrée dans les grandes Villes, eſt tout-à-fait ſtagnante dans cette partie de l'Ecoſſe, capable cependant de jouer un rôle brillant, du moins utile ; le ſol eſt ſuſceptible d'amélioration, & l'eſprit des Naturels, de perfectionnement. On ne leur a rien donné en échange de la Liberté & des Armes dont on les a dépouillés. Le Commerce y eſt preſque nul. On n'y connoît point d'Etabliſſemens dignes du nom de Manufacture. L'Induſtrie & les Arts y ſont étrangers. Le Culte même eſt tombé dans une négligence coupable, dont il ne faut point accuſer les Miniſtres qui

en ſont chargés. Ils ſe trouvent en trop petit nombre & trop pauvres, pour ſe ſoutenir avec la dignité convenable à leur caractère. Il n'exiſte peut-être pas un ſeul Edifice aſſez décent pour y recevoir une Aſſemblée.

Il eſt affligeant de ſe voir forcé, dans ce ſiècle de lumières, de regretter ces temps d'ignorance, pendant leſquels les Inſulaires Hebridiens & les Montagnards Ecoſſois, au niveau des autres Peuples, qui les reſpectoient, montroient du courage, de l'énergie, de l'amour pour la gloire & de l'enthouſiaſme pour les vertus généreuſes. Alors, il eſt vrai, les Mœurs étoient dures, même féroces, ſi l'on veut. Mais le calme ſtupide qui les a remplacées, leur eſt-il préférable ? La vie domeſtique qu'on mène dans les Châteaux de quelques Gentilshommes propriétaires, ſeule, en dédommage un peu, & ſuffiroit pour réaliſer un coin des tableaux touchans qu'on aime tant à ſe faire des Mœurs primitives de chaque petite contrée. C'eſt là qu'on rencontre des Familles hoſpitalières qui adouciſſent autant qu'il eſt en leur pouvoir, la ſituation de leurs triſtes vaſſaux. Mais quel inconvénient y auroit-il à ce que chaque Père de Famille ne relevant immédiatement que du Miniſtère public, poſſédât un domaine cultivé par ſes Enfans laborieux ? Pour cela il faudroit des encouragemens, & ſur-tout la certitude de jouir paiſiblement du fruit de ſes travaux. Pourquoi ne leur permettroit-on pas de rétablir parmi eux, leur ancienne forme

de Gouvernement si bien approprié à leur sol natal? Ne seroit-il pas même plus avantageux & plus honnête de les avoir pour voisins indépendans & officieux, que d'en faire des sujets appauvris & mécontens?

Fin de la Notice historique sur les Montagnards du Nord de l'Ecosse, & sur les Habitans des Isles Hebrides.

Desrais del. *Mixelle sculp.*

femme Islandoise.



Desrais del.

Mixelle sculp.

Homme Islandois.





MŒURS ET COUTUMES *DES ISLANDOIS.*

C'est au Physicien qu'il conviendroit d'écrire les premières pages des annales de l'Islande. Peut-être cette Isle de l'océan atlantique n'est-elle que le produit des volcans. Du moins, on ne peut faire un pas sur cette terre isolée, sans y rencontrer des traces effrayantes d'un feu concentré & toujours actif, quoiqu'allumé depuis des milliers d'ans. Un sol, théâtre des crises violentes de la Nature, étoit peu propre aux grands événemens de la politique. Aussi l'Islande ne fut-elle connue long-tems que de nom, si toutefois on peut y reconnoître la *Thulé* des Anciens. L'histoire moderne ne lui soupçonne des habitans que plusieurs siècles après l'ere vulgaire. Quelques pêcheurs des côtes d'Ecosse ou d'Irlande y échouèrent, dit-on, & en prirent possession les premiers. En 860, un semblable hasard en procura la découverte à des pirates du Nord. Un certain Harald tyrannisoit alors en Norwege. L'Islande offrit un port à la liberté aux abois; & l'an 928 vit jetter dans son sein orageux les fondemens d'une Monarchie-républicaine; édifice fragile qui se soutint jusqu'en 1260,

époque de la réduction de l'Isle à la couronne Danoise. Un peu plus d'intelligence parmi les habitans, les eût mis à l'abri de toute invasion étrangère. La religion y suivit le train des choses humaines. Les habitans aînés de l'Islande étoient chrétiens en y abordant; mais livrés à eux-mêmes & associés dans la suite aux émigrations tumultueuses des contrées septentrionales, le paganisme n'eut pas de peine à se naturaliser dans une Isle où les révolutions physiques n'ayant pour témoins que des spectateurs ignorans, favorisoient merveilleusement la superstition. Alors, disent les annales Islandoises, le sang des hommes fumoit sur l'autel des Dieux; il falloit de tels sacrifices pour honorer dignement le Mahomet du Nord, cet Odin qui se fit passer pour la Divinité en empruntant son nom. Vers l'an 1000, l'Evangile eut le pas sur l'*Edda*, grace au zèle de ses Apôtres, dont quelques-uns furent Martyrs. Rome ne dédaigna pas cette conquête; & bientôt l'Islande dévote se fit un devoir de payer son denier à S. Pierre, & en obtint le droit d'avoir aussi ses Saints. Soumise déjà pour le temporel aux ordres d'un Gouverneur & aux loix d'un Tribunal, elle souffrit encore la jurisdiction spirituelle des Evêques, & se chargea de nourrir quantité de maisons religieuses. Ses cent quatre-vingt-neuf Eglises reconnoissent aujourd'hui pour législateur Luther, dont la réforme fut introduite dans l'Isle l'an 1550. On doit croire qu'il en coûta du sang. Un Evêque catholique paya de sa tête la défense opiniâtre de ses autels. Depuis il reste encore un levain caché; étincelle qui, au premier

premier coup de vent, pourroit produire un incendie. Comme on devoit s'y attendre, la couronne Danoiſe confiſqua à ſon profit une partie des revenus du Clergé Romain. L'autre part fut diſtribuée aux Evêques Luthériens. Il eſt reſté ſi peu de choſe aux Paſteurs, qu'ils ſont obligés, pour vivre, de travailler de leurs mains. Ils n'en ſont que plus reſpectés.

Sa population ne répond pas tout-à-fait à ſon étendue. Près de deux cents lieues de long, ſur cent de large, n'offrent que ſoixante mille habitans. Mais la nature du ſol ne pourroit ſuffire à un plus grand nombre d'individus. Que demander à un amas informe de rochers nuds & de montagnes dépouillées? Les hommes ſont toujours trop ſur un terrein dont les entrailles de feu ne vomiſſent que de la cendre & des pierres : par-tout où ils ſe trouveroient, ils ne ſeroient jamais aſſez, s'ils pouvoient y jouir de la Paix à l'ombre de la Liberté. Les Iſlandois, ainſi que tous les autres Peuples, furent obligés d'opter, & de ſacrifier leur indépendance à leur tranquillité. Aujourd'hui, s'ils ne connoiſſent point le bonheur, ils ne ſont pas aſſez malheureux pour ne pas regretter leur patrie, quand ils en ſont éloignés. Peu de Peuples ſur la terre tiennent autant à leur ſol natal que les Iſlandois. S'il eſt des préjugés néceſſaires, c'eſt ſurtout celui qui nous fait détourner les yeux des contrées favoriſées de la Nature, pour nous fixer au roc ſtérile qui nous a donné la naiſſance. L'inſulaire de l'Iſlande a un caractère analogue au pays où il reſpire. Il ſemble que le rire ſoit étranger à ſa phyſionomie, & il faut

convenir que les objets qui frappent sans cesse sa vue sont peu faits pour égayer ses traits. Dans un coin du monde où la Nature se développe avec le plus d'énergie, on s'attendroit à trouver des hommes plus mâles & plus robustes que ne le sont ordinairement les Islandois. Et peut-être leur constitution seroit telle, si leur patrie ne leur refusoit pas une nourriture substantielle & proportionnée à leurs besoins. Ils ne vivent, pour ainsi dire, que d'emprunt. Le bois même indispensable pour la construction de leurs tristes demeures, & pour adoucir leur froide température ; ils en sont redevables aux vents & aux flots de la mer, qui en jettent une grande quantité sur le rivage : mais ils paient cher cette faveur ; la même cause les assiège de glaces d'un volume énorme, & couvertes de bêtes fauves, dont ils ont beaucoup de peine à se délivrer. Du temps qu'ils se gouvernoient eux-mêmes, ils croisoient sur l'océan, & s'emparoient de force de ce que la Nature leur refusoit constamment. A présent, à la merci d'une compagnie de Marchands avides autorisés par le Gouvernement, à qui on en impose, on leur apporte à peine le quart du pain qu'ils consommeroient dans leur année ; & ils n'en murmurent pas davantage. Tant qu'on les verra aussi dociles, il est probable qu'on ne s'empressera pas de réprimer les monopoleurs. Cependant les Insulaires de la côte du Nord se lassent, dit-on, d'une existence aussi précaire, & comparent quelquefois leur position actuelle à l'état d'indépendance de leurs premiers ancêtres. C'est sur-tout quand il s'agit d'exercer les devoirs de l'hospi-

talité, qu'ils regrettent les temps primitifs où leurs moyens d'obliger répondoient toujours au desir qu'ils en avoient. Du moins aujourd'hui leur manière d'offrir met du prix au peu qu'ils donnent. Officieux & bons, ils ne font point attendre un service; & la bonne-foi caractérise leurs moindres procédés. Nés sensibles, quand ils entrent dans une maison, tout le monde a part à leurs caresses. Leur conversation n'est pas plus brillante que gaie. Ils sont trop aisés à persuader, pour qu'on puisse avoir le courage de s'amuser long-temps à leurs dépens. La récréation le plus de leur goût, celle dont ils ne se sont pas encore lassés depuis un temps immémorial, & dont sans doute ils se lasseront moins que jamais par la suite, c'est la lecture réitérée de leurs annales. Il est facile de concevoir qu'ils doivent trouver bien du plaisir à se rappeller les anciennes époques de leur histoire; le souvenir du passé les console du présent, & devroit les faire penser à l'avenir. Le chef de la maison lit le premier; & chaque membre de la famille prend le livre tour-à-tour : on recommence, quand il est achevé. Aussi la plupart des Islandois réciteroient de mémoire toute la suite des évènemens qui intéressent leur patrie. Quelquefois ils chantent des vers dont le sujet est toujours analogue au pays. Il est des refrains qu'on répète en chœur. Mais cette musique ne peut avoir d'attrait que pour les Insulaires. L'oreille superbe d'un étranger familiarisé avec les savans accords des Nations policées de l'Europe, n'y trouveroit aucun charme. Ils connoissent aussi la danse & quelques-jeux. Ils réussissent

principalement aux échecs ; & le plus mince des campagnards de l'Iſlande en donneroit des leçons aux plus huppés des citadins de nos Capitales. On remarquera que, parmi les pièces qui compoſent leurs jeux d'échecs, ils appellent *évêques* ce que nous nommons *fous*. Ils s'adonnent auſſi dans leurs fêtes à quelques exercices de corps, tels que la lutte, la courſe de chevaux, la boule, &c. Ils aimeroient le vin, s'ils pouvoient s'en procurer plus ſouvent. Les Iſlandoiſes, qui fréquentent les places de commerce, appellent *vin de meſſe*, le verre de vin qu'on leur fait boire pour conclure un marché. Les hommes préfèrent un verre d'eau-de-vie. La débauche (1) n'eſt pas le vice du plus grand nombre ; & le vol eſt très-rare parmi eux. Quoiqu'ils ſoient ſoumis aux loix du Danemarck, on leur permet en pluſieurs occaſions de recourir au code Iſlandois, qui leur fut donné jadis par le Roi *Magnus Lagabœter*. On peut leur reprocher d'aimer un peu trop les procès, & d'être tracaſſiers entr'eux. La hache & la corde ſont les deux ſeuls ſupplices en uſage pour les hommes. Les femmes condamnées à mort ſont noyées dans un ſac. Il faut leur rendre la juſtice de dire que les exécutions crimi-

(1) Une chronique, ſans doute ſcandaleuſe, prétend que, lors d'une épidémie qui, en 1707, dépeupla toute l'Iſlande, les filles de l'iſle que ce fléau épargna, furent autoriſées à ſe permettre juſqu'à ſix foibleſſes, ſans tirer à conſéquence. On ajoute que jamais elles n ſe montrèrent ſi bonnes patriotes qu'en cette occaſion.

nelles ne ſont pas auſſi fréquentes chez eux qu'ailleurs. Seroit-ce parce qu'ils ſont plus pauvres que les autres Peuples? Peut-être ne ſont-ils devenus chicaneurs que par les efforts qu'ils font pour concilier leurs loix nationales avec celles de la puiſſance étrangère qui les a ſubjugués. Ils ont à cœur leur religion; mais le zèle qu'ils lui portent dégénère plutôt en ſuperſtition qu'en fanatiſme. On leur reproche le défaut d'induſtrie; bien loin d'avoir l'eſprit inventif, ils n'ont pas même le talent de perfectionner. Ils font, ni plus ni moins, ce que faiſoient leurs pères, & ce que feront encore leurs enfans, ſi le Gouvernement auquel ils ſont ſoumis n'imagine quelque moyen d'encouragement. Au rude métier de Mars, jadis leur idole, ils préfèrent l'occupation monotone de la pêche, & le ſoin paiſible des troupeaux. La race des Héros eſt éteinte parmi eux, & ne ſeroit pas à regretter, ſi elle n'eut pas été remplacée par des hommes dégénérés & malheureux.

Dans toute l'Iſlande, il n'y a ni villes ni villages. Chaque famille a ſon habitation ſéparée. Les maiſons, petites & baſſes, conſtruites avec de la lave & recouvertes de gazon, ſont abritées derrière les quartiers de rochers qui coupent les plaines en tout ſens. Les fenêtres ſont fermées avec l'épiderme des animaux, en guiſe de carreaux de verre. Sur la côte on rencontre quelques Comptoirs pour le commerce, & quelques édifices publics peu conſidérables. Le voyageur n'a que les Egliſes pour aſyle; il y paſſe les nuits. Le pain quotidien eſt le poiſſon que les Iſlandoiſes font ſécher. Le beurre

n'y eſt eſtimé que quand il eſt rance. Rarement ſert-on de la viande ſur la table. Ils convertiſſent en gruau une certaine mouſſe qui croît dans le pays. Leur boiſſon eſt du lait aigri ou coupé. Ils cultivent quelques légumes ſans beaucoup de ſuccès; mais la terre ſe refuſe abſolument à la culture des arbres fruitiers. Ils ont d'aſſez bons pâturages, qui exhalent le parfum le plus ſuave. Mais il leur manque une adminiſtration ſage & active pour tirer quelque parti de leur ſol ingrat, qu'il faut ſans ceſſe diſputer aux neiges amoncelées, aux glaces, aux feux ſouterreins & à tous les accidens terribles qui en ſont la ſuite. L'objet le plus important de leur trafic eſt le duvet d'un certain canard ſauvage qu'ils ont le ſecret d'apprivoiſer, & que nous connoiſſons ſous le nom d'édredon. C'eſt le tréſor de l'iſle. Il eſt aſſez ſingulier que ce ſoit préciſément dans le lieu de la terre le plus âpre & le plus dépourvu des douceurs & des aiſances de la vie, qu'on trouve une des choſes qui caractériſent le mieux la molleſſe & le luxe des habitans de nos grandes villes. La monnoie danoiſe a ſeule cours en Iſlande. Mais les eſpèces en ſont rares; les affaires ſe traitent par échange. Un ſavant d'Allemagne nous apprend qu'autrefois ſes compatriotes aiſés étoient dans l'uſage de troquer quelques-unes de leurs denrées contre les bonnes graces des filles Iſlandoiſes pauvres, mais jolies.

L'air qu'on reſpire en Iſlande eſt pur & ſain. Si les habitans ne jouiſſent pas d'une conſtitution plus forte, c'eſt qu'ils ſe nourriſſent mal; & peut-être auſſi, parce

qu'on ſevre les enfans du ſein maternel trois jours après la naiſſance. On les fait paſſer tout de ſuite au lait de vache. Les femmes vivent plus long-temps que les hommes ; & le nombre de leurs années ſemble ſe multiplier avec celui de leurs enfans. Cet exemple devroit raſſurer nos mères de famille qui s'effraient de leur fécondité. Le ſcorbut eſt la maladie la plus commune en Iſlande. Les pêcheurs de profeſſion ſont ſujets à de fréquentes attaques de goutte.

S'il n'y a pas d'endroits ſur la terre où la Nature ſe montre avec un front plus ſévère ; ſous ces triſtes amas de neiges & de glaces qui ſe ſuccèdent ſans intervalle, il eſt doux de voir jaillir des ſources d'eaux chaudes avec une profuſion qui n'exiſte en aucun autre lieu. L'Inſulaire galant qui ne rencontre point ſur ſon chemin de roſes pour en parer le ſein de ſa belle, lui fait préparer un bain, & lui prouve ſon attachement en veillant à ſa ſanté. Les mariages ne ſe font pas toujours par inclination. Par une ancienne loi de l'Iſle, il étoit défendu ſous peine de banniſſement, à un homme pauvre ou qui n'avoit de quoi vivre que pour lui ſeul, d'épouſer une femme totalement dépourvue de biens. On mettoit auſſi les mendians hors d'état de ſe reproduire, dans la perſuaſion où l'on étoit qu'en fécondant la misère, on multiplioit les crimes. C'eſt le prédicant qui ſe charge de faire la demande de la fille à ſes parens. La cérémonie ſe borne à la bénédiction nuptiale qu'on donne aux conjoints, le Dimanche, devant l'autel. Le Paſteur ſuſpend le ſervice divin pour les unir. Un verre d'eau-

de-vie qu'on distribue aux conviés, est presque le seul extraordinaire qui distingue un festin de noces des repas journaliers. L'eau-de-vie passe dans le pays pour être la boisson la plus précieuse après le lait. Mais on se dédommage en répétant force chansons patriotiques composées par leurs ancêtres, & dont ils ont du moins conservé le goût, s'ils ont perdu le talent d'en faire de nouvelles. Il est vrai qu'ils ne trouveroient plus de sujets propres à réveiller leur verve. Ce seroit ici le cas de parler de leur amour pour la poésie & l'histoire, de rappeller leurs *sagas*, leurs caractères raniques, & surtout l'*Edda*, ce code religieux qu'ils ont reçu d'Odin, & qu'ils ont fait passer jusqu'à nous. Il seroit curieux de rapprocher de nos Troubadours ces fameux *Scaldes* chargés de célébrer les exploits des grands hommes leurs contemporains, & de transmettre à la postérité les évènemens glorieux de leur patrie. Alors la personne d'un Poëte étoit sacrée. Il exerçoit une sorte de ministère public. Placé au centre de l'armée ou dans le Palais des Souverains, les Scaldes distribuoient la louange ou le blâme; & leurs vers étoient autant d'arrêts qui ennoblissoient ou flétrissoient à jamais ceux dont le nom s'y trouvoit prononcé. Seuls Historiens de leur Nation, ils remplissoient en même-temps les fonctions de Pontifes & de Législateurs. Que de titres à la considération! Souvent même, médiateurs entre les Rois, ils marioient avec art l'olive de la paix aux lauriers de la guerre. Si toutes les Nations avoient eu leurs Scaldes, ou bien, si les Scaldes avoient obtenu des autres Peuples l'estime

dont

dont ils jouissoient dans les contrées du Nord, l'Histoire primitive seroit mieux connue. Il est vrai de dire que ces Poëtes septentrionaux n'aimoient point à peindre la Vérité nue. L'Imagination se plaisoit à lui faire porter sa brillante livrée. Quelquefois ils se voyoient nécessités à parler par énigmes ou par hyperboles, selon le caractère du Prince auprès duquel ils étoient admis. Les Scaldes avoient moins de génie que les Bardes. La difficulté de les entendre leur ôte peut-être beaucoup de leur prix. On doit néanmoins faire cas de ces antiques monumens de littérature nationale, quand bien même ils n'approcheroient pas des poësies erses d'Ossian, écrivain original & sublime, qu'on seroit tenté de placer entre Moïse & Homère, si l'on avoit la témérité d'assigner les rangs à ces trois beaux génies! Peut-être les Islandois doivent-ils leur attachement exclusif pour leur patrie rude & sauvage, au plaisir qu'ils éprouvent en récitant les chants historiques de leurs Scaldes. Ils sont instruits à fond des plus petits événemens des siècles les plus reculés de leurs annales : le bourgeois de nos villes ne sait pas mieux ce qui se passe dans le quartier qu'il habite. Quant aux arts libéraux & méchaniques, ceux d'entre eux qu'on fait instruire se montrent très aptes aux sciences, & très adroits. Plusieurs même se sont fait une réputation dans les Universités danoises. Ils ne possèdent pas encore chez eux ces pièces de méchanique propres à mesurer le temps. Mais ils suppléent à nos horloges par des sabliers très justes, & par la lumière graduellement prolongée de leurs lampes d'hiver. Aucuns monu-

mens, il eſt vrai, n'atteſtent dans l'Iſle le génie créateur des habitans; mais peut-on ſe livrer à de grands travaux & prétendre à leur donner de l'importance & de la ſolidité, ſur un ſol dont la baſe eſt un volcan? Car le mont Hécla ne doit être conſidéré que comme le plus conſidérable des cratères de l'Iſlande.

L'Iſlandois eſt d'une taille moyenne, mais bien priſe & régulière; il ſemble ſe rendre juſtice en ſe raſant la barbe dont jadis il étoit fier, & qu'il portoit comme un ſigne de la force qui l'a abandonné avec ſon indépendance. L'ancien coſtume Iſlandois n'a ſubi preſqu'aucun changement. Peu élégant, mais propre, il eſt analogue au climat. Par toute l'Iſle les hommes portent ſur la peau une chemiſe, quelquefois une flanelle, & pardeſſus un habit de matelot & de grandes culottes. En voyage, ils mettent encore pardeſſus un manteau *hempa*, qui, comme le reſte de l'habillement, eſt de drap noir qu'ils fabriquent eux-mêmes, & qu'ils appellent wadmel. Mais au nord de l'Iſlande, les habits ſont blancs en été; on les fait de toile. On fait uſage de grands chapeaux à trois cornes; les chauſſures ſont des bas de laine & des ſouliers du pays, c'eſt-à-dire, de cuir de bœuf ou de peau de mouton. Ce ſoulier conſiſte en une pièce quarrée un peu plus large que la longueur du pied, & aſſemblée par les deux extrêmités vers le talon & les orteils; on l'attache par une courroie autour du pied. Cette eſpèce de ſandales, toute unie & ſans talon, eſt très-commode par-tout où le terrein eſt uni. On ne pourroit y trouver le même avantage parmi les rochers & les pierres dont

l'Islande abonde. Mais les Insulaires y sont faits. On a coutume de mettre les enfans en culotte & en veste à neuf ou dix semaines.

L'habit de pêche d'un Islandois, pour être complet, doit consister en un pantalon *leistabraakur*, qui monte très-haut, lequel est fortement lacé au-dessus des hanches; *stackur*, une veste un peu ample, bien fermée autour du col & de la ceinture; *taatiller*, des bas d'une laine grossière, fortement foudée jusqu'à la consistance d'une peau; *sjoeskor*, des souliers-de-mer d'un cuir épais. Les plus pauvres, quand ils vont pêcher, passent tout simplement pardessus leurs habits ordinaires un ample surtout de peau de mouton ou de cuir; pour le conserver, ils le frottent de foie de poisson. De retour chez eux, ils se dépouillent aussi-tôt de ce surtout.

Les femmes ne sont pas toutes très-jolies; il s'en faut. Mais elles paroissent généralement bien faites, ont de belles dents & la peau blanche. Très-sensibles au froid, elles s'habillent comme les hommes en drap noir. Pardessus la chemise, close par une couture qui cache le sein, elles ont une camisole noire, puis une espèce de casaquin lacé pardevant. Les manches étroites & longues, descendent jusqu'au poignet. Les boutons qui en ferment l'ouverture au-dessous du bras, sont d'argent d'un travail très-fin. Chaque bouton est fermé d'une feuille de métal sur laquelle le Futur fait graver son chiffre entrelacé avec celui de sa Prétendue. C'est ordinairement un cadeau que l'amant fait à sa maîtresse. Au haut de la robe est attaché, autour du cou, un petit

collier noir de velours ou de soie, large de trois doigts; souvent il est bordé d'un cordonnet d'or. Le jupon, aussi de drap noir, descend jusqu'au pied. Tout autour & en haut du jupon, la taille est prise par une ceinture de tresse d'argent, à laquelle est attaché le tablier encore de drap noir, garni de boutons travaillés. Pardessus cet habillement, les femmes mettent une mante dans le même goût que le manteau des paysans de *Wingaker* en Suède, avec cette différence que ces manteaux sont plus larges par le bas. Cette mante couvre le cou & les bras jusqu'au poignet, & elle est de six à huit pouces plus courte que le jupon. De haut en bas elle a un revers d'une étoffe qui ressemble beaucoup au velours d'Utrecht, & que les Islandoises ordinairement fabriquent elles-mêmes. Cette robe ample a quelqu'analogie avec celle que portoient les Jésuites; elle a des manches étroites qui vont presque jusqu'aux mains. Quelques-unes sont bordées au bas d'un ruban de velours ou de certaine garniture que celles qui les portent font elles-mêmes, & qui ressemble à la dentelle. Le tout est cousu très-proprement, & a très-bon air. Les dames ou les femmes aisées portent le long du devant de la mante plusieurs paires de boucles d'argent presque toujours dorées, joliment travaillées, & qui ne servent que pour l'ornement.

La coëffure des Islandoises est formée de plusieurs mouchoirs blancs de grosse toile roulés autour de la tête, & dont l'élévation est de deux fois la longueur du visage. Cet édifice, qui a exactement la forme d'un pain

de ſucre haut de trois pieds, eſt ſerré ſur la tête par un autre mouchoir de ſoie large de trois ou quatre pouces, qui ſert plus à entretenir la chaleur, qu'à ajouter à la parure. Les jeunes filles en général n'ont pas droit de porter cette coëffure avant l'âge nubile. La parure des femmes le jour de leurs noces eſt ſingulière. Autour de ſa coëffure, la Mariée porte une couronne de vermeil, & au col deux chaînes, dont l'une pend en eſclavage ſur la poitrine, tandis que l'autre reſte ſur les épaules. Elles ont une troiſième chaîne, au bout de laquelle ordinairement eſt attaché un cœur qui s'ouvre, & où l'on met du baume ou d'autres parfums. Pendant cette cérémonie, on ne porte point de mante. Les Iſlandoiſes portent auſſi autour du col une eſpèce de fichu de ſoie ou d'indienne qu'elles attachent quelquefois pardevant à la camiſole. En un mot, pour avoir une idée exacte de l'habillement d'une Iſlandoiſe, il faut jetter les yeux ſur le coſtume des femmes, repréſenté dans les vieux tableaux & aux portails des Egliſes gothiques.

Le luxe & le rang ne changent rien à la forme des habits; mais les matières en ſont plus ou moins précieuſes. Le drap eſt plus fin ou plus groſſier; & les ornemens de vermeil chez les riches, ne ſont que de cuivre chez les pauvres. L'habillement complet de l'une des premières dames de l'Iſlande, peut coûter juſqu'à 300 rixdales. Un habit d'une femme de la moyenne claſſe, en y comprenant le chapeau de voyage, la ceinture, la chaîne, les épingles de feuilles d'argent qu'on met dans les cheveux; la treſſe de cheveux, les boutons

de manches, les gants fourrés, & enfin la toilette dans laquelle on enveloppe toutes ces différentes pièces : tout cela se monte ordinairement à 54 *richedalers* ou *rixdales*, c'est-à-dire, 54 écus argent de France.

Fin des Mœurs & Coutumes des Islandois.



J. G. de S. Sauveur inv. & direx Desrais del. Mixelle sculp.

femme Laponne.



Desrais del. Mixelle sculp.

homme Lapon.

MŒURS ET COUTUMES *DES HABITANS* DE LA LAPONIE.

LA Laponie comprend tout le pays ſitué entre le 69 & le 75 dégré de latitude ſeptentrionale, au-deſſus du Golphe Botnique ; elle eſt limitée par l'Océan & la Mer Blanche, par la Norwège, la Suède & la Ruſſie ; elle occupe une grande partie des Alpes glaciales ſurnommées Swernoj.

Cette vaſte contrée, voiſine du Pôle, eſt déſignée, dans les anciens Livres de Géographie, ſous les noms de pays des Cynocéphales, des Himantepodes, des Troglodites & des Pigmées. Si le ſoleil refuſe ſa lumière, pendant pluſieurs mois de l'année à ce peuple, que quelques Auteurs ont appellé le dernier peuple de la terre, il en eſt dédommagé par l'apparition régulière d'une aurore boréale, pendant preſque tout le temps de la nuit.

Il y a pluſieurs ſiècles, les Lapons n'étoient connus que ſous le nom de *Finnois*. Les peuples qu'on appellent actuellement ainſi, n'en ſont probablement qu'une émigration. Voltaire n'eſt pas tout-à-fait du ſentiment de M. Müller à ce ſujet. Voyez-en les détails dans le tome III de ſon Hiſtoire Univerſelle. Leur Langue eſt un compoſé de plu-

ſieurs Dialectes informes & rudes, auſſi peu propres à la Poéſie que le climat ; & leurs chants ſont plutôt des hurlements qui déchirent l'oreille des étrangers.

Ceux qui voudroient diſputer à la Poëſie le droit d'aîneſſe ſur la Proſe écrite, ſe trouveroient démentis par les Lapons. Ce peuple demi-ſauvage compoſe depuis long-temps des chanſons, & il n'a pas encore de lettres ni d'écriture. Il ne fait uſage que de quelques Hyéroglyphes peu raffinés, & auſſi ſimples que les objets déſignés. Dans le Calendrier Lapon, par exemple, le mois de Mai eſt repréſenté par des Grenouilles ; une Comète eſt une étoile à queue. Cependant Regnard, dans ſon voyage en Laponie, fait mention d'un certain *Joannes Tornæus*, qui traduiſoit les Pſeaumes de David en Langue Lapone. Ce bon Curé écrivit auſſi l'Hiſtoire des Lapons dans leur idiôme. Il mourut en 1681.

Les Lapons ſont intéreſſés, peut-être parce qu'ils ſont pauvres. On l'eſt trop ſouvent ailleurs par la raiſon contraire. Ils connoiſſent les procès, & les Créanciers traitent durement leurs Débiteurs : ce qui oblige quelquefois ceux-ci à ſe réfugier dans un canton voiſin, comme en un lieu privilégié.

L'Agriculture ne ſçauroit fleurir chez une Nation Nomade ; & le ſol ingrat qu'habitent les Lapons néceſſite la vie errante qu'ils menent. On les diſtingue en Lapons des bois, ou pêcheurs & chaſſeurs, & en Lapons montagnards ou Paſteurs. Les troupeaux (1) de Rennes ſont toute la richeſſe de ces

(1) Renne ou Rhenne, quadrupède preſque ſemblable au Cerf, mais plus grand & plus léger encore. On s'en ſert pour tirer des traîneaux, & auſſi pour porter des fardeaux ; mais il ne faut pas que la charge paſſe 40 livres. Un traîneau attellé d'une Renne peut parcourir juſqu'à ſix lieues de France par heure. Mais l'animal ne peut aller ainſi que pen-

derniers, qui en prennent le plus grand ſoin. Ils les marquent aux oreilles & leur donnent un nom à chacun. Quand ils ont plus de mâles qu'il ne leur en faut, ils les châtrent. Ces animaux mutilés n'en deviennent, dit-on, que plus grands, plus beaux & moins farouches : leurs maîtres en font tant de cas qu'ils s'appellent entr'eux, par forme de compliment, *Renne châtré*.

Les Lapons des bois paſſent l'été ſur le bord des lacs & l'hyver dans les forêts. Ils s'exercent avec beaucoup d'adreſſe à la chaſſe & à la pêche qui les nourriſſent. Ils ne ſe ſervent plus que d'armes à feu.

La conſtruction de leurs canots & de leurs traîneaux, ainſi que les harnois des Rennes, les meubles du ménage, les uſtenſiles de cuiſine, ſont l'ouvrage de leurs mains. Quelques-uns de ces inſtrumens domeſtiques ſont ſculptés avec aſſez de délicateſſe. Les femmes brodent les habits, font des filets, tannent les peaux, ſèchent le poiſſon & la viande, & aiment ſur-tout à traire le lait des Rennes.

Les cabanes ou maiſons Lapones ſont compoſées d'une carcaſſe de perches fixées en terre, & recouvertes par des brouſſailles, ou par de la toile ou de vieilles peaux. Le foyer occupe le centre de l'intérieur autour duquel on eſt aſſis ſur ſes talons, ne pouvant s'y tenir debout. Ces habitations, aſſez peu commodes, ont des portes, mais elles ne ferment point.

Les Lapons ne ſerrent point ſous la clef leurs proviſions,

---

dant ſept à huit heures. Ce quadrupède rend tant de ſervices au Lapon, qu'il en a été, pour ainſi dire, diviniſé. Il appelle toujours Renne chacune des montagnes ſacrées où il fait ſa prière. *Styren Alda* ſignifie : *Renne du mont Styre.*

ni leurs meubles, quoiqu'ils possèdent quelques ustensiles d'argent. Ce n'est pas chez eux

..... que la méfiance
Est mère de la sûreté.
Lafontaine, Liv. III. F. 18.

Leur comestible consiste en chairs d'animaux crues ou cuites, & séchées à l'air. Mais une particularité remarquable, c'est la coutume qu'ils ont de laisser geler du lait de Rennes dans les estomachs de ces mêmes animaux; en hyver, quand ils veulent se servir de ce lait en glace, ils en coupent des morceaux à grands coups de hache. Leur boisson est l'eau, mêlée assez souvent avec du lait. Ils prennent aussi des bouillons de poissons. Ils feroient excès d'eau-de-vie, si elle étoit malheureusement commune & à plus bas prix parmi eux. Les hommes, pour la plûpart, ne sont sobres & tempérans, que quand ils ne peuvent faire autrement. Leurs vices & leurs qualités sont à la merci de l'occasion.

La terre recouverte d'une natte, leur sert de table; & ils sont grands mangeurs. Chaque convive porte toujours sur lui son couteau, sa cuiller & sa tasse. Ils observent de prier avant & après le repas.

Dans leurs visites, ils se donnent la main & des baisers, en disant, dans leur idiôme: Je te salue, & ils se font des présens.

Cependant le Lapon aime à thésauriser, mais peut-être par suite de Religion. Il enfouit avec précaution, dans la terre, de l'argent, de l'argenterie, & ce qu'il possède de quelque valeur, comptant bien s'en servir en l'autre monde: c'est ainsi que, dans tous les pays, on a fait le sacrifice du présent à l'espoir de l'avenir.

Du reste, les événemens de cette vie les affectent peu.

Leur

Leur caractère insouciant, leur tempérance, l'exercice continuel, le site élevé qu'ils choisissent de préférence pour leur demeure, les rendent forts & agiles; mais ils ne parviennent pas à un âge avancé. L'âpreté du climat, les accidens journaliers auxquels ils sont exposés, avancent le terme de leurs jours. Ils connoissent plusieurs maladies: mais la plus redoutable de toutes, ils n'en sçavent pas même le nom. Cette plaie honteuse étoit réservée aux Nations voluptueuses du Midi. La stérilité est un opprobre pour les Lapones, comme elle l'étoit chez les Juives. Elles accouchent le plus souvent sans douleurs. Un berceau de bois léger en forme de navette, & garni d'un lit de mousse, reçoit l'enfant, qu'on n'emprisonne jamais dans un maillot. En course, les mères se chargent de ce doux fardeau; quand elles sont en station, elles suspendent le berceau dans leurs cabanes, ou à des branches d'arbre.

Par une prévoyance sage, & digne d'être imitée (1), le père ne manque jamais de donner au nouveau-né, en toute propriété, la femelle d'un Renne, qu'il désigne à cet effet par une marque distinctive, servant à caractériser l'enfant dans la suite. Tous les produits de l'animal lui appartiennent, nonobstant l'héritage qui lui revient un jour. Pour peu que le père soit riche, il fait à son enfant un second présent pa-

(1) Elle l'est du moins dans une ville des Pays-Bas. A Ypres, quand une fille vient au monde, le père, pour peu qu'il soit aisé, lui assure sa dot le jour de sa naissance, en plantant un millier d'arbres très-petits, de l'espèce qu'on nomme *Ypreaux*; ensorte que sa fille, à l'âge de vingt ans, se trouve propriétaire de 20 à 30000 liv.

Note de la page 65 *de* l'Age d'Or, *ou* Recueil de Contes Pastoreaux; par le Berger Sylvain.

reil, à l'apparition de la première dent. Les filles n'ont point d'autre dot.

Quoique l'éducation, chez les Lapons, ſoit dure, au point de coûter quelquefois la vie aux enfans d'une complexion foible, les parens ſont quelquefois tendres juſqu'à l'aveuglement & à l'excès envers leurs enfans, qui ne leur en ſçavent pas plus de gré dans la ſuite. La piété filiale eſt à l'inverſe de l'amour paternel.

L'intérêt fait preſque tous les mariages en Laponie comme ailleurs. Le contrat n'eſt qu'un marché dans lequel le cœur n'entre pour rien. On obſerve cependant une condition qui mérite d'être remarquée On ne permet pas à un jeune homme de ſe marier avant qu'il ſoit capable de tuer un Renne. Les Tartares du Dagheſtau (pays voiſin de la Géorgie & de Stiran) ont une coutume qu'il n'eſt par hors de propos de rapprocher de celle-ci : perſonne ne peut ſe marier chez eux, avant que d'avoir planté, en un endroit marqué, cent arbres fruitiers.

Les Lapons, dit Regnard, commencent ordinairement au mois d'Avril à faire l'amour, comme les oiſeaux. Pour obtenir ſa Maitreſſe, l'Amoureux doit prodiguer à ſon père, l'eau-de-vie, qu'on appelle, aux Accords, le vin des Amans. La virginité, en Laponie, n'eſt pas auſſi honorée qu'ailleurs. Les Fiancés n'y ſont pas plus difficiles ſur cet article que les maris ne ſont jaloux de leurs droits excluſifs. Les devoirs de l'hoſpitalité, en faveur des Etrangers, s'étendent juſque ſur le lit conjugal. Refuſer ſon hôte en pareil cas ſeroit une délicateſſe mal placée, & dont il vous ſçauroit le plus mauvais gré poſſible. Une fille, honorée des careſſes d'un Etranger, trouve dans le pays plus d'époux qu'elle ne veut; c'eſt à qui l'achetera

plus cher. Il en seroit peut-être tout autrement si les Lapones ressembloient davantage aux Circassiennes.

La nôce se fait chez la Fiancée, qui paroît aux yeux des Conviés tête nue. Le festin est plutôt un Picnic, où chacun des assistans apporte son plat & sa bouteille. Puis on chante, ou plutôt on crie; puis on danse, ou plutôt on lutte l'un contre l'autre, & on saute par-dessus des bâtons posés horizontalement. Les plus paisibles s'amusent au jeu de l'oye, espèce de jeu d'échecs à treize pions, qui représentent douze oyes & un renard. Les plus spirituels de la bande racontent diverses avantures qui figureroient avantageusement dans notre Bibliothèque Bleue. Le mystère ne préside point à la consommation du mariage. On y procède aux yeux de toute la famille, réunie dans la même cabane.

Quoique peu jaloux de la propreté, les Lapons prennent cependant un bain de rivière tous les samedis. Hommes & femmes se lavent pêle-mêle, sans distinction de sexe, & sans qu'il en résulte d'inconvéniens. On fait toujours le bien tant qu'on ne soupçonne pas le mal. Au reste, ce bain est plutôt une cérémonie religieuse, qu'une pratique de salubrité. Le samedi est pour les Lapons le jour le plus sacré de la semaine.

Les Lapons enterrent leurs morts sans cercueils, nuds ou habillés. Un amas de pierres désigne l'endroit de la sépulture. Pour l'ordinaire on place sur ce tombeau rustique un traîneau renversé, quelques meubles & des alimens, par motif de précaution plus que de vanité sans doute. On n'a pu même détruire cet ancien usage du Paganisme parmi les Lapons baptisés.

Le Christianisme des Lapons n'est pas encore bien épuré.

Plusieurs d'entr'eux tiennent beaucoup à la Religion de leurs premiers ancêtres. Ils adorent toujours un *Dieu universel*, sous le nom de *Joubmel*. Ils y joignent plusieurs autres Divinités subalternes, telles que le soleil & le tonnerre. Ils se sont fait aussi un Dieu de la chasse. Maderakko est une Déesse qui préside, avec ses trois filles, à tout ce qui concerne les femmes. Peskal est le Souverain des Dieux malins; il s'est associé Rota, puissance suprême des Enfers. Ils ont sous eux pour adjoint Jabme-Akko; c'est la mère de la Mort. Cette tradition mythologique a subi plus d'une variante, suivant le temps & le lieu; mais on ne dit pas qu'elle ait jamais amené quelques fâcheuses catastrophes.

Les Lapons non-Chrétiens n'ont point de Temples; mais ils ont des montagnes, des lacs, des fleuves & des arbres consacrés. C'est-là qu'ils placent leurs idoles grossièrement taillés dans de la pierre ou des racines. On remarquera qu'ils attendent quelqu'évènement triste pour s'acquitter de leurs devoirs religieux. Un mariage stérile, une épidémie, &c. les fait aller consulter le Magicien ou le Prêtre. (car c'est tout un en Laponie.) Le dévot Lapon, instruit, sur le tambour magique, de l'offrande qu'il doit choisir, & du saint lieu où il doit la porter, chemine en silence, chargé des ossemens de la victime. Arrivé à l'endroit du sacrifice, il se prosterne, approche en rampant, pose les os, dépouillés de leur chair, sur l'échaffaut dressé à dessein, fait une libation de lait & d'eau de-vie, prononce une prière & s'en va plein d'espoir. Au reste, ce n'est pas en Laponie que le Prêtre vit de l'Autel; car il est de rigueur de n'offrir que des ossemens ou des cornes d'animaux. S'il arrivoit qu'un chien rongeât un de ces os consacrés aux Dieux, la mythologie Lapone veut qu'on

remplace cet os par celui qui lui eſt analogue dans le ſquelette du chien.

Les Lapons baptiſés, (ſi on leur paſſe les réminiſcences de leurs antiques ſuperſtitions) ſont d'aſſez bons Chrétiens Grecs & d'honnêtes Proteſtans.

Les Lapons ſont tributaires des trois Couronnes ſur le territoire deſquelles ils ſe trouvent établis, lors de la levée du tribut. La Suède, la Norwège & la Ruſſie ne ſçauroient exiger de fortes impoſitions d'une peuplade pauvre, peu nombreuſe, & qui n'eſt preſque jamais ſtationnaire.

Le commerce des Lapons eſt peu de choſe. Jadis il ſe faiſoit par échange. Les Norwégiens troquoient de la farine, du gruau, du drap, des haches, des marchandiſes de Clincailleries, contre leurs peaux & leurs fourrures. Aujourd'hui l'argent monnoyé commence à avoir cours parmi eux. On les accuſe d'être méfians & de violer la bonne-foi dans leurs traités : mais peut-être ne ſuivent-ils en cela que l'exemple qu'on leur a donné. Car il eſt probable qu'un peuple, à qui on n'accorde que le ſens commun ordinaire, n'a pas commencé le premier à éluder ſes conventions & a mettre en uſage ces raffinemens qui ſuppoſent une civiliſation avancée. C'eſt à Torno, dernière ville du monde du côté du Nord, que les Lapons viennent ſe rendre pour leur trafic. C'eſt-là que ſe tiennent, pendant l'hiver, les foires des Nations Septentrionales.

Les Lapons ſont paiſibles & gais, quand ils ſe trouvent pluſieurs réunis : quoique très-leſtes & durs au travail, ils ſont enclins à la pareſſe. Ils portent à l'extrême l'amour du ſol natal. Hors de leur pays, ils ſe laiſſent conſumer d'ennui. Paris & tous ſes charmes ne feroit point oublier à un Lapon

ſa cabane enfumée, ſon canot, ſes filets & l'aſpect ſauvage de ſes montagnes de neige.

Les femmes Lapones ſont d'une taille petite, mais bien priſe. Sans être libertines, elles ſont careſſantes. On remarque en elles une extrême irritabilité. Une étincelle de feu, un bruit inattendu, la moindre choſe, les font tomber dans des accès de frénéſie dont elles ne ſont pas les maitreſſes ; le moment d'après, ces ſortes de paroxiſmes laiſſent en elles ſi peu de traces, qu'elles en ont perdu juſqu'au ſouvenir.

Regnard, dans ſon voyage en Laponie, s'eſt amuſé aux dépens de ce peuple. Le portrait qu'il en fait eſt une caricature ; & c'eſt auſſi par trop charger que de dire qu'il n'y point, après le ſinge, d'animal qui approche plus de l'homme que celui qu'on appelle Lapon. Les Nations les plus polies ont toutes commencées comme les Lapons. Il ne faudroit peut-être qu'un grand homme pour en faire tout-à-fait des hommes. Mais le caractère du ſecond de nos Comiques lui faiſoit toujours voir les objets du côté le plus plaiſant. Dans ſa relation de la Laponie on apperçoit ce germe de gaité que l'Auteur du *Légataire* développa dans la ſuite ſur le Théatre avec tant de ſuccès. Il auroit plus de droits à notre reconnoiſſance, s'il ne faiſoit pas trop ſouvent rire aux dépens de la morale.

Arrivé aux bornes de l'Univers, Regnard grava, au-deſſus de l'Autel de l'Egliſe Lapone, appellée *Chucaſdès*, & au bout du lac de Tornotreſch, voiſin de la Mer Glaciale, une inſcription Latine, dont voici le dernier vers ; il eſt remarquable :

Hic tandem ſtetimus nobis ubi defuit orbis. 18 Août 1681.

Cela s'appelle, (dit plaiſamment ce Voyageur enjoué)

se frotter à l'essieu du Pôle, & être au bout du monde.

Au signalement des Lapons, joignons la description de leurs Costumes, qui sont un peu civilisés depuis Regnard. D'abord l'usage du linge leur est inconnu. Les hommes portent des hauts-de-chausses étroits qui descendent jusques dans leurs souliers. Leurs pourpoints sont justes & ouverts sur la poitrine. Ils portent dessus un juste-au-corps à manches étroites, dont les pans, qui atteignent les genoux, sont attachés avec une ceinture de cuir garnie de lames d'étain ou de cuivre jaune. A cette ceinture ils attachent leurs couteaux, leurs pipes, leurs armes à feu, & autres ustensiles d'un usage journalier. Leurs habits sont de pelleteries, de cuir ou de drap. Les juste-au-corps de drap ou de cuir sont toujours bordés de fourrures ou de bandes de drap de diverses couleurs; leurs bonnets, bordés aussi de pelleteries, sont pointus, & sur les quatre coutures garnis de bandes de drap, d'une couleur différente de celle du bonnet. Les Lapons Russiens les bordent avec des peaux de rats. Leurs souliers pointus & repliés sur le devant, sont faits de peau non tannée. En hyver on y met un peu de foin.

Les femmes ont les mêmes habits que les hommes; seulement leur ceinture est ordinairement brodée en fil d'étain. Le collet de leur juste-au-corps est plus relevé que celui des hommes. Elles portent en outre des fichus & de petits tabliers de toile peinte en Russie, des anneaux aux doigts & des boucles aux oreilles. A leurs boucles d'oreilles elles attachent assez souvent des chaînons d'argent qui font deux ou trois fois le tour du col. On leur voit ordinairement des bonnets plissés à la manière des turbans, & d'autres qui prennent la forme de la tête; mais tous sont ornés de broderie en fil

d'étain ; ou du moins de bandes de draps de diverſes couleurs. La parure eſt de tous les pays ; mais, de toutes les femmes, les Lapones ſont peut-être celles qui en ont le plus beſoin.

Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans de la Laponie.



5 *femme Finnoise.*



Homme Finnois.

MŒURS ET COUTUMES *DES HABITANS* DE LA FINLANDE.

LA Finlande, bornée au Nord-Est, par le Golphe Botnique, placée entre le 60 & 65 dégré de latitude septentrionale, est d'une étendue évaluée à 3000 lieues Suédoises quarrées. La plus grande partie de cette contrée rude & peu fertile, obéit à la Suede. La partie méridionale, ou la Karélie, est soumise à la Russie depuis 1721.

Asiatiques d'origine, les Finnois tiennent beaucoup du caractère des nations Orientales, fondu avec celui des Européens, & sur-tout avec les Lapons, dont ils ne se sont séparés qu'au treizième siècle. Avant cette époque, ils avoient des Rois & une Religion à eux. Alors ils honoroient, dit-on, un *Dieu universel*, sous le nom de *Joumar* ou *Joumala.* Sa statue étoit enrichie d'un collier d'or. S'ils reconnoissoient un Dieu, ils croyoient aussi au Diable, nommé *Perkel.* L'un n'alloit pas sans l'autre, comme le bien & le mal dont ils étoient la figure. Ils ne s'en tenoient pas là, & admettoient des accessoires. *Joumala* avoit plusieurs Divinités subalternes, & *Peiko* plusieurs démons inférieurs, tels que les esprits impurs, les spectres, les feux folets.

Leur conversion au Christianisme ressembla à une expédition militaire. Erich, Roi de Suede, autorisé par le Pape

Alexandre, & soutenu par le zèle Apostolique d'Etienne & de Henri, Evêques d'Upsal, les arracha à l'idolâtrie, malgré eux : peut-être prévoyoit-on qu'en perdant leurs Dieux, ils perdroient aussi leurs loix & leur liberté ; & c'est ce qui arriva. Du moment que les Finnois cessèrent d'être idolâtres, ils commencèrent à devenir tributaires de leurs Convertisseurs. Au seizième siècle, de Catholiques ils devinrent Luthériens. Mais dans l'une & l'autre Communion, ils restèrent constamment attachés à plusieurs de leurs anciennes pratiques religieuses : on s'en embarrassa peu ; on leur laissa ce dédommagement ; on avoit encore plus à cœur leur soumission que leur salut : ensorte qu'encore aujourd'hui, sur-tout parmi les gens de la campagne, le lundi & le vendredi sont des jours malheureux. Le soir du Mardi gras ne doit être éclairé, ni par le feu, ni par les chandelles. A la Toussaints, on régale tous les personnages canonisés par l'Eglise Romaine ; on leur prépare des bains chauds & l'on dresse leur couvert à l'entrée de la nuit; le maître du logis, endimanché & tête nue, ouvre la porte de la basse-cour ; car c'est par-là que ses hôtes sanctifiés doivent lui rendre visite. On leur laisse le temps de faire honneur au festin préparé pour eux. Quand on présume qu'ils se sont assez repus, on les reconduit poliment jusqu'à la porte, une bouteille d'eau-de-vie à la main. C'est le vin de l'étrier. Les restes du repas sont portés dans l'auge des écuries, pour repaître les feux follets.

Les mariages & les enterremens se font à la Suédoise. A la campagne il est un usage peu favorable aux unions : une fiancée Finnoise est obligée de faire présent à chaque convive de quatre à cinq aulnes de toile & d'une paire de bas ; elle reçoit en échange quelqu'argent, mais pas assez pour la dédommager de ses frais. C'est ce qui a donné lieu au proverbe : *Filles à marier ruinent la Ferme.*

Les Finnois ont des villes & des villages ; ils construisent leurs maisons comme en Suede, mais à une grande distance les unes des autres ; chaque domaine particulier ayant une grande étendue de terrein : ce qui fait languir le Commerce. Les bleds réussissent assez bien ; le seigle & l'orge donnent une récolte à peine suffisante à la consommation du pays. La chasse & la pêche fournissent le reste. Les Finnois mangent beaucoup ; ils font cinq repas par jour, & ils préfèrent l'eau-de-vie à tout. Les Finnoises sont laborieuses & bonnes ménagères.

Les Suédois leur ont conservé quelques prérogatives & l'ombre de la liberté. Quoiqu'ils ne reconnoissent point un état de noblesse, l'homme de la campagne cède le pas au citadin & à ceux qui sont attachés au service de la Couronne Suédoise ou Russe ; il les appelle même, *gens de qualité*. Mais cet usage abusif n'est pas encore passé en loi. Dans le fait & dans le droit, les Finnois ne forment qu'un seul Etat, comme cela doit être.

Quant à l'extérieur, les Finnois ressemblent parfaitement aux Lapons ; mais leurs mœurs sont plus cultivées, & leur costume n'est pas le même ; l'habitant des villes s'habille comme en Suede, & les paysans comme les paysans Suédois. La plupart laissent croître leur barbe. Quelques-uns n'en conservent que la moustache. Les uns portent des souliers de peau ou d'écorce ; les autres des sabots ; pour bas ils ont des haillons qui se croisent autour de leurs pieds. Ils font des haut-de-chausses dans lesquelles ils renferment leur chemise. Cette dernière circonstance est à remarquer, en ce que la plupart des paysans Russes, leurs voisins, ont toujours la chemise hors de la culotte. Ils portent un pourpoint & un petit habit à taille qu'ils boutonnent. Par-dessus ils placent une ceinture de peau, où ils attachent un gros couteau, des

clefs & des armes à faire du feu. Leurs cheveux détachés font ordinairement couverts d'un chapeau , ou plutôt d'un bonnet à la Hollandoife. Leurs habits font d'un gros drap que leurs femmes fabriquent elles-mêmes. En hyver ils s'enveloppent avec des peliffes de mouton.

La chauffure des payfannes confifte en une efpèce de pantouffles ou fouliers , qui ne couvrent que le talon , la plante & les doigts des pieds. Elles portent des hauts-de-chauffes & mettent un cafaquin en forme de chemife , plus large que long , fans taille & fans manches ; mais leur pourpoint en a qui font très-amples. Elles fe couvrent la tête d'un linge qui retombe fur le dos. Elles ont des boucles aux oreilles ; leur fein eft enrichi de plufieurs cordons de perles de verre. En été , la juppe & le corfet font de toile teinte par elles-mêmes & garnie de petites coquilles blanches , ou de broderies de diverfes couleurs. Leur tablier étroit & fans plis eft bigarré de broderies & de franges. Une bande de peau ou de linge , large de trois doigts , garnie de frange aux deux bouts , leur tient lieu de ceinture qu'elles nouent fur le côté. Les femmes aifées font ufage de foye , de pelleterie & de draps fins. Elles fe diftinguent auffi par plufieurs ornemens de fer blanc ou de cuivre jaune en forme de boutons. Les plus élégantes portent quantité de rubans qu'elles font paffer dans leurs larges boucles d'oreilles , & qu'elles laiffent flotter fur leurs manches enjolivées avec de la laine de plufieurs nuances. Elles fe couvrent la tête d'une longue ferviette , nouée comme pour faire coëffure , & dont les extrémités paffées dans la ceinture retombent jufqu'aux talons. Deffous cette ferviette eft un bandeau de peau , qui fert à affujettir les cheveux , & qu'elles ont foin de parfemer de coquilles & de perles.

Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans de la Finlande.







Femme dalecarlie



Paisan de dalecarlie.

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LES DALECARLIENS.

La Dalecarlie forme une des ſubdiviſions de la Suéde, à l'oueſt de ce Royaume. On y trouve des montagnes, peu de champs à enſemencer, beaucoup de forêts, des pâturages excellens, & ſur-tout des mines de fer, de cuivre & même d'argent. Elle eſt arroſée par le Dal-elbe, ſeul Fleuve digne de ce nom. On y compte à peine trois ou quatre Villes.

La Suéde ſeroit encore libre, s'il n'eût tenu qu'aux Dalecarliens. Cette Peuplade, fidelle à ſon origine Scythe, a toujours joué un rôle dans les révolutions Politiques du nord de l'Europe.

Ce furent les Dalecarliens qui, autant par eſprit de Religion que par raiſon d'Etat, ouvrirent l'avis dans une Aſſemblée Nationale de la Suéde, d'immoler le Roi Damalder, comme victime expiatoire, pour faire ceſſer une famine de trois années, cauſée apparemment par la mauvaiſe adminiſtration de ce Prince négligent. Le ſacrifice eut lieu ſur l'Autel des Dieux du Païs. Cet acte de Juſtice ſe paſſa dans le courant du IIIe ſiècle. Alors le Souverain dépendoit de

ſes Sujets, & n'en étoit, pour ainſi dire, que l'Agent à leurs gages. A cette époque, le Trône de Suéde, loin d'être envié, eſſuyoit des refus.

Ce furent les Payſans de Dalecarlie qui les premiers eſſayèrent de ſecouer le joug étranger, qu'on vouloit impoſer ſur la Suéde, prête à devenir Province du Dannemarc. Eric XIII, Roi de ce dernier pays, parut avoir égard aux vives réclamations des priviléges de la Nation faites par les Dalecarliens : mais il obtint dans la ſuite, par des détours, ce que lui refuſoient à force ouverte, des Hommes courageux, mais ſimples.

Ce furent les Dalecarliens qui aidèrent Guſtave Vaſa à conquérir la Suéde, envahie par Chriſtiern II. Ce furent eux encore qui, ſous ce même règne, s'opposèrent à des innovations peut-être bonnes en elles-mêmes, mais qui compromettoient les droits du Peuple. Laiſſons parler un moment un Hiſtorien des plus eſtimables parmi les modernes.

. . . Guſtave ſe rendit dans la Dalecarlie, vaſte contrée au nord de la Suéde, qui, bien que remplie de montagnes & peu fertile en grains, ne laiſſe pas que de nourrir un grand nombre d'habitans. La ſituation du pays, l'âpreté du climat, la vie dure & laborieuſe, la pauvreté de ces Peuples leur donnent une force de corps, un courage, une inclination pour la Guerre, un zèle pour la Liberté qui les a diſtingués de tout temps, au milieu même d'une Nation vaillante & guerrière. Attachés inviolablement à leurs opinions & à leurs uſages, ils vivent en quelque ſorte, ſéparés des autres Suédois,

&

& conservent (1) un langage & *des habillemens* (2) *particuliers*. Comme ils ont toujours conservé une sorte de liberté, ils respirent aussi dès l'enfance, cette fierté qu'étouffe chez les autres Hommes la présence continuelle d'un Maître. Il faut que la main qui les gouverne soit habile & légère. D'ailleurs, ils méritent des ménagemens par leurs vertus, leur frugalité, leur application au travail, leur bonne foi, leur valeur, leur zèle pour le service de leur patrie. Ces vertus les ont rendus célèbres de tout temps dans l'Histoire de Suéde.

Ce fut vers ce Peuple, comme vers son dernier refuge, que Gustave tourna ses pas. Il s'y tint long-temps caché, sous le Costume du pays. On dit même qu'il se loua à un Mineur pour battre le bled dans la grange. Une autrefois, tapi dans un charriot couvert de paille, il s'y laissa blesser par des Soldats Danois, chargés de le découvrir. Dans la principale Bourgade de la Province, nommée *Mora* (3), les Paysans assemblés en grand nombre pour les Fêtes de Noël (1520), l'écouterent avec intérêt. Deux cens d'entr'eux, dès le commencement de l'année 1521, le reconnurent pour leur Chef, & lui promirent fidélité : ensorte que c'est à ces

(1) Au nord de la Dalecarlie, on parle un idiome qu a quelqu'analogie avec l'ancien Gothique.

(2) Voyez les deux Planches de Costumes annexées à cet Article.

(3) Ou Hédémora, Ville ancienne sur le Lac Hafran.

deux cens Dalecarliens, qu'il faut accorder tout l'honneur de la Révolution, toutefois après avoir rendu hommage au Héros qu'ils sçurent apprécier.

Comme les Dalecarliens se sont contentés d'un rôle passif dans une autre Révolution qui vient de s'opérer tout récemment en Suéde, nous nous abstiendrons d'en parler.

Fin de la Notice Historique sur les Dalécarliens.



la vandale



NOTICE
HISTORIQUE
SUR LES VANDALES.

Ce mot devenu synonyme à l'épithète de Barbare, est le nom d'un Peuple principalement connu dans l'Histoire par la prise de Rome & le sac de cette Capitale du Monde & des Beaux-Arts. Originaire de la Scandinavie, cette Peuplade farouche eut de continuels démêlés avec les (1) Goths, dont elle différoit peu. Ceux-ci, sous la conduite de Berig, leur premier Roi, défirent les Vandales, voisins des Almeruges, sur les bords de la Mer Baltique. La première date certaine qu'on trouve dans leurs Annales, est une époque fâcheuse pour eux. Vers le milieu du quatrième siècle, Geberig, Chef des Goths, signala le commencement de son règne, par la Guerre qu'il déclara à Visimare, Prince des Vandales, de la Race des Asdingues, qui est très-illustre parmi ces Peuples, & toute remplie de Héros. Au rapport de l'Historien (2) *Dexippe*, les Vandales

(1) Une Histoire générale des Gots, par Jornandés, Archevêque de Ravenne, nous a fourni les matériaux de cet Article.

(2) Du temps de l'Empereur Aurelien, il y avoit à Athenes un Rhéteur appellé *Dexippus*, & qu'on surnommoit Herennius.

furent une année entière à traverser cet espace de pays qui se trouve entre le rivage de la Mer Baltique, à l'extrêmité de la Germanie, d'où ils étoient partis depuis plusieurs siécles, & les rives du Danube, où ils habitoient, quand Geberic porta les armes chez eux. Le combat se donna sur les bords de la Marise, Fleuve de la Dacie, qui comprend aujourd'hui la Transylvanie, la Moldavie & la Valachie. La victoire fut long-temps incertaine; mais enfin, elle se déclara en faveur des Visigoths. Visimare périt, & avec lui, presque toute la Nation des Vandales. Ceux qui échappèrent à l'épée du Vainqueur, fuyant leur patrie désolée, allérent trouver Constantin, & le supplièrent de leur accorder dans ses Etats, un lieu où ils pussent conserver les misérables restes d'un des plus anciens Peuples du Monde. L'Empereur leur assigna la Pannonie (la Hongrie), où ils demeurèrent 40 années, soumis comme les Naturels du pays, aux Loix de l'Empire. Ce fut delà que le Patrice Stilicon, Beau-Père du premier Ministre d'Honorius, les fit venir, pour leur donner en proie les Gaules, où cependant ils séjournèrent peu, ne s'y étant arrêtés qu'autant de temps qu'il en falloit pour les piller.

Les Vandales, sous Genseric, vers l'an 380, inquiétèrent beaucoup l'Empereur Gratien, par leur irruption subite en Espagne; car, quoiqu'ils eussent obtenu des Romains, les deux Pannonies, ils n'osoient pas s'y établir tout-à-fait, dans la crainte des Goths. D'ailleurs, cette Nation, d'un naturel inquiet &

ennemi du repos, ne démentoit pas, à la première occasion qui s'en présentoit, l'étymologie (1) du nom qu'elle portoit.

Vers l'an 425, le Comte Boniface ayant à se plaindre de Valentinius, chercha à se venger de l'Empereur, aux dépens même de l'Empire. Pour accomplir ce dessein, il jetta les yeux sur les Vandales, qu'il crut très-propres à le seconder. En conséquence, il envoie vers Genseric leur Roi, & l'engage par des promesses, à passer en Afrique. Une telle proposition chatouilla l'oreille du Monarque, qui ne cherchoit qu'à s'aggrandir. Il entre avec ses Vaisseaux dans la Mer Méditerranée, par le Détroit de Cadix (Gibraltar), & aborde à Carthage.

Ce Roi ne s'étoit déjà fait que trop connoître aux Romains, par le sang de leurs légions, qu'il avoit versé plus d'une fois. Il étoit d'une taille médiocre; une chûte de cheval l'avoit rendu boîteux. Il avoit un esprit profond, impénétrable, &c. Il vint à bout de s'établir en Afrique; & il y règna long-temps avec tant de bonheur & de gloire, qu'il fut toujours adoré de ses sujets, & redouté des autres Princes: étant près de mourir, il appella ses Fils, qui étoient en grand nombre, & leur ordonna avec cette autorité qu'il s'étoit acquise sur les siens, de n'avoir jamais entr'eux aucun différend pour le Royaume qu'il leur

(1) On prétend que le nom *Vandale* vient du mot gothique *Vandalen*, qui signifie encore aujourd'hui, en Allemand, *errer*.



laiſſoit ; mais de reconnoître paiſiblement leur aîné pour Roi ; & après ſa mort, celui qui ſeroit le plus proche, & ainſi de ſuite juſqu'au dernier. Ils promirent à leur Père mourant, de ſuivre ſes dernières volontés ; & ils obéirent en effet, avec une exactitude ſi religieuſe, que le Royaume s'eſt conſervé dans leur famille un ſiécle entier, ſans qu'aucune guerre civile en ait troublé la tranquillité.

Voici la ſuite de ces Rois :

Genſeric fut le premier.
Hunneric, le ſecond.
Gondamond, le troiſième.
Tiaſamond, le quatrième.
Et Hilderic, le cinquième.

Mais Gilimir n'ayant aucun égard aux dernières volontés de Genſeric, & cédant à l'impatient déſir qu'il avoit de règner avant ſon rang, interrompit cette paiſible ſucceſſion ; il prit les armes contre Hilderic ; & l'ayant tué, il ſe mit à ſa place. Juſtinien ſembla réſervé pour punir ce crime. Gilimir fut abbattu à ſon tour du Trône uſurpé par lui, & conduit par Béliſaire, à Conſtantinople, avec les Tréſors dont il faiſoit ſes Dieux. Il fut traîné dans le Cirque, attaché au Char du Vainqueur, & donné en ſpectacle au peuple Romain.

Les Vandales, établis en Eſpagne, furent vivement preſſés par Vallia ; la mort de ce Prince des Viſigoths, les délivra d'un ennemi redoutable.

Mais revenons à Genſeric, pour nous arrêter un moment à l'époque la plus brillante dans les faſtes des Vandales.

Maxime s'étoit emparé de l'Empire Romain, après avoir immolé à ſon ambition Valentinius troiſième. Genſeric, Roi des Vandales, apprenant en Afrique, ces révolutions, équipe une Flotte, aborde en Italie, va droit à Rome, la ſurprend & la pille. Maxime fuit devant le Vainqueur, & meurt de la main d'un de ſes ſoldats. Cette grande cataſtrophe eut lieu vers l'an 455 de l'ere vulgaire.

Ce fut ce même Genſeric qui, pour ſe maintenir en Afrique, engagea ſous main, Euric, Roi des Viſigoths à profiter de la criſe où ſe trouvoit l'Empire Romain, & à ſe ſaiſir de deux Villes célèbres dans les Gaules, Arles & Marſeille.

Les Vandales ont laiſſé leur nom à une partie de la Poméranie Ducale & du Duché de Mecklenbourg en baſſe Saxe : Guſtrow en eſt la Ville Capitale, ou le chef lieu de pluſieurs villages, ſeuls reſtes de cette Nation turbulente & trop fameuſe.

Le coſtume des Femmes eſt remarquable en ce que leurs juppes ne tombent pas plus bas que la jarretière.

Fin de la Notice Hiſtorique ſur les Vandales.



Femme de frise





Matelot de Frise.

NOTICE
HISTORIQUE.
SUR LA FRISE,
L'UNE DES SEPT PROVINCES-UNIES.

Le nom des Habitans de la *Friſe* (1) fait l'éloge de leur induſtrie dont il eſt un témoignage. Le ſol qui les porte leur appartient bien légitimement ; car ils ſe créérent, pour ainſi dire, une patrie. Leurs travaux & leur ſoins convertirent des lagunes infécondes, en campagnes fertiles, en gras pâturages. Du ſein des marais, on vit ſortir onze Villes & 350 Bourgs, entrecoupés de canaux propices au Commerce. La Liberté afait tout cela & le conſerve.

Les Friſons ſe ſont toujours montrés jaloux de leur indépendance ſous leurs différens Chefs élus & ſurveillés par eux. Vers la fin du ſeptième ſiécle, vaincus tour-à-tour, par Pepin & Charles Martel, ils ne ſupportèrent qu'impatiemment des Gouverneurs étrangers, & pendant trente années diſputèrent leurs droits à Charlemagne, peu accoutumé à une réſiſtance auſſi

(1) *Friſsen*, dans leur idiome, veut dire *creuſer*, *remuer la terre*.

opiniâtre. La force l'emporta enfin sur le courage, & le Conquérant abusa de sa victoire. 4000 (1) des plus braves, & selon l'Empereur, des plus séditieux, furent décapités. Le reste de la Nation fut reserré dans les plus étroites limites. Par la suite, ils firent plusieurs tentatives, que les Puissances intéressées à la servitude de ce pays, traitèrent d'attentats. En 1296, ils voulurent secouer le joug de leurs Comtes, qui faisoient les petits despotes. Gerard de Velsein, Gentilhomme de la contrée, nouveau Brutus, poignarda de 22 coups d'épée, Florent, V^{e} du nom, Fils de Guillaume II, Roi des Romains. Personne n'ignore comment devenue Province des Etats de Philippe II, la Frise sçut se soustraire confédérativement avec le reste des Pays-Bas, à l'odieuse tyrannie du successeur de Charles-Quint.

La Constitution de la Frise est aujourd'hui entièrement démocratique. Le Peuple y est souverain, représenté par deux Députés élus dans chacune des 40 Préfectures qui composent toute la Nation. Les Etats consistent dans la réunion de ces Représentans. Cinq Frisons assistent aux Etats Généraux de la Hollande. La Province ne regrette pas le Stadhouder particulier qu'elle plaçoit jadis à la tête de ses Assemblées Nationales. Il n'y a que Leeuwardein qui y ait perdu. Elle servoit de résidence à ce Magistrat suprême. On

(1) D'autres disent 4500.

manufacture

manufacture dans cette petite Capitale, de belles étoffes de laine, & des toiles de la plus grande finesse. L'aulne coûte 12 (1) gouldes.

C'est à Balswend, Ville aussi ancienne que (2) la précédente, que l'on fabrique les sayettes de Frise.

Un Sénat de huit Bourguemaistres gouverne Harlingen, Ville la plus considérable de la Province, après Leeuwarden. On y fait quantité de toile pour les voiles de Vaisseau.

Quelques Matelots habitent à présent la Ville de Staveren, autrefois la capitale des Frisons & le siège de leurs Souverains.

Les Habitans de la petite Ville de Hindelopen se font remarquer encore aujourd'hui par le Costume & l'idiome qui leur sont particuliers.

Il y a beaucoup de tisserands dans le district de Tjetjerksteradeck, Préfecture qui contient quinze Villages, & qui dépend du Quartier d'Oostergoe.

Dans celui de Westergoeest, il y a un Bourg nommé Molkweren, remarquable par les habillemens que portent ceux qui l'habitent, & par leurs Mœurs, différentes de celles de leurs compatriotes.

La tolérance religieuse a lieu dans toute sa plénitude

(1) Une Goulde Hollandoise vaut à-peu-près 48 sols de France.

(2) On place leur fondation en 1190.

chez les Frisons. La Communion Mennontie n'y paroît dominante, que parce qu'elle est la plus nombreuse. La Frise fut le berceau tout-à-la-fois du Réformateur & de la Secte. Simon Menno y naquit & y exerça d'abord avec édification, les devoirs de Curé. Mais les principes simplifiés des Anabatistes parurent lui convenir mieux dans la suite. Il écouta ces nouveaux Maîtres avec intérêt, & se fit bientôt écouter à son tour avec plus d'intérêt encore. Il alla plus loin. Il crut devoir motiver la nouvelle profession de Foi qu'il venoit d'embrasser. Ses Mœurs & ses lumières relevées par le don de la parole, lui valurent en peu de temps, un parti qui grossit tous les jours. Son caractère de tolérantisme le fit aimer de ceux que son éloquence avoit déjà persuadés. Il servécut douze ans à un décret porté contre sa personne. On mit sa tête à prix en 1543 : & ce ne fut qu'en 1565, qu'il mourut, se voyant le Patriarche chéri & révéré d'une Secte nombreuse, qui ne montra pas toujours dans la suite, la modération de Menno. Les Dogmes qu'il prêchoit & qu'il publia dans divers Ecrits, ne sont rien moins qu'incendiaires. Il défendit à ses Disciples le port des armes, & leur interdit dans les Tribunaux, la prestation de serment, autre arme plus sacrée & non moins redoutable. Sur-tout il leur enjoignit, comme une Loi sainte, qui ne souffre point d'exception, & contre laquelle on ne prescrit jamais, la plus rigoureuse Egalité. Selon lui, dans aucun cas, dans aucun temps,

en aucun lieu, un Homme n'a nul droit sur un autre Homme. Affecter la plus légère autorité sur ses semblables, lui paroissoit un crime de lèze-Humanité au premier chef. Il professoit des erreurs vraiment révoltantes. Il pensoit qu'on ne devoit faire aucun acte religieux avant l'âge de la réflexion. En conséquence, il désapprouvoit fort le Sacrement de Baptême administré à l'enfance. Il osoit aussi élever des doutes contre la Conception d'un Dieu au sein de la Vierge Marie, &c. &c. &c.

Les bons habitans de la Frise, sans doute, par une suite de leur attachement à leur Patrie & à leur Liberté, s'empressèrent de se ranger sous les nouvelles Bannières de leur Compatriote, dont l'intention étoit pure, & dont la vie fut toujours exemplaire. Ensorte que les Mennonites surpassent de beaucoup par le nombre (si ce n'est par la raison) les Protestans & les autres Communions qui ont cours en Hollande.

On peut encore dire des Frisons d'aujourd'hui, ce que rapportoit d'eux un Voyageur au commencement de ce siècle. « Les Paysans de Frise sont plus opulens » que beaucoup de Gentilshommes ailleurs. Les Femmes » & les Filles ont presque toutes des ceintures d'argent, » des pendans d'oreilles & des bagues d'or, & souvent » leurs cheveux nattés avec des semences de perles (1)

(1) La richesse du Costume d'un Peuple n'est pas toujours une preuve de son aisance. Où il y a beaucoup de

» d'Orient. Il n'eſt pas ſurprenant de voir qu'un Payſan » donne dix à douze mille écus en mariage à ſa » Fille ; & on en a vu même qui ont eu juſques à » une *tonne* (1) *d'or*. Il y en a peu de cette force, mais » en général ils ſont tous fort à leur aiſe.

Dans quelques endroits de la Friſe, on pratique encore un uſage digne des beaux jours de la Grèce. Le matin du jour des nôces, les jeunes Filles du hameau s'empreſſent de former avec des branchages fraîchement coupés, un berceau de verdure (2) au-

---

luxe, il y a ordinairement auſſi beaucoup de misère. Mais l'amour-propre s'étudie alors à confondre les états. On porte tout ſur ſoi; on ne laiſſe rien chez ſoi : pour ſe ſouſtraire au dédain des Grands, les Petits font ce qu'ils peuvent pour ſauver au moins les apparences, & afficher ſur leurs habits une parité de condition qu'ils ne ſçauroient ſoutenir dans leur vie domeſtique. Une Nation dans ce cas n'eſt opulente qu'en ſurface. L'amertume eſt au fond du vaſe, dont on a doré les bords. Cette remarque ne regarde point les Friſons.

(1) La *tonne d'or* vaut 100,000 florins, & le florin vaut 25 ſols de France.

(2) Au milieu même de la Capitale de la France, nous avons été témoins d'un uſage à-peu-près ſemblable. Invités à la célébration des Vœux d'une de ces Religieuſes bienfaiſantes, qui deſſervent avec tant de charité & de courage

deſſus du chevet du lit nuptial. Puis, chargées de corbeilles de fleurs, elles accompagnent les Epoux juſqu'au Temple, en ſemant des roſes blanches ſur la tête de la Mariée. Au retour de la cérémonie, l'Epouſée reçoit des mains de ſes Compagnes, une couronne de roſes rouges, qu'elle garde ſur elle juſqu'au ſoir, & qu'elle conſerve dans ſon ménage, juſqu'à ce qu'elle ait obtenu les honneurs de la maternité.

Pareille Fête n'a point lieu pour les Veuves qui ſe remarient.

Selon les Diſtricts, il y a quelque différence entre la coëffure des Femmes mariées & celle des Filles; celles-ci ont la tête nue. Il y en a d'autres qui portent ſous leurs bonnets de baptiſte ou dentelles, un ruban

---

l'Hôtel-Dieu de Paris; & admis dans l'intérieur de leur Monaſtère, ouvert aux Hommes ce ſeul jour-là, en viſitant le Dortoir, aſyle de la propreté, nous vîmes les Sœurs Novices parſemer de fleurs la couche virginale de leur ancienne Compagne, qui faiſoit Profeſſion, la ceindre de verdure, & y ſuſpendre des guirlandes avec des nœuds de rubans. Cette image, douce & fraîche, nous toucha d'autant plus, qu'elle offroit le plus parfait contraſte avec le ſpectacle pénible de ce qui ſe paſſe ſous ce même Dortoir, dans ces vaſtes ſalles, réceptacle de toutes les infirmités du corps humain.

couleur de rose ou rouge, qu'elles quittent ordinairement le jour qu'elles se marient. Dans d'autres endroits, ce sont les Femmes qui ont la tête découverte ; les Filles portent des bonnets ; les coëffures différent aussi entr'elles. Elle se ressemblent toutes en ce qu'on les attache sur la tête avec une grosse épingle d'or ou d'argent. Les Femmes de Frise s'étudient à avoir le front uni & lisse. On en trouve encore beaucoup qui laissent pendre une petite boucle de cheveux sur les tempes.

Par-dessus la coëffure, on met une caleche, nommée *Kaper ;* car les chapeaux de paille ne sont point en usage dans ce Canton Les colliers de corail & de karabe sont encore fort à la mode.

Les Filles de la Frise ont la triste manie de ne jamais quitter, le jour comme la nuit, leurs corps de baleine, afin de mieux conserver la finesse de leur taille. Elles sont au reste, extraordinairement propres sur leurs habillemens.

Le Costume des Hommes est aussi très-simple. Un habit de drap ou de serge brun pour l'ordinaire, avec une camisole garnie de boutons d'argent, compose leur habillement journalier. Leur luxe consiste à porter un gillet de callemandre rouge ou bleue, & une cravatte de mousseline bien plissée, autour du col, & dont les bouts passent sous les aisselles. Ils n'aiment point à porter de l'or ou de l'argent, quoiqu'ils ayent néanmoins des boutons de ces métaux au collet de la

chemise. (1) Les Pêcheurs de profession sont habillés à la matelote, & ne quittent pas même les jours de Fête, cet accoutrement. Quelques Gentilshommes dans leurs Châteaux, conservent l'ancien Costume Hollandois.

---

(1) Il y a quelque temps que, dans les Halles de Paris, les Hommes qui s'y destinent à transporter les fardeaux, & qu'on appelle *Forts de la Halle*, portoient aussi comme les Frisons, une garniture de boutons d'argent sur leurs habits de Fête; mais depuis les progrès & les abus du luxe dans les autres classes de Citoyens, les *Forts de la Halle* se trouvent obligés de se contenter de boutons blanchis ou de la même étoffe que le vêtement. C'est principalement sur le Peuple que pese le luxe. Les superfluités du riche motivent & multiplient les privations du pauvre.

Fin de la Notice Historique sur la Frise.



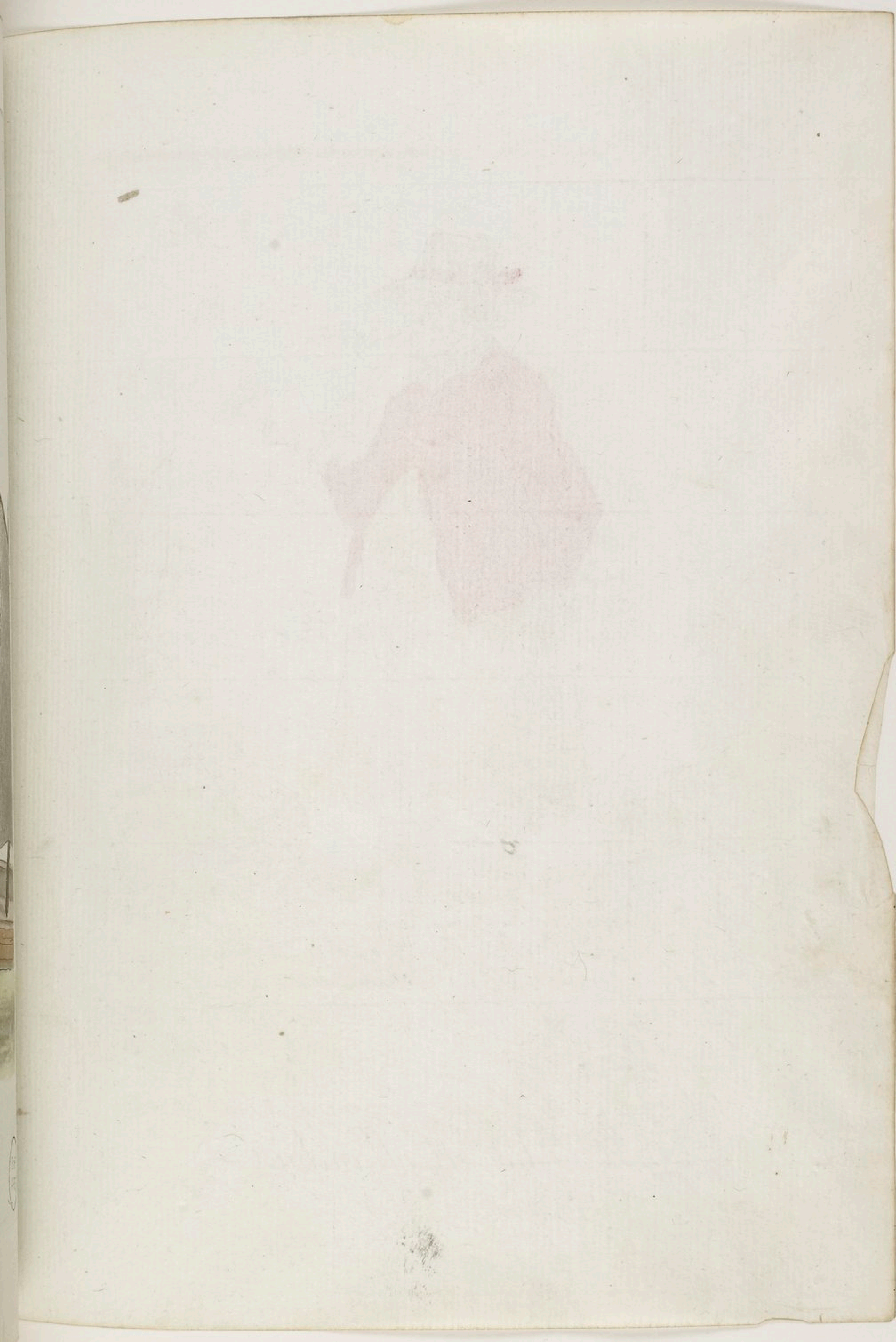
Femme de polande

Femme de holande





Matelot Hollandois



NOTICE

HISTORIQUE

SUR LA HOLLANDE.

La Maison d'Autriche compteroit peut-être encore les Pays-Bas au nombre de ses Provinces, si Philippe II s'étoit conduit avec les Hollandois, comme César avec les Bataves. Mais le Conquérant des Gaules étoit un grand homme; le successeur de Charles-Quint n'étoit que politique. Puissent ces Etats Républicains avoir toujours devant les yeux ces deux révolutions, principalement la dernière! Puissent les Bataves modernes veiller tout-à-la-fois & avec la même attention, sur l'élément qui les assiège & sur les Puissances qui les observent! L'Industrie & le Commerce portent la vie & le bien-être dans les différentes parties du corps social; mais l'union & le courage doivent en consolider l'ensemble. De l'or & des épices, une bonne Marine & de l'économie font fleurir un Peuple; mais une confédération patriotique que rien ne peut entamer, & l'amour de la liberté par-dessus tout, sont des trésors dont la garde est bien plus importante. Le salut de la République en dépend.

C'est la Hollande proprement dite, qui doit donner l'exemple aux autres Provinces; dans presque tous les

temps elle a joué le premier rôle, & elle jette aujourd'hui le plus d'éclat. Cet Etat conservera la considération qu'il s'est acquise au-dehors, en ne s'écartant pas trop des Mœurs simples & même un peu rudes, qu'on peut encore rencontrer dans ses campagnes.

Il n'y a pas bien du temps qu'il étoit d'usage dans quelques Hameaux de fournir en comestibles qui pouvoient se garder, les frais & dépens de tous les procès. Un Mari, par exemple, accusé d'avoir meurtri l'épaule de sa Femme, si le fait se trouvoit constaté, étoit condamné à donner un jambon; une Femme convaincue du même délit, payoit le double. Ceux du même Canton qui s'étoient abstenus d'accompagner la pompe funèbre de leur voisin défunt, étoient taxés à 18 deniers. Les lods & ventes de certaines propriétés qui changeoient de maître, étoient aussi versés dans la même Caisse, à laquelle les suppots de la Justice ne pouvoient toucher en aucune manière. Au bout d'un certain temps, on convenoit du jour & de l'endroit pour consommer toutes ces amendes. C'étoit ordinairement en automne. Tous les Habitans de la Jurisdiction étoient invités de droit, à cette Fête, qui duroit quelquefois quatre & cinq jours, présidée par le Magistrat & sa compagne. On y observoit des Loix. Chaque Homme pouvoit y amener sa Femme, mais point d'enfans ni de chiens. Pour s'assurer encore davantage de la paix & de la bonne intelligence entre les Convives, on s'interdisoit dans les propos, les matières de Religion. Manger & boire, fumer & chanter étoient les seules choses per-

mises à discrétion. Le Puvre & le Riche, placés indifféremment à la même table, mettoient ensemble la main au plat, & touchoient au même (1) verre. Il n'y en avoit qu'un pour l'Assemblée entière; mais ce verre contenoit plusieurs mesures de vin; il passoit sur les lèvres de chaque buveur à tour de rôle. Rempli aussi-tôt que vuidé, le Magister commençoit la ronde, s'il le jugeoit à propos; on s'en rapportoit à sa prudence. La pipe à tabac obtenoit les mêmes honneurs; & quelquefois l'Epouse, enivrée déjà par la fumée du vin, vouloit aussi partager cet autre plaisir avec son Mari. C'étoit un spectacle touchant que de voir ces bonnes gens, loin de garder rancune l'un contre l'autre, se féliciter de leurs anciens débats qui donnoient occasion à ces jours de fraternité & de plaisir. Dans d'autres Tribunaux les Plaideurs, pour se *refaire*, auroient bien besoin de pareils banquets.

La propreté Hollandoise est connue. On sçait qu'on la porte dans ce pays, jusqu'à l'extrême. Mais quelques-

(1) Cet usage inconnu au sein de nos grandes Cités, est encore pratiqué dans les petites Villes de Flandres, d ns les Bourgs du Vivarais & ailleurs. A la fin du repas, les anciens aimoient à boire ainsi à la ronde, au même vase. Le luxe & l'étiquette empiètent tous les jours sur la bonhommie de nos Pères : & si le proverbe auquel cet usage a donné lieu, est vrai, nous avons raison; les Convives délicats & dédaigneux, ne trouveroient pas toujours leur compte à ce qu'on devinât leurs pensées, en buvant après eux.

uns de nos Lecteurs ignorent peut-être qu'il n'y a pas plus d'un demi-siècle qu'on se sert de fourchettes dans toute l'étendue de la Hollande. Auparavant on portoit à la bouche, la viande avec ses doigts. Une seule serviette paroissoit suffisante pour une table de plusieurs couverts. Les Convives se renvoyoient à la tête les uns des autres, une draperie bleue roulée en forme de peloton, avec laquelle on s'essuyoit les mains & les lèvres. Et cependant, à la même époque, il y avoit des sandales toutes prêtes sur le seuil des maisons, qu'on offroit à ceux qui venoient en visite. On leur faisoit (1) quitter leurs chaussures, afin de ne point salir le parquet bien lavé & bien essuyé avec des linges.

Les Hollandois sont aussi propres sur eux que chez eux. « On ne voit jamais trous ni pièces à leurs habits, » & une personne qui porte des vêtemens raccom- » modés, peut passer pour très-pauvre. Les Servantes » vont toutes en mules de chambre dans les rues, & » leurs mules sont couvertes de velours ou d'autres » étoffes de soie. Les Femmes & les Filles portent » ordinairement des caleçons pour se garantir du froid ».

En général elles sont fort sédentaires & peu dissipées. On les charge du Commerce de détail; & en effet,

(1) Les piétons, en France, ont adopté cette coutume pendant l'hiver & dans les temps de pluye. On laisse à la porte de l'appartement où l'on entre, ses *claques*, espèce de chaussures auxiliaires qui tiennent le pied plus sec & plus propre.

cela leur convient mieux qu'aux hommes. Ceux - ci s'occupent des affaires du dehors. Il arrive delà que les Maris ne sont pas toujours les maîtres chez eux. Leurs moitiés contractent dans leur comptoir, l'habitude de la propriété exclusive. Outre cela, la régularité de leur conduite leur donne un ascendant dont il est difficile de se défendre à la longue. Mais la plûpart des ménages sont paisibles & même heureux. Nous ne parlons que des lieux écartés, où les modes étrangères ne sont pas encore parvenues. Car dans les Capitales, il en va tout autrement. Les Filles, dit-on, sont plus faciles que le climat ne semble le comporter. Seroit-ce parce qu'on les marie un peu tard? La Nature n'est pas toujours d'humeur à se plier aux réglemens de la société civile. Mais une fois mariées, elles réparent les foiblesses qu'elles se sont permises avant le mariage. On peut compter sur leur fidélité; & on leur rend justice. L'adultère est très-rare. On le punissoit autrefois avec beaucoup de sévérité. La Femme coupable, mise d'abord au carcan, pendant trois jours, étoit ensuite exposée aux flots de la Mer, sur une corbeille ou dans un tonneau.

La nature de cet ouvrage ne nous permet que de parcourir rapidement les principales Villes de la Hollande. Assez d'autres se sont chargés des détails. Nous ne nous proposons pas de tout dire; les circonstances ne nous le permettroient pas.

Alckmaar, Ville du Nord-Holland, n'est remarquable que par le goût de ses Habitans. Ils sont divisés

de culte; mais tous s'accordent pour la culture des fleurs qu'ils prennent à tâche de faire éclore ſur un ſol diſgracié de la nature.

A Hoorn ſur le Zuiderſée, on fait un grand trafic de beurre & de fromage. Jadis elle étoit Ville libre & Impériale; elle ne perd pas beaucoup à ne plus l'être. Elle eſt à ſix lieues d'Amſterdam.

Il y a une Fabrique de ſavon & une Manufacture de ſoie à Monnikendum.

Memelik ſervit de ſiège aux anciens Rois de Friſe.

Si les Hommes ont développé toutes les reſſources de leur génie induſtrieux dans les Digues & les Canaux qui diſputent la Hollande à la Mer, ils font ſentir tous les avantages & toutes les douceurs que procure la civiliſation dans les tableaux qu'offre le Waterland, Bailliage méridional du Nord-Holland. Le luxe n'y eſt pour rien. Une propreté ſcrupuleuſe, une élégante ſimplicité en font tous les frais. Au Village de Broek, chaque maiſon a ſon Jardin fleuriſte entretenu avec ſoin, & ſemble réaliſer les Peintures de l'âge d'or que les Poëtes étalent à nos yeux pour nous diſtraire des objets odieux du ſiècle de fer. Les Hommes réunis en ſociété, auroient dû peut-être s'en tenir aux habitations du Waterland. Les beaux Monumens Grecs & Romains donnent la plus haute idée de l'eſprit humain. Mais le bonheur eſt préférable à la gloire; & s'il exiſtoit, ce ne pouvoit être que ſous le toit champêtre des Habitans de Broek.

Dort ou Drodrecht, dans le Sud-Hollande, paſſe

pour la Ville la plus ancienne de la Province. Les Comtes de Hollande, avant d'être reçus, y alloient prêter le ſerment de fidélité aux Etats aſſemblés pour ce vain cérémonial. L'Egliſe Cathédrale ſert aujourd'hui d'Ecole publique, & celle des Auguſtins fut convertie en Hôpital pour les malades. Les Hommes ſeroient moins à blâmer, s'ils ne s'étoient toujours permis que de telles métamorphoſes.

Une ancienne Chronique donne un certain *Lem*, fils d'un Roi Friſon, pour Fondateur (en 506), à Harlem, Ville diſtante de trois lieues d'Amſterdam; d'autres accordent cet honneur aux Normands, dans le neuvième ſiècle. Les Manufactures de toile de Harlem, ſont fort déchues, mais elles ſubſiſtent toujours. Ses Blanchiſſeries font encore ſa proſpérité. On y fabriquoit autrefois d'aſſez belles étoffes de ſoye & du drap : la Culture & le Commerce des fleurs y ont été portés juſqu'à la manie. Une ſeule tulippe y faiſoit la fortune d'un particulier. Heureux les Hommes, s'ils n'avoient jamais de paſſions plus malfaiſantes!

Harlem prétend à une autre ſorte de gloire plus raiſonnable & plus importante. Elle ſe glorifie d'être la patrie de Laurent Coſter, qu'elle aſſure avoir inventé l'Art typographique. C'étoit, dit-on, un Concierge du Palais de la Ville. L'oiſiveté & le hazard lui firent faire cette grande découverte. Il tailla, ſans intention, des petits morceaux de bois dur en forme de lettres groſſières, qu'il appliqua ſur une feuille de papier, après les

avoir noircies. On montre encore la maiſon de cet Homme, qu'on a décoré de cette Inſcription;

Mémoriæ ſacrum.
Typographia
Ars artium omnium (1) conſervatrix,
Hîc primùm inventa
Circa annum 1440.

On ſçait quelles vives réclamations a excité la prétention de Harlem, de la part de la Ville de Mayence,

(1) L'Imprimerie doit ſervir de véhicule à la vérité. C'eſt l'arme la plus forte entre des mains qui ſçauroient la manier : ſes effets ſont moins prompts, mais plus sûrs & plus durables que ceux de la parole. La *vérité imprimée*, (qu'on me paſſe cette expreſſion), eſt un monument qui ne peutpérir qu'avec le Monde. Grace à cette découverte, un bon Livre n'eſt plus la propriété de quelques individus; c'eſt un bienfait public. Grace à l'Imprimerie, un Homme de génie ne travaille plus pour ſa Famille ou ſa Patrie ſeulement. Toutes les parties de l'Univers profitent en même temps de ſes veilles ſçavantes. Il peut communiquer ſes penſées avec la même rapidité qu'elles ſe ſuccèdent dans ſon vaſte cerveau, & diſtribuer ſes lumières avec la même facilité que le Soleil diſtribue ſes rayons. L'inſtruction peut pénètrer par-tout où le jour s'inſinue. Jamais les bons Princes n'ont eu tant de moyens pour faire le bonheur de leurs Peuples. Les devoirs & les droits réciproques de l'Homme ne peuvent plus être ignorés. Les Gens de Lettres n'ont plus d'obſtacles à vaincre. Pour peu qu'ils élèvent la voix, ils ſont aſsûrés d'être entendus des quatre coins de la Terre.... *Voyez la nouvelle Galerie des Grands Hommes*, in-48. *fig.*

Strasbourg,

Strasbourg, &c. Les Hommes ont répandu leur ſang pour de moindres ſujets.

Mais laiſſons diſcuter ce fait curieux à l'Académie de Harlem, établie depuis 1752.

Delft, entre Rotterdam, la Haye & Leyde, fut, dit-on, fondée, par Godefroy le Boſſu, Duc de Lorraine & Conquérant de la Hollande. Cette Ville a eſſuyé bien des révolutions. Grotius y naquit, bien plus recommandable par ſon attachement pour l'infortuné Barneveldt & par ſon amour pour la liberté, que par ſon Traité *de Jure Belli & Pacis*.

Leyde eſt une Ville fort ancienne, qu'on appelloit du temps des Romains, *Caput Germaniarum*.

Elle tient le premier rang après Amſterdam. Son Univerſité n'eſt plus ce qu'elle étoit du temps de J. Scaliger, dont on voit le Tombeau dans l'Egliſe de Notre-Dame. En 1766, il s'y eſt établi une Académie, ſous le titre modeſte de Société de Philologie Hollandoiſe. Elle a déjà publié cinq Volumes *in*-4°. (1) de ſes Mémoires. Ce qui eſt plus utile, on fabrique à Leyde, des draps, des ſaïettes, des bouracans; mais ſes Manufactures ont paſſé le point de leur proſpérité.

---

(1) Le ſixième Tome eſt ſous preſſe, & ne tardera pas à paroître. Le principal objet de cette Académie eſt de fixer les véritables règles de la Grammaire & de la Syntaxe Hollandoiſe; de rechercher les origines de la Langue, d'en ſuivre la marche & les progrès ſucceſſifs; de traiter des points d'Antiquité relatifs aux ſept Provinces-Unies, &c.

On montre encore dans l'une des ſalles de l'Univerſité de Leyde, la Table ſur laquelle Jean de Becold tailloit des habits avant de ſe faire Roi des Anabatiſtes, en 1534. Ce Chef de Sectaires eut la prétention un moment, de devenir le Mahomet de la Hollande. Il marchoit armé de la Bible & d'une Epée, ſanctifiant les meurtres de celle-ci, par des citations de celle-là. Son règne fut court. L'Evêque de Munſter lui donna un dénouement tragique dans cette même Ville, indignement traitée deux ans auparavant, par Jean de Leyde. Quelques-uns de ſes prédéceſſeurs ont été plus heureux; mais auſſi, ils avoient plus de talent. Le fanatiſme religieux n'eſt une arme redoutable que dans la main d'un Homme de génie.

Autrefois les Payſans Hollandois du territoire de Leyde, étoient dans l'uſage de vuider leurs querelles à coups de couteau. On voyoit ſouvent dans les Foires, des gens qui défioient les plus braves. Ils ſuſpendoient un couteau à un arbre ou à un pieu ; celui qui le prenoit ou qui le touchoit ſeulement du bout du doigt, étoit engagé au combat. Ils avoient leur chapeau à la main gauche pour parer le coup ; & avec le couteau qu'ils tenoient de l'autre main, ils tâchoient de ſe couper le nez ou le viſage par un revers de main ; car ils ne ſe pointoient jamais. L'eau-de-vie étoit la cauſe première de ces ſortes de combats. Trop ſouvent auſſi ils s'enivroient en buvant d'une certaine biere forte, dans laquelle on mêloit de l'urine d'Homme, gardée quinze jours ou trois ſemaines.

Amsterdam. Pour avoir trop à dire ſur cette Capitale du Monde commerçant, nous n'en dirons rien, ſinon que cette riche Ville fut unie à la Comté de Hollande, l'an 1342.

Tergouw, bâtie en 1272, par Florent V[e], Comte de Hollande, fut toute brûlée du temps que Jaqueline y faiſoit ſa réſidence. Cette Comteſſe de Hollande, étoit de la Maiſon de Baviere, fille de Guillaume VI, morte ſans enfans (en 1436), quoique mariée quatre fois. La Comté de Hollande paſſa à la Maiſon de Bourgogne, dans la perſonne de Philippe, qui fit ſans ceſſe la guerre à ſa couſine. Elle paſſa ſa trente-ſixième & dernière année au Château de Teilingen dans le Rhinland, s'amuſant à faire de petits vaſes de terre, connus encore ſous le nom de *Cruches de la Comteſſe* (1) *Jaqueline*.

On fait remonter bien haut la fondation de Rotterdam; Rôter ou Ruther, Roi des Francs, la fit bâtir, dit-on. Quoi qu'il en ſoit, cette Ville eſt peut-être la plus agréable & la plus commerçante de tous les Pays-Bas. On y montre la maiſon natale du ſçavant Eraſme, & la Statue de bronze que lui conſacra ſa patrie.

Labrille eſt une petite Ville recommandable, en ce

(1) Dans les Provinces ſeptentrionales de France, en Flandre ſur-tout, on appelle auſſi *Jaquelines*, des bouteilles de grès à large ventre, & des brocs de fayance, auxquels on donne quelquefois la forme d'une Femme aſſiſe. Sans être de la première force, un bon Convive met à ſec dans ſon repas, ſa *Jaqueline* de trois ou quatre meſures de vin.

que ce fut dans son enceinte que la liberté Hollandoise jetta ses fondemens, l'an 1572.

Enkuse mérite de lui être associée. Ce fut à la même époque, la première Ville qui secoua le joug Espagnol, & se rangea du parti des *Gueux*. Ce terme de mépris fut donné aux 200 Gentilhommes qui réclamoient en corps, les priviléges de leur Nation, opprimée par Philippe II, en 1566. Ils prirent au mot la qualification injurieuse qu'on eut l'imprudence de hazarder sur leur compte; & les Partisans de l'Indépendance patriotique convinrent de se reconnoître entr'eux, par un habit de bure grise, par une besace de toile & une écuelle de bois, qu'ils se firent un honneur de porter pendant tout le temps de la Confédération. La Liberté ennoblit tout. C'est dans la Château de la Ville de Vinnen que se tinrent les Assemblées des Notables des Pays-Bas, pour s'opposer à l'Inquisition qu'on vouloit introduire en Hollande, quant & quant le despotisme.

Les Habitans de Naerden sur le Zuidersée, font des draps & des velours. C'étoit une Ville assez forte que les Espagnols saccagèrent misérablement, malgré la Capitulation accordée par eux aux Assiégés (1572). Les François la prirent un siècle après, année pour année.

Oudewater est une petite Ville de 5 ou 600 maisons que baignent les eaux de l'Yssel. Mais elle a donné naissance en 1560, à Jacques Arminius; lequel ne fut qu'un hérétique, quoiqu'il voulût qu'on s'en rap-

portât au sens littéral de la Bible, quoiqu'il ne crût pas la Raison de trop dans l'examen des principes religieux, & parce qu'il prêchoit la tolérance, & laissoit aux Hommes la liberté d'adorer Dieu, chacun selon ses lumières, &c. Ce fut cet Hérétique qui composa cette dévise, d'après sa propre expérience :

Bona Conscientia,
Paradisus.

qu'un Poëte Moraliste moderne semble avoir voulu paraphraser dans ce distique François :

Toi-même es l'instrument de ton propre bonheur ;
L'Enfer ou l'Elisée est au fond de ton cœur.

Arminius fut persécuté, comme de raison, & ne put atteindre sa cinquantième année. Il ne mourut cependant pas tout entier. Sa façon de penser lui survécut. L'Allemagne & la Hollande sont encore infectées de ces sentimens peu orthodoxes. Le savant Grotius étoit Arminien.

On prétend que Gertruidenberg doit son existence première à Gertrude, Sœur de *Charlemagne*, qui s'y retira, apparemment pour y désarmer le Ciel irrité du meurtre de 4000 Saxons, commis par son Frère, qui ne fut pas toujours grand.

La Haye est trop connue, pour nous y arrêter.

Gorichem est une Ville sur la Meuse, aux frontières de la Gueldre. On y compte environ 1500 maisons. On y commerce en beurre, en fromage, &c.

ſur-tout en grains. Elle eſt fortifiée. Le Coſtume François y eſt de mode ; il n'y a que les Femmes des Artiſans & les Villageoiſes, qui daignent encore porter des chapeaux de paille ; les vieilles ont de grandes capes qui traînent juſqu'à terre, & un petit rond de drap de la largeur d'une aſſiette, ſur lequel eſt une manière de houpe de bonnet quarré, qui retombe ſur le front.

Fin de la Notice Hiſtorique ſur la Hollande.



Femme de schevelingen



Homme de schevelingen pres de la haye

NOTICE

SUR LE BRABANT HOLLANDOIS.

LE Brabant Hollandois eſt un pays de conquête, & gouverné comme tel par les Etats Généraux, qui ſe ſont toujours refuſés à l'incorporer dans l'une des Sept Provinces-Unies. Le terrein en eſt bon; graces aux ſoins de ceux qui le cultivent. Le chanvre & le lin y forment un objet de récolte de quelqu'importance.

Bois-le-Duc en eſt la Ville principale, & y remplace en effet un bois qu'un Duc de Brabant, Gottfried IIIe, fit abattre pour la bâtir en 1184. Ce Diſtrict eſt diviſé par quartiers.

Les Habitans de celui d'Ooſterwyk font fleurir pluſieurs Manufactures de draps.

A Eindhoven, dans le Quartier de Rempenland, on fait de la toile.

Breda qui occupe une partie du Quartier d'Antwerpen, eſt une jolie petite Ville, agréablement ſituée. Le Commerce & les Manufactures de drap y ſont floriſſans encore, mais moins qu'autrefois.

La Seigneurie territoriale du Marquiſat de Bergen-op-Zoom appartient aux Etats Généraux; & ſon poſſeſſeur en rend hommage au Conſeil de Brabant. Les François ont illuſtré par leurs victoires, la Ville qui porte le nom de ce Marquiſat.

Mastricht est une autre Ville d'une plus grande importance encore. Ses Manufactures ont déchu, &c.

Fin de la Notice sur le Brabant Hollandois.



Femme de Brabant



Homme de Brabant

NOTICE

SUR LE BRABANT AUTRICHIEN.

La première ſtation des François, après avoit franchi le Rhin pour venir occuper les Gaules, eut lieu dans le Brabant. Ce Duché, terminé au midi par le Hainaut & la Flandre, paſſa dans la maiſon des Pepins, & par conſéquent fit partie du domaine de nos premiers Rois de la ſeconde Race. Devenue Province de l'Empire, elle appartint enſuite aux Ducs de Bourgogne, puis à la Couronne d'Eſpagne; aujourd'hui démembrée, une partie, la plus conſidérable reconnoît l'Empereur pour Souverain; les Hollandois ont conquis le reſte.

Les Artiſans Brabançons ont encore de la vogue. Les draps, les camelots, les tapis, les dentelles, les bas, &c. ſortis de leurs mains, ſont les principaux objets de Commerce en ce pays; mais la fécondité du ſol offre une ſource d'abondance moins précaire, & les Habitans ſe montrent dignes des bienfaits de la Nature. Peu d'Hommes ſçavent mieux la mettre en œuvre. La culture des terres y eſt dans la plus grande activité. Le Voyageur que l'amour des Beaux-Arts n'a point rendu indifférent ſur les Arts utiles, goûte une

douce ſatisfaction en parcourant les nombreuſes mairies du Brabant. Un travail opiniâtre & bien dirigé, y a métamorphoſé les landes ſabloneuſes en campagnes verdoyantes. L'aiſance, fille de l'Induſtrie, y préſente preſque par-tout les tableaux les plus rians. Le luxe n'a pas encore pu s'y acclimater. Une Peuplade, toujours occupée d'objets de première néceſſité, ne perd pas les momens à raffiner ſur ſes jouiſſances; elles ne ſont rien moins que recherchées. D'ailleurs, le régime de vivre, qui conſiſte en biere excellente, en laitage & en viandes ſubſtantielles apprêtées ſans art, conſtitue une ſanté robuſte, mais ne favoriſe pas les brillans écarts de l'imagination. La Nobleſſe elle-même, l'une des meilleures de toute l'Allemagne, attachée à ſes anciens uſages, puiſqu'elle s'en trouve bien, ne s'épuiſe pas en vaines diſſipations. Tout concoure à rendre cette contrée l'aſyle de la paix & du bien-être.

Louvain eſt la première Ville du Brabant, mais non la plus importante; elle a été beaucoup plus populeuſe qu'aujourd'hui, à en juger d'aprés la circonvallation de ſon enceinte. On s'eſt plaint long-temps du grand nombre de ſes Maiſons Religieuſes. Son Univerſité n'eſt plus ce qu'elle a été, & ne le ſera jamais. Cependant que de choſes ſont encore à déſirer dans l'éducation domeſtique, pour lui donner tout-à-fait la préférence ſur celle des Gymnaſes. On dit que les Manufactures de laine, à Louvain, nourriſſoient au commencement du 4[e] ſiécle, 150000 Ouvriers.

Lande, chef-lieu de la Mairie de ce nom, eſt une

petite

petite Ville, qu'on croit la plus ancienne de tout le Brabant.

Dieſt eſt une autre petite Cité appartenant à la Province de Haagland, où l'on boit de la biere, & où l'on trouve des draps très-eſtimés.

Bruxelles, Capitale des Bays-Bas, eſt la Ville la plus belle & la plus riche du Duché du Brabant : tous les jours elle prend des accroiſſemens. Son Théâtre a quelque réputation ; on y fait l'eſſai de pluſieurs pièces Françoiſes nouvelles.

Anvers, troiſième Ville du Duché de Brabant, eſt en même temps le chef-lieu du Marquiſat du S. Empire, titre que porta notre célèbre Godefroy de Bouillon. Les beaux jours d'Anvers ſont paſſés ; Amſterdam l'éclipſe entièrement.

Malines, placée au centre du Brabant, eſt une Ville aſſez conſidérable, qui doit ſa célébrité à ſes dentelles. Le Chef de ſes Magiſtrats jouit d'un beau privilège ; il peut commuer la peine de mort en amende. Nous aimons à croire que bientôt on rougira d'avoir été ſi long-temps à comprendre qu'il n'eſt rien de plus illégal que de punir un crime par un crime ; & rien de plus barbare que de condamner de ſang-froid, à la roue, un homicide qu'enflammoit la vengeance, ou que preſſoit le beſoin.

Pour donner une idée du caractère de la Nobleſſe Brabançonne, nous terminerons cette Notice par quelques phraſes extraites d'une Déclaration que les

Etats de Brabant viennent d'adresser (1) à L. A. R., les Gouverneurs Généraux des Pays-Bas.

Madame (2) & Monseigneur (3)..... nous voyons avec la plus grande douleur, que les deux Diplomes que V. A. Royales daignèrent nous adresser..... anéantissent le Tribunal, dépositaire des Loix ; les formes immuables, sans lesquelles il n'est point de Gouvernement ; toute propriété, toute liberté ; & ne laissent qu'une existence absolument idéale aux représentans du Peuple.

Obligés en cette qualité, non moins que par serment solemnel (dont nous prenons la très-respectueuse liberté de joindre copie), de soutenir de tout notre pouvoir le Pacte constitutionnel, juré par S. M. & par son pays de Brabant, nous ne trouvons pas de termes assez forts pour exprimer notre consternation à la vue des infractions multipliées faites à ce Contrat sacré, contre lesquelles notre devoir nous force de protester.

Aprés avoir épuisé les voies des représentations soumises & respectueuses, nous nous trouvons réduits à faire connoître très-humblement à V. A. R., que le cri de notre conscience ne nous permet pas de

(1) Le 13 Mai 1787.

(2) Marie-Christine, Princesse Royale de Hongrie & de Bohëme, Archiduchesse d'Autriche, Duchesse de Bourgogne, &c.

(3) Albert, Prince R. de Pologne, Duc de Saxe, &c. Epoux de la précédente.

porter notre consentement à la continuation ordinaire des impôts aussi long-temps que les infractions faites à la *joyeuse entrée*, ne seront pas redressées, ou que les Règlemens projettés ne seront pas réformés, conformément à la Constitution : assurant d'ailleurs Vos Altesses Royales, avec un très profond respect, & d'après notre zèle tant de fois éprouvé, que nous concourrons toujours aux changemens qui ne seront pas contraires au *pacte inaugural*, ni aux véritables intérêts du Peuple que nous représentons.

Cette Déclaration eut l'effet désiré. On revint sur ses pas ; & l'on craignit d'indisposer une Nation fidelle & paisible, mais ferme & généreuse.

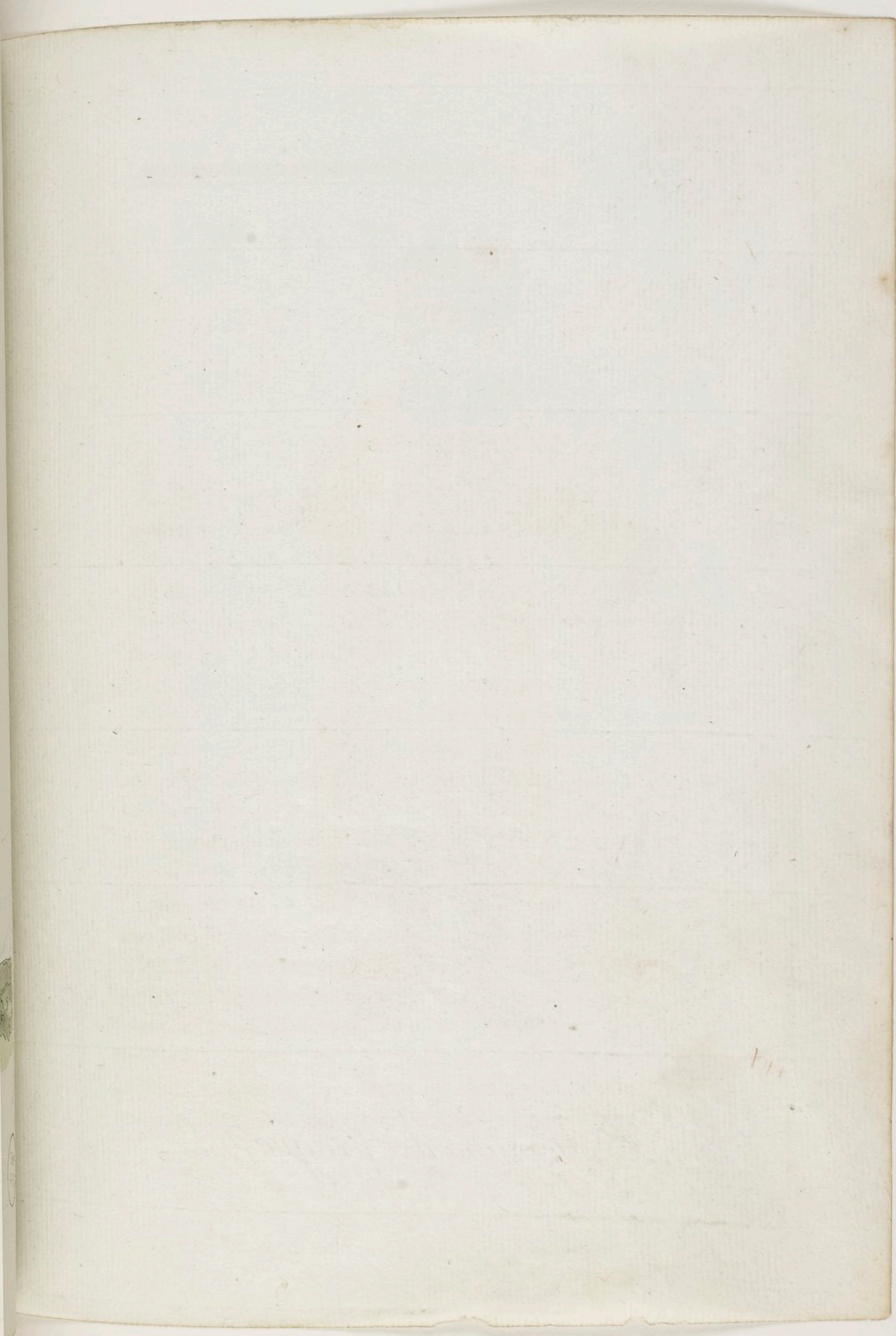
Fin de la Notice Historique sur le Brabant Autrichien.



Bohémienne de prague.



Bohémien de prague.



NOTICE
HISTORIQUE.
SUR LA BOHEME.

Les origines de cette contrée d'Allemagne ſont couvertes d'une nuit auſſi épaiſſe que la Foreſt Noire, berceau primitif des premiers Habitans de la Bohême. Quelles lumières pourroit-on tirer d'une Peuplade demi-ſauvage, végétant au milieu d'impénétrables bois, connoiſſant à peine ſes voiſins, par des émigrations ſubites, & ne ſoupçonnant pas les jouiſſances attachées à l'idée de vivre un jour dans la mémoire de ſes ſemblables? Le peu qu'on ſçait d'eux eſt un tiſſu groſſier de fables, à travers lequel on ne ſçauroit découvrir quelques faits certains.

On nous dit que les Bohêmiens des premiers temps, ſacrifièrent aux Divinités Foreſtières de la Mythologie Grecque & Romaine, ſans doute accommodée à leur manière. Les élémens étoient perſonnifiés par eux. Les arbres & les fleuves, les pierres & les montagnes, tout ce qui affectoit leurs ſens en bien ou en mal, recevoit d'eux un tribut de crainte & de reconnoiſſance; car telle eſt la marche lente & bornée de l'eſprit humain enſeveli dans les maillots étroits de l'ignorance & des préjugés. On nous dit qu'ils célébroient leurs Fêtes

politiques & religieuses, en la présence de leurs ancêtres, autour des tombeaux de leurs Pères dont ils croyoient voir accourir les mânes pour prendre part à leurs divertissemens. S'ils ne les voyoient pas en personnes, c'est que ces Morts chéris se rendoient aux invitations de leurs familles, cachés sous des masques pris dans la Nature. L'Epouse, la Sœur qu'on aimoit se revêtoit des couleurs & des formes de telle ou telle fleur qu'elle avoit préférée à toute autre, pendant sa vie. Un Père, un Amant étoit censé témoin de la Fête, enveloppé dans l'écorce du chêne ou du sapin, sous le feuillage duquel il prenoit plaisir à se reposer avant sa mort, au pied duquel il avoit demandé à être inhumé. On voit dans les Poësies (1) Galliques du Barde Ossian, fils de Fingal, que les Caledoniens du Nord de l'Ecosse, avoient imaginé une Théogonie qui approchoit de celle-ci.

A l'exemple des anciens Gaulois, les premiers Bohêmiens révéroient parmi eux, des Femmes consacrées, espèce de Druidesses, qu'ils se faisoient un devoir de consulter dans leurs Assemblées nationales. Ils attachoient un caractère divin, un pouvoir surnaturel à la vertu du sexe, à l'innocence d'une Vierge. Ils regardoient une fille intacte, comme une espèce de Prêtresse inspirée par le Ciel. C'est ce qui a fait croire qu'ils se laissoient

(1) Voyez la belle Traduction qu'en a faite le Traducteur des Nuits d'Young.

gouverner

gouverner par des Femmes, qu'ils les plaçoient à la tête de leurs Armées & de leurs Tribunaux, & qu'ils se faisoient gloire de n'en être que les serfs, pénétrés pour elles d'une soumission aveugle & religieuse.

Le premier Chèf mâle dont il soit fait mention dans leurs Annales, sous le titre de Duc, est un certain Premislas; on assûre que ce n'étoit qu'un Berger, élu par Libussa, fille de Bruque, pour être tout à-la fois son Epoux & le premier de sa Nation, vers le commencement du septième siècle de l'ère vulgaire: ce Pasteur-Prince fit honneur au choix de la jeune fille; & c'est, dit-on, à cette époque que le second sexe céda en Bohême, le premier rang à l'autre. Les loix que Prémislas donna à ses sujets, dictées par le bon sens, leur suffirent jusqu'au onzième siècle. Alors cette contrée prit le titre de Royaume, & son premier Monarque se nomma Ladislas. La Couronne fut élective jusqu'au seizième siècle. Mais Ferdinand II la rendit tout-à-fait héréditaire.

Ces coups d'état furent cimentés par beaucoup de sang humain. L'intolérence civile & sacrée ravagea, appauvrit, dépeupla cette région, l'une des plus dignes du séjour de l'Homme. La terre veut être cultivée par des mains dégagées de toutes chaînes. Le Laboureur découragé, négligé le champ qui ne lui appartient pas. La propriété au contraire, double les forces, & donne de l'industrie. La Noblesse n'est pas le génie tutélaire de l'agriculture, & l'abondance germe difficilement parmi les redevances & les corvées. Le règne d'un Prince

actif & sage suffiroit pour rendre la Bohême aussi heureuse que sa constitution physique le comporte. Car par-tout où les hommes sont sevrés de leurs droits les plus chers, ils s'acquittent mal de leurs devoirs les plus sacrés. Mais ce pays touche peut-ère au moment de devenir tou ce qu'il est capable d'être. Un Prince réformateur s'en occupe; quand l'œil du Maître se porte par-tout, le Domaine ne tarde pas à reprendre un bon régime.

Prague, Capitale de la Bohême, est une grande & belle Ville. Elle a pour principale décoration un superbe Pont jetté sur la Moldaw, & chargé de statues de Saints. Parmi eux le peuple sait distinguer Jean Nepomucene, Prêtre selon l'esprit de la primitive Eglise, qui se contenta d'une Prébende dans le Chapitre de l'Eglise Métropolitaine; qui, chargé du soin délicat de la conscience de la Reine, se tut (1) & mourut en se taisant plutôt que de racheter sa vie en trahissant son Ministère de confiance. On dit que la langue de ce Martyr de la discrétion, précieusement conservée, fait encore aujourd'hui quelques miracles: puisse plutôt son exemple faire des imitateurs!

Prague renferme aussi dans une vieille Eglise, le

(1) Voyez le Panégyrique de ce Saint, prêché par l'Abbé de la Tour-Dupin, le 16 Mai 1754, à Versailles, devant la Reine, qui érigea une Chapelle, & institua une Confrerie en l'honneur de ce Martyr du silence. Une telle Fondation convenoit dans le voisinage de la Cour. Le Père de Marne, *Jésuite*, a écrit la Vie de St. Jean Nepomucene.

tombeau de Tycho-Brahé, célèbre Astronome Danois. Rarement les hommes de génie trouvent une sépulture dans leur patrie ingrate.

Il y a beaucoup de misère & de mal-propreté dans Prague, ainsi que dans toutes les grandes Villes. Les maisons y sont belles. Hélas! la beauté des édifices d'une Capitale suppose quantité de mazures & d'indigens : ceux qui bâtissent les Palais n'y logent pas; trop ordinairement, ils ont à peine de quoi reposer la tête.

Il y a le quartier des Juifs à Prague; ils ne sont pas riches, & ce n'est pas leur faute; mais ils pourroient vivre d'une manière plus honorable qu'ils ne font.

La Bohême est divisée en seize Cercles : celui de Boleslas n'a rien de vraiment intéressant que la Manufacture établie en 1767 à Weiss-wasser, pour l'entretien des Orphelins. On auroit pu y affecter les produits d'un pélerinage qui se fait sur une montagne voisine. Au même Cercle, au Bourg de Kosmonos, est une Manufacture de coton & de futaine.

A Reichenberg, autre Bourg, on fabrique 20000 pièces de drap tous les ans.

Dans le Cercle de Leutmeritz, Chemnitz est une Manufacture, où l'on compte jusqu'à 300 Métiers pour la fabrique des bas. On y polit aussi le verre.

A Birckstain, on fabrique de la toile cirée, de la futaine, du linge de table. A Hainspach, des rubans de fil, du fil tors, & cette étoffe de coton qu'on nomme guinguans.

A Ober-leuterſdorf, on manufacture le plus fin drap de la Bohême, ſur-tout des Londrins.

Egra eſt une Ville de quelqu'importance, annexée au Cercle de Saatz.

A Neagedeyn, petite Ville du Cercle de Pilſen, on trouve une belle Manufacture d'étoffes de laine. C'eſt dans ce diſtrict, que ſe trouve le petit Bourg Nepomuck, qui a donné ſon nom & la naiſſance à Jean Nepomucene.

Dans le Cercle de Prachim, il y avoit à Raby, Bourg ſur les bords de la Wotawa, un Château dont le ſiége coûta à Jean le Borgne, ou *Ziska*, l'œil qui lui reſtoit.

Plus loin eſt le Tabor que ce Héros Hérétique rendit célèbre, en y aſſéyant ſon Camp.

Tous ces lieux ont été le théâtre des exploits du vengeur de la mort du Chef des Huſſites. Ziska qui prétendoit réformer le Clergé, le fer à la main, ſçut au moins, à l'aide du fanatiſme religieux, transformer des Pâtres groſſiers, en Soldats aguerris. Tout aveugle qu'il étoit, on le vit pendant dix années, marcher de ſuccès en ſuccès, châtiant les Prêtres Catholiques par-tout où il les rencontroit, raſant les Monaſtères qui ſe trouvoient ſur ſon paſſage ; mais les foibles & les petits, les indigens & les malheureux, étoient des objets ſacrés pour ſes armes victorieuſes ; il les prenoit ſous ſa ſauve-garde. Il n'en vouloit qu'aux Prêtres enrichis, aux Moines engraiſſés avec la ſubſtance du peuple ſuperſtitieux, & il faut avouer que cette Croiſade

n'étoit pas tout-à-fait alors dénuée de motifs ; il ne falloit cependant pas brûler les gens ou les passer au fil de l'épée pour les amender. Mais Ziska, dont les bûchers de Jean Hus (1) & de Jérôme de Prague avoient allumé le zèle, alloit disant qu'il n'agissoit ainsi, que par représailles.

Il a son tombeau dans l'Eglise de Tschaslaw, Ville Royale, bâtie en 796, dans le Cercle de Czasaw. On y conserve son sabre & sa cuirasse. Procope, élève de Ziska, marcha sur les traces de son Maître après sa mort, & rendit redoutable le nom de Hussite, qui ne fait plus grand bruit de nos jours.

Jean Hus étoit le Confesseur de la seconde Femme de Wincestas, Sophie de Baviere ; Jean Nepomucene l'avoit été de la première Epouse du même Roi, Jeanne de Baviere. Ces deux Confesseurs eurent une destinée bien déplorable. L'un fut précipité dans l'eau, pour avoir été fidèle à la religion du Secret ; & l'autre fut jetté au feu, pour avoir douté de l'infaillibilité du Pape. Mais Nepomucene eut des Autels ; & Hus fit Secte, laquelle dure encore.

La Bohême exporte dans la Lusace & dans l'Erzgebrig, du lin, du soufre, des perles artificielles, grenats,

(1) Jean Hus & Jérôme de Prague ont été brûlés vifs sous l'Empereur Sigismond, dans la Ville de Constance, où l'Empereur Joseph II vient d'accorder un Temple aux Protestants.

pierres fines, plumes, laine, peaux de lievre environ 400,000 par an; cuirs & peaux de toute espèce, fil, toile, futaine, étoffes de laine, bas, draps & chapeaux, pour 9,000,000 florins, année commune.

Fin de la Notice Historique sur la Bohême.



Bourgeoise de Passeau



Bourgeoise de Passau

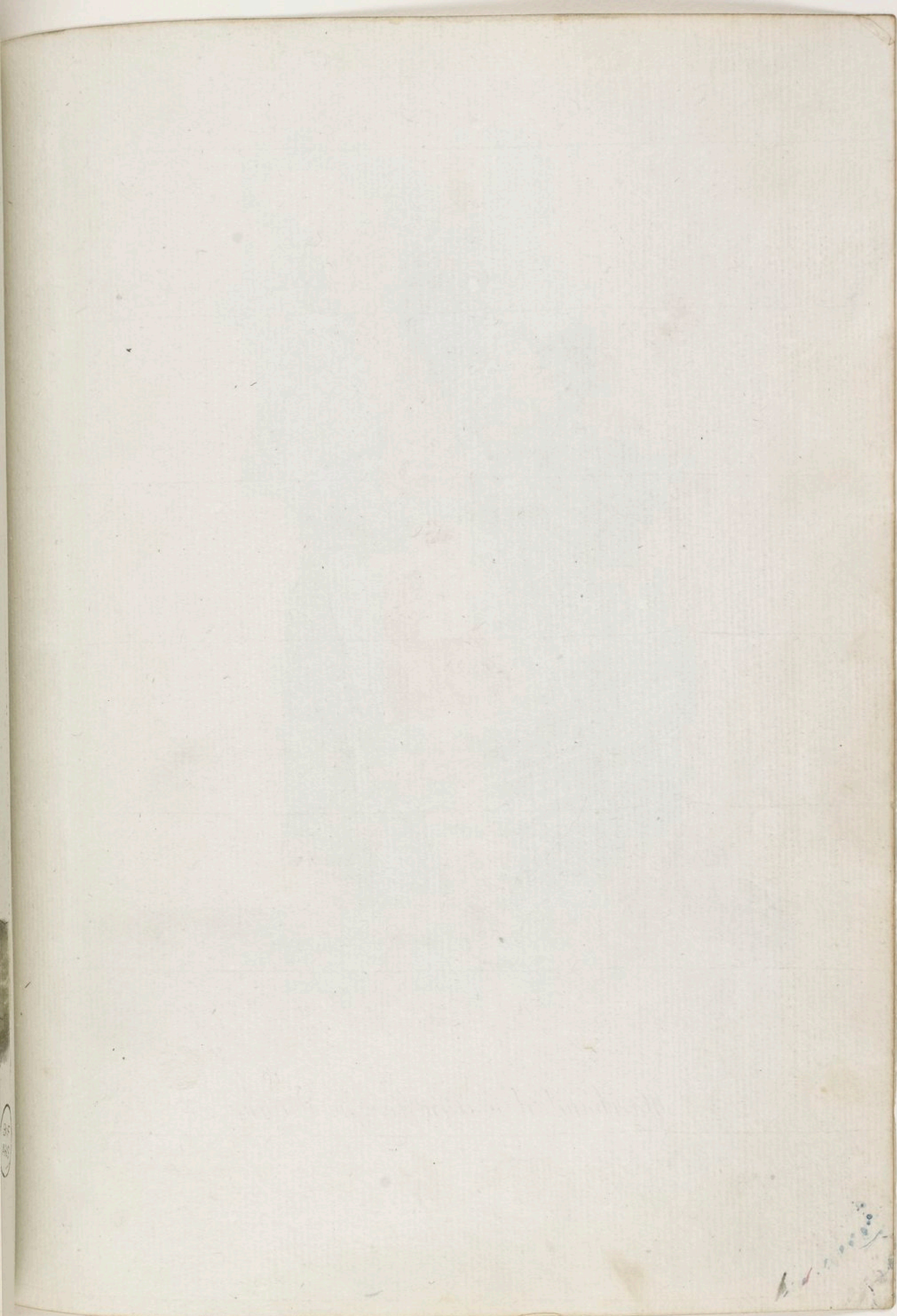
Marchande de Miel à Vienne.



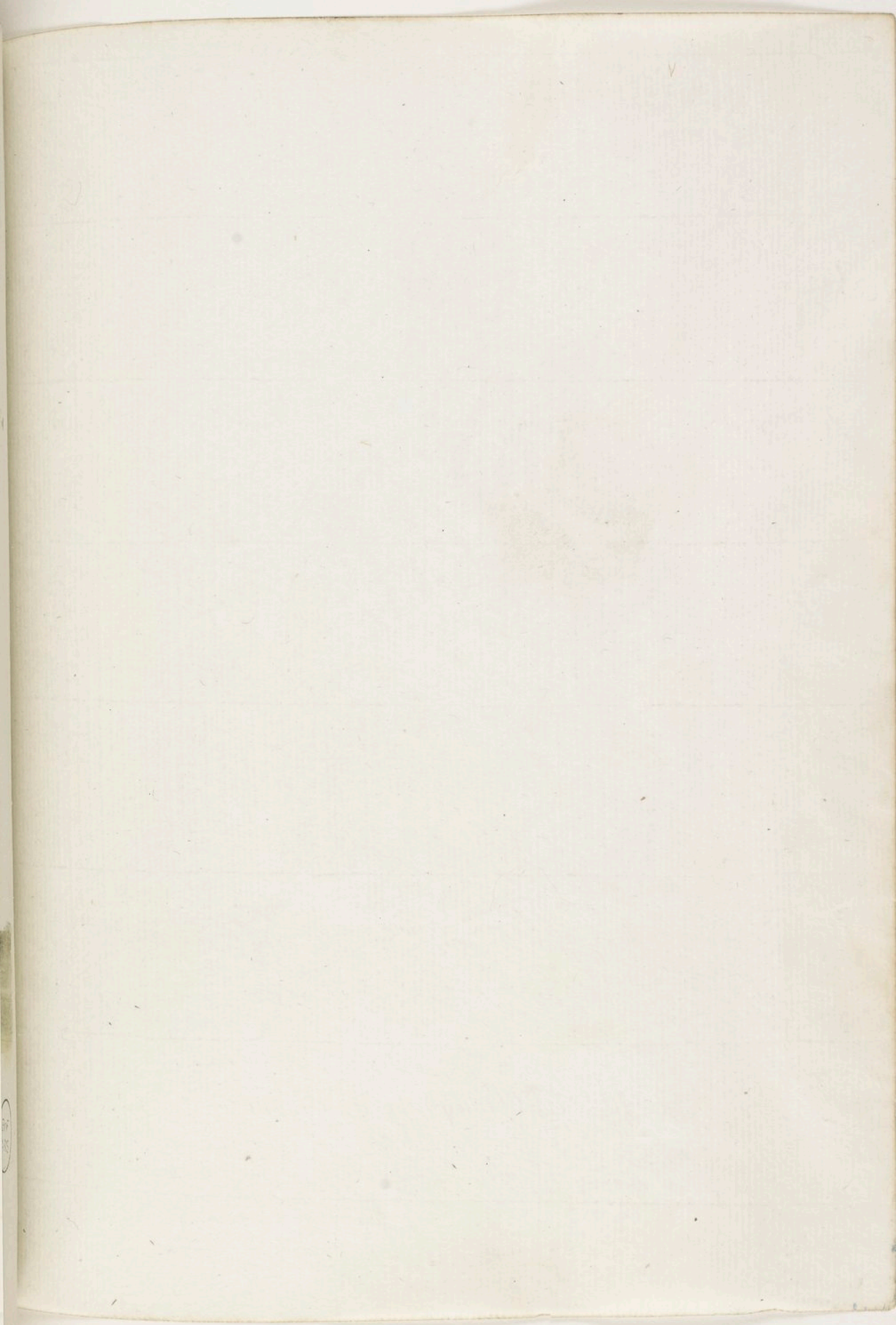
Gouv.te d'Enfans de Vienne

Marchand d'Estampes à Vienne.

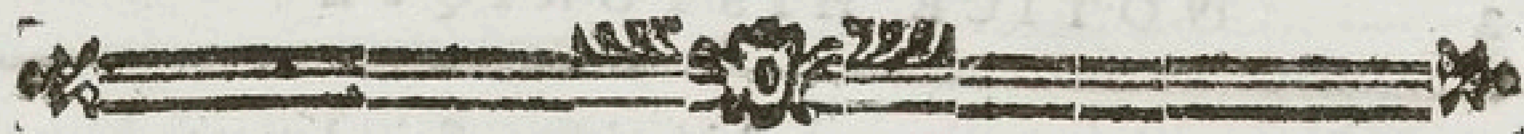




Mde. de Bouquets à Vienne.



Md. de Brosses, à Vienne.



NOTICE

HISTORIQUE

SUR LA VILLE

DE

VIENNE EN AUTRICHE.



CONQUISE d'abord par Charlemagne, l'Autriche dut le rang qu'elle prit dans la suite parmi les Etats de l'Europe, à Rodolphe de Habsbourg, qui en fit le principal fief de sa Maison. Vienne en est la Capitale, Ville ancienne, arrosée par le Danube, & voisine de plusieurs hautes montagnes : cette résidence Impériale ne répond pas au rôle brillant que son auguste Souverain lui fait jouer en ce moment. Vienne n'est encore aujourd'hui que ce qu'étoit Paris sous la seconde race de nos Rois. Elle conserve toutes ses fortifications, qui ne l'eussent cependant pas délivrée des Turcs, il y a un siècele, sans la présence du grand Sobieski. Naguère encore menacée d'un siège par l'Electeur de Bavière, on en vit sortir précipitamment Marie-Thérèse, tenant dans ses bras Joseph II. son fils.

Vienne eſt très-peu conſidérable, & n'a que quatre quartiers. Mais une ſaine politique nous ouvre enfin les yeux ſur les inconvéniens attachés aux grandes Capitales, coloſſes impoſans qui ne font fleurir un Etat qu'en un point, & aux dépens des autres Villes inférieures.

La partie des maiſons de Vienne la plus recommandable eſt celle des Caves; ce ſont de grandes & belles voûtes où l'on renferme l'excellent vin du Rhin, & celui du Danube.

On rencontre peu de beaux édifices dans les rues de Vienne, & dans ſes places publiques, peu de monumens dignes d'être cités. L'Empereur ne donne pas l'exemple du luxe des bâtimens. Son Palais renferme un ſuperbe théâtre, un cabinet de médailles des mieux compoſés, & une bibliothèque, l'une des plus complettes qui exiſtent.

C'eſt aux Capucins qu'on a confié la cendre des Princes de la Maiſon d'Autriche. Auroit-on mis quelqu'intention de moralité dans le choix de cette ſépulture? Du moins on ne peut qu'être édifié de voir les premiers Potentats de l'Europe dépoſer à leur mort l'orgueil de leur naiſſance, en laiſſant le ſoin de leurs dépouilles au dernier des Ordres Religieux. L'humilité chrétienne & l'abnégation un peu tardive des grandeurs humaines, ne caractériſent pas la tombe de tous les Empereurs d'Allemagne. L'Egliſe Cathédrale de Vienne offre un riche mauſolée élevé en l'honneur de Frédéric IV. de piteuſe mémoire, Prince qui n'étoit pas né pour

le trône, qu'on ſurnomma *le Pacifique*, comme on avoit appellé Louis-le-*Débonnaire*, le fils & le ſucceſſeur de Charlemagne. Couronné Roi des Romains, Frédéric craignoit les Italiens & trembloit devant le Pape (1). C'étoit autant les mœurs du temps que l'effet de ſon caractère preſque nul. L'état des choſes n'eſt pas tout-à-fait le même aujourd'hui, & nous venons d'être témoins de l'inverſe. Ce n'eſt pas pour multiplier le récit des belles actions de cet Empereur, qui n'en fit point, que l'Imprimerie (2) fut découverte ſous ſon règne.

Non loin de Frédéric eſt inhumé avec diſtinction, dans la même Métropole, le Prince Eugène, qui ne porta point la Couronne, mais qui aida trois Empereurs à la porter. Né à Paris, ſes talens militaires euſſent ſans doute été conſacrés au ſervice de la France, ſi Louis XIV. qui ſe connoiſſoit cependant en grands Hommes, eût pu ne pas ſe méprendre ſur ſon compte. À quoi tient

(1) Au reſte, Nicolas V. étoit trop grand pour abuſer de l'aſcendant que ſa place & ſon mérite lui donnoient ſur l'eſprit puſillanime de Frédéric. Ce Pape, élu malgré lui, ſoutint avec dignité le poids des honneurs auxquels il ſe refuſoit modeſtement.

(2) .... Invention qui manquoit aux Anciens, & qui nous honore à jamais....... L'Imprimerie doit ſervir de véhicule à la Vérité : c'eſt l'arme la plus forte entre des mains qui ſauroient la manier....... Grace à cette décou-

la destinée des plus grands personnages? Qu'on eût accordé à Eugène l'Abbaye qu'il demandoit, il n'auroit peut-être fait que grossir le troupeau inutile des riches Bénéficiers. L'amour-propre, irrité d'un refus, développa en lui une vocation toute opposée, & qui coûta tant de sang à sa Patrie, dont il avoit été méconnu.

L'Empereur Léopold, né à Vienne, y éleva un monument pieux qui le représente comme faisant amende honorable à la Sainte-Trinité. Etoit-ce en réparation des longues & révoltantes exécutions qui eurent lieu par son ordre contre la Noblesse Hongroise? Conduite digne d'un Prince qui, ne sachant que fuir, avoit abandonné sa Capitale aux armes des Turcs, devenus plus audacieux par sa lâcheté. Que seroit-il devenu, sans les secours généreux d'un Monarque étranger? Léopold étoit le contemporain de Louis XIV. Ces deux Princes, qui possédoient à un égal degré le tact nécessaire

verte...... l'instruction peut pénétrer par tout où le jour s'insinue. Jamais les bons Princes n'ont eu tant de moyens pour faire le bonheur de leurs Peuples....

Voyez pages 12 & 13 de notre Discours préliminaire ou de l'influence des Lettres sur les hommes en société, imprimé immédiatement avant la Vie de Léon X. à la tête du tome I. in-8°. de la Galerie universelle des Hommes illustres, avec leurs portraits, publié chez Cailleau, Imprimeur, rue Galande, n°. 16.

pour bien choisir les instrumens de leur ambition, payèrent de leurs personnes sur-tout dans les Cabinets de Versailles & de Vienne. Tous deux aussi se virent une nombreuse lignée, à laquelle ils eurent le malheur de survivre.

Vienne n'est agréable & belle que dans ses fauxbourgs; celui de Léopold étoit autrefois la Ville des Juifs; mais cet Empereur eut la mal-adresse & l'injustice de les en chasser, comme Louis XIV renvoya les Protestans hors de son Royaume.

Marie-Thérèse fonda un Collège de son nom dans le quartier Wieden. Les Jésuites en faisoient assez bien les honneurs; le gymnase de l'Impératrice languit peut-être depuis que cet Ordre qu'il eût été plus raisonnable de réformer que de détruire, se vit contraint d'évacuer les lieux.

Dans le même fauxbourg, S. Charles a une superbe Eglise. Borromée méritoit un Autel pour ses vertus publiques & privées. . . . .
. . . .
[. . . . .]
. . . . Milan se souviendra long-temps de ce bon Prélat.

Il eut des ennemis, & ne fit que du bien.

Dans le fauxbourg d'Erdberg est une maison de chasse, jadis l'Auberge où l'imprudent Richard-Cœur-de-Lion travesti en Pélerin fut reconnu comme il tournoit la broche, & arrêté par le lâche Léopold, Marquis d'Au-

triche : vainqueur du grand Saladin, ce Roi d'Angleterre, qui devoit l'être encore de Philippe-Auguste, resta pendant quinze mois détenu dans une tour (1), expiant son orgueil & ses violences. Pour le repos de l'humanité, que n'y termina-t-il ses jours? Mais éblouis de ses actions d'éclat, ses sujets ne crurent pas acheter trop cher la rançon d'un Prince qui cependant les traitoit comme ses esclaves, & qui ne connoissoit d'autre droit que son épée (2).

Le *Prater*, Isle du Danube, étoit un bois interdit au public avant Joseph II. Ce Prince, aussi jaloux de se faire aimer que de se faire craindre, crut qu'un père ne devoit point avoir de *réserves* pour ses enfans, & veut que ses plaisirs soient aussi les leurs ; malgré les murmures de la Noblesse allemande, dont on connoît la hauteur ; laquelle se trouve compromise d'avoir quelque

(1) M. Sedaine vient d'agrandir la scène du Théatre dit Italien, en y faisant figurer ce même Richard-Cœur-de-Lion qu'il a su rendre plus intéressant que dans l'Histoire. On doit regretter que Shakespéare n'ait pas choisi ce Prince pour sujet de l'un de ses Drames historiques, de préférence à son frère, le Roi Jean, surnommé sans Terre.

(2) C'est depuis Richard I. que les Rois d'Angleterre ont pris la Devise odieuse : *Dieu & mon épée*, expression imaginée par la superstition & le despotisme, qui consacre la loi du plus fort, & qui met les Souverains *hors de page*, comme disoit Louis XI.

chose de commun avec les bons Plébéïens qui la font vivre.

Près du Stadgut est l'amphithéâtre & l'arène consacrée à la force & au courage des animaux sauvages qu'on y met aux prises. Ce spectacle est bien autre chose que le combat du taureau qui a lieu aux portes de Paris, les jours de Fêtes solemnelles.

Les étrangers qui abondent dans Vienne s'adonnent aux Arts, ou font le commerce. La diversité de Religion n'est point pour eux un titre d'exclusion aux graces du Prince. On desireroit entr'eux plus d'accord. Le temps seul & l'instruction distribuée également dans tous les rangs de la société, peuvent faire disparoître les traces déjà affoiblies des préjugés superstitieux qui les aliènent tacitement les uns contre les autres. Mais ils confondent trop souvent la jalousie avec l'émulation.

Une circonstance assez remarquable, c'est que les Turcs, qui inspirèrent tant d'effroi à Léopold, sont tous réunis précisément dans le fauxbourg qui porte le nom de cet Empereur pusillanime & sans capacité hors de son Conseil. Les Bourgeois de Vienne ont été gratifiés par lui du droit de porter l'épée, en mémoire du courage & de la fermeté qu'ils montrèrent lors du siège de leur Ville par Kara Mustapha.

Les gens de qualité, qui sont en même-temps riches, figurent à Vienne & y dépensent leurs revenus : les autres se retirent ordinairement à Neustadt.

Les mœurs du Peuple à Vienne, comme dans toute l'étendue de l'Archiduché, sont simples & grossières.

L'habillement y eſt ſingulier, ſur-tout celui des femmes; quelques hommes portent encore de longues barbes. Quant aux détails du coſtume, nous renvoyons aux quatre Figures que nous donnons ici d'après nature.

Ce ſeroit ici le cas de parler des réformes de toute eſpèce qui ont déjà mérité à Joſeph II. de fixer les regards de l'Europe. Mais la prudence veut que nous abandonnions ce ſoin à la Poſtérité, qui ſeule peut être impartiale.

Fin de la Notice hiſtorique ſur la Ville de Vienne en Autriche.



Hongroise





Hongrois.

NOTICE

HISTORIQUE.

SUR LA HONGRIE.

ATTILA fut le Conquérant de la Hongrie ; Léopold en devint le tyran : le premier, à la tête des Huns, chassa les Gots des bords du Danube ; & content de sa gloire, mourut idolâtré des siens, dont il ne prétendit être, pour ainsi dire, que le compagnon d'armes. Le second (1), du fond de son Cabinet Impérial, se servit de la main des Bourreaux, pour soumettre les Hongrois au pouvoir absolu. Attila du moins, étoit un Héros : Léopold ne fut qu'un Tibere. Mais les qualités brillantes du Roi des Huns, fondèrent une Puissance aussi fugitive que l'éclair : les sourdes (2) & cruelles menées de l'Empereur eurent des effets plus durables. Par elles, le Royaume de Hongrie est devenu serf de la Maison d'Autriche ; & les Habitans

(1) On ne vit jamais Léopold à la tête de ses Armées.

(2) On prit le prétexte d'une prétendue Révolte, pour affoiblir les Hongrois par des exécutions journalières. Quarante Bourreaux, pendant l'espace de 9 mois, suffisoient à peine pour torturer dans la place publique de la Ville d'Eperies. (en 1687)

de cette contrée ont perdu jusqu'au droit de nommer eux-mêmes leur Maître.

Où aboutit cette ambition de porter à la fois le Sceptre de Charlemagne & la Couronne d'Etienne? Parce que deux grands Etats se touchent; parce que le plus grand des Fleuves de l'Europe les arrose tous deux, étoit-il nécessaire à deux Peuples nombreux, de passer sous un seul & même joug? Un Chef de maison n'a pas trop de toute la prudence humaine pour bien gouverner sa famille; comment un seul individu ose-t-il se charger du Gouvernement de deux Nations entières? Comment un Homme tel que Léopold, qu'Attila eût fait trembler au seul aspect de son (1) épée, a-t-il eu le front d'exiger d'un Peuple libre & généreux, qui, pendant six siècles, n'avoit reconnu pour Rois que ceux élus par lui & chez lui, d'exiger le consentement de cette Nation & son obéissance à un droit de Souveraineté héréditaire, & même le contraindre à souffrir l'épée d'Attila dans les mains d'une (1) Femme? Et comment se fit-il que Léopold en vint à bout? Les Politiques, que ces remarques feront sourire, expliquent tout cela: mais ils auroient peut-être de la peine à le justifier, & finiroient par nous fermer la bouche. Tenons-nous-en donc à une Notice simple

(1) Les Huns rendoient une sorte de culte au glaive d'Attila, qu'ils appelloient l'Epée du Dieu de la Guerre.

(2) Toutes les Femmes ne ressemblent pas à *Marie-Thérèse.*

ſimple & rapide d'une contrée, théâtre continuel des viciſſitudes de la fortune.

Les premiers ancêtres des Hongrois, les Huns, ſortis en grand nombre des Palus Méotides, & Maîtres de la Pannonie, étoient des Guerriers farouches, étrangers à toute civiliſation, & ne reconnoiſſant d'autre Code que la Loi du plus fort. De la toile & des peaux de rats ſauvages couſues enſemble, compoſoient leurs vêtemens (1). Ils ne quittoient leur tunique que lorſqu'elle tomboit en lambeaux. Des eſpèces de chapeaux recourbés, ombrageoient leur tête. Des peaux de bouc couvroient leurs jambes velues.

A l'exemple des Tartares, ils paſſoient leur vie à cheval, conduiſant au milieu d'eux leurs familles dans des charriots couverts: enſorte que leurs compagnes, pour la plûpart, ſe voyoient ſucceſſivement filles, femmes & mères, ſans mettre une ſeule fois pied à terre. Il arrivoit delà que la Nation la plus ambulante, étoit en même temps la plus ſédentaire. On regardoit le mariage comme conclu, quand la Future avoit accepté le don d'une eſpèce de petite idole priapique que lui envoyoit ſon Prétendu. Ce dernier uſage n'étoit que ſuperſtitieux; ils n'y attachoient aucune idée d'indécence.

Fiers de leur indépendance, les Huns vénéroient

(1) Le Coſtume actuel n'eſt plus cela. Voyez les deux Planches ci-jointes.

D

jusqu'à l'adoration ceux de leurs Chefs qui leur donnoient l'exemple de la force & du courage. Leurs Princes inhabiles ou malheureux dans plusieurs expéditions, couroient le risque de se voir préférer le premier Guerrier qui se distinguoit par quelque coup d'éclat. Ce caractère national les maintint long-temps libres : si l'on ne compte pas beaucoup de Titus dans leurs Annales, il s'y trouve encore moins de Nérons.

Leurs descendans ont conservé quelque chose de leurs Mœurs. Encore aujourd'hui, au Couronnement de leur Souverain, les Hongrois mettent un sabre entre ses mains. Celui-ci, avec la lame nue, fend l'air autour de lui, comme pour assûrer ses Sujets, qui le proclament, de sa bravoure & de son zèle à les défendre envers & contre tous. Puis, on le revêt du Manteau Royal d'Etienne, qui fut tout-à-la-fois l'Apôtre & le Législateur de la Hongrie. Ce Prince, élu Roi par la Nation, en compromit les privilèges constitutifs, en faisant confirmer son intronisation par le Pape. Aussi on le canonisa. Un autre encore l'a été après lui. Ladislas fut Saint pour avoir eu le courage de respecter la virginité de sa Femme. La Nation ratifia cette apothéose, à cause de sa bravoure contre les Ennemis de l'Etat.

Ladislas VI ne se fit pas tant aimer, en exigeant comme un droit de servitude, le tribut volontaire d'un Bœuf, dont chaque famille de la Haute-Hongrie s'acquittoit par affection, à la naissance de tous les

Enfans mâles qui naiſſoient au Roi. Cet ancien uſage venoit encore des Huns.

Le ſol de la Hongrie a moins changé que les Habitans. Il eſt cependant ſuſceptible d'améliorations : Marie-Thereſe s'en eſt occupée ; & Joſeph II lui en prépare. L'Agriculture n'y fera jamais le bien dont elle eſt capable, tant que l'Homme de la campagne ne ſera pas le propriétaire du champ qu'il enſemence & qu'il récolte. Il y a peu de grandes Villes en Hongrie ; & ce ne ſeroit pas un mal, ſi les Villages étoient bien tenus. On y rencontre beaucoup de Nobleſſe ; mais un ſol tel que celui-ci, a beſoin de bras amis du travail.

Presbourg eſt la première Ville de tout le Royaume, ſur les bords du Danube & à dix lieues ſeulement de la Capitale de l'Autriche. Le Palais du Prince ſert en même temps de Citadelle ; la Couronne y eſt renfermée ſous ſept clefs, qui ſont entre les mains d'autant de Nobles, foibles traces des anciennes conſtitutions ! Formalité vaine, mais qui du moins rappelle ce temps où les Rois (en Hongrie), n'étoient Rois que par la grace du Peuple.

Tyrnau eſt une Ville libre & Royale : il ne faut pas prendre ces deux qualifications dans toute la rigueur du ſens ; elles ſe détruiroient l'une l'autre. Tyrnau a ſix Egliſes & pluſieurs Couvents ; voilà bien des ſecours pour le ſalut de l'ame : mais on n'en a pas encore trouvé pour rendre la ſalubrité à l'air.

Modra & Bosin sont deux petites Villes, libres & Royales à la manière de la précédente. Mais du moins on y recueille du bon Vin, au pied des Mont Crapacks. Si le bonheur est un fruit interdit aux Hommes, c'est quelque chose pour eux d'avoir à leur usage une liqueur qui fasse oublier la peine.

Le territoire de Golgotz, dans le Comté de Nytra, est fertile, agréable & peuplé de Vignerons & de Laboureurs, qui n'ont jamais eu recours aux bains chauds de leur voisinage. Le travail est le génie tutélaire de la santé.

Dans les montagnes du Comté de Hont, on trouve de l'or; mais l'air n'y est pas sain. Tout est compensé dans la Nature. L'Homme a le choix de l'opulence ou de la santé; rarement peut-il posséder à la fois, l'une & l'autre.

Les produits de la culture des champs dedommagent aujourd'hui les Habitans de Pugantz, des Mines riches qu'ils exploitoient jadis avec succès.

Ceux de Kremnitz, dans le Comté de Barsch, jouissent de plus d'aisance; mais ils ont moins de santé. Le voisinage des Mines abondantes en or, corrompent les eaux de leur territoire.

Ce qu'il y a de plus intéressant à voir dans la Ville de Pesth, c'est un Hôpital Militaire, bâti par l'Empereur Charles VI, dont le règne dut ses momens d'éclat à l'habileté du Prince Eugene.

Bude, jadis Capitale de Hongrie & le siége de ses

Rois, eſt une Ville très-ancienne, s'il eſt vrai qu'elle dut ſa première exiſtence & ſon nom aux Buduains, Colonie Scythe. Mais on ne peut lui diſputer d'être aujourd'hui une Cité belle & forte, chère à ceux qui aiment le bon Vin. Ses vignobles ſoutiendroient, dit-on, la comparaiſon avec les plants de la Bourgogne. Nous n'atteſterons pas ce fait. Nous croyons plutôt à l'excellence de ſes Melons. Tout ſon territoire reſſemble à une vaſte ſerre-chaude, tant il y a de ſources d'eaux thermales, (1) bouillantes au point d'y pouvoir cuire un œuf.

Cette Ville eſſuya pluſieurs fléaux; ſans la foi des Habitans aux Myſtères de la Ste. Trinité, la peſte en eût fait un déſert : une Colonne haute de 52 pieds, & placée dans le Fauxbourg de Neuſtiſt, atteſte ce miracle ſignalé. Mais rien ne put la défendre contre l'invaſion des Turcs; & cet évènement malheureux lui fit perdre le titre de *Primaria Hungariæ*.

---

(1) Depuis cinq ans, il s'élève des vapeurs chaudes d'une colline ſituée près du Village de Barana, dans la Seigneurie de Dioſgyor : on creuſa dernièrement dans cet endroit, & on trouva d'abord du charbon de terre; mais en approfondiſſant la fouille, on toucha à une terre jaune, argilleuſe, & ſi brûlante, qu'il fut impoſſible de continuer ce travail. On ſuppoſe qu'il ſe trouve deſſous cette terre, une matière ignée qui, par la ſuite, pourra faire de grands ravages.

C'eſt à Bude que la Reine de Hongrie, ſortie précipitamment de Vienne, menacée par les armes des François, ſe refugia, emportant avec elle, ce qu'elle avoit de plus précieux, les Archives de ſa Maiſon & ſa Bibliothèque.

A Zchepel, Iſle formée par le Danube, le célèbre Prince Eugêne avoit un Château, & y faiſoit élever un troupeau de brebis arabes. Les Héros ſe délaſſent de la gloire, en ſe livrant aux goûts les plus innocens.

C'eſt à Gran, Capitale du Comté de ce nom, que naquit le bon Roi Etienne, dont on fit un Saint par reconnoiſſance; c'eſt là qu'il eſt inhumé, dans la Cathédrale bâtie par lui. Cette Ville fut enlevée aux Turcs en 1683.

Zchepregh, dans le Comté d'Œdenbourg, avoit une Imprimerie; mais il lui reſte des vignobles qui le diſputent à ceux de *Tokay*. On goûte mieux un vin bon qu'un bon livre.

Albe-Royale eſt nommée ainſi, parce qu'autrefois cette Ville ſervoit au couronnement & à la ſépulture des Souverains de la Hongrie. Ce rapprochement de deux époques auſſi contraſtées, devoit inſpirer aux Princes, des réflexions ſalutaires à leurs Peuples.

C'eſt dans le Comté de Saroſch qu'eſt ſituée la Ville d'Eperies, où fut établie, en 1687, une eſpèce d'Inquiſition politique dont les Hongrois, qui en furent les victimes, n'ont pas encore perdu tout-à-fait le ſouvenir.

Eh ! comment put-on se livrer à de telles barbaries, dans un Canton où la Nature a placé le premier vignoble de la Terre ? Un tel présent devoit inspirer d'autres sentimens aux Hommes. Tokay, célèbre par l'excellence du Vin qu'on y recueille, n'est pas loin d'Eperies. On a donné le nom de Rayon de Miel à la montagne où se trouvent les meilleurs plants. Des Capucins avoient eu le bon esprit de dresser leurs tentes au beau milieu de ces côteaux précieux.

Pour donner une idée des réformes salutaires que le sage Joseph II médite pour la Hongrie, nous rapporterons la teneur d'un Décret émané du Trône Impérial, le 5 Octobre 1786. Il exempte les Paysans de tout le Royaume, d'offrir leurs denrées aux Seigneurs fonciers, avant de les vendre ailleurs : il défend en même temps aux Seigneurs Hongrois, d'interdire la vente de ces productions à ceux qui viendront les acheter sur les lieux.

Fin de la Notice Historique de Hongrie.

Eh ! comment put-on se livrer à de telles barbaries, dans un Canton où la Nature a placé le premier vignoble de la Terre? Un tel présent devoit inspirer d'autres [illegible] Tokay, célèbre par l'excellence du vin qu'on y recueille, n'est pas loin d'[illegible]. On a donné le nom de Rayoli de Miel à la montagne où se trouvent les meilleurs plants. Des Capucins avoient eu le bon esprit de choisir leurs tentes au beau milieu de ces coteaux précieux.

Pour donner une idée des réformes salutaires que le [illegible] [illegible] pour la Hongrie, nous rapporterons la teneur d'un Décret émané du Trône Impérial, le [illegible] Octobre 17[illegible]. Il exempte les Paysans de tout le Royaume, d'offrir leurs denrées aux Seigneurs fonciers, avant de les vendre ailleurs. Il rend en même temps aux Seigneurs [illegible] [illegible] la [illegible] [illegible] [illegible] qui [illegible] les achetée sur les [illegible].

Voy. de M. [illegible] [illegible] de Hongrie.



Bavaroisse.

Bavarois.

NOTICE
HISTORIQUE.
SUR LA BAVIERE.

POLITIQUEMENT parlant, Charlemagne avoit quelques droits ſur les Habitans de la Baviere, dont les premiers ancêtres, connus ſous le nom de *Boyens*, étoient originairement établis dans la Gaule Lyonnoiſe proprement dite. Contemporains de Jules-Céſar, ils ſe joignirent aux Helvetiens pour une expédition contre lui, & furent vaincus. Le Conquérant des Gaules leur aſſigna pour patrie, la contrée qu'ils occupent aujourd'hui. Tibere leur fit bâtir la Ville de Ratisbonne, qui fut long-temps leur Capitale; & Claude fonda parmi eux, une Colonie Romaine, apparemment pour les contenir. Gouvernés ſucceſſivement par des Comtes, des Rois, & enfin des Ducs, les Bavarois ont perdu depuis long-temps, le goût de la Liberté dont ils jouiſſoient primitivement.

La Baviere n'eſt point déſerte & inculte, comme du temps de Strabon. Mais elle pourroit être plus peuplée & mieux cultivée; ſi elle comptoit moins de Châteaux & de Chapitres Nobles, elle ne s'en trouveroit pas plus mal. Elle manque d'émulation; & ce ne ſera pas l'Ordre de St. George qui la fera naître, ſur-tout dans les claſſes roturières & laborieuſes.

Cet Ordre fut institué de nouveau en 1719, pour réunir sous une même bannière, les généreux défenseurs de l'Immaculée Conception, attaquée jadis dans des siècles d'ignorance; mais à présent ces Chevaliers de la Vierge Marie, sont bien peu souvent en fonction; car aujourd'hui, qui oseroit élever des doutes sur ce Mystère ineffable?

La Légende inscrite au revers de la Croix de Saint-George, est belle & consolante :

Justus, ut palma, florebit.

Malheureusement un titre probatif d'une Noblesse de 16 Quartiers, est la principale condition qu'on exige de ceux qui la portent. Qu'il est triste pour l'*Homme juste*, d'avoir besoin de 16 Quartiers de Noblesse pour *fleurir comme un palmier*.

L'Académie de Munich & l'Université d'Ingolstad font quelque bien à la Bavière. Mais une Chaire (1) de Grammaire ne l'enrichira pas, comme la culture de ses bonnes terres à bled. Une Chaire de Belles-Lettres Allemandes ne lui rapportera pas autant que ses riches Manufactures où l'on fabrique avec succès & profit, du gros drap, des étoffes de laine, de coton & de soie, du velours, de la tapisserie, des bas, &c. Qu'elle s'occupe moins à former une poignée de savans qu'à multiplier ces troupeaux de sangliers, qui jadis,

(1) Ces deux Chaires ont été fondées en 1765.

au rapport de Pline, abondoient dans les forêts de la Baviere, & dont elle commerçoit avec toute l'Europe.

Munich, capitale du Duché, tant de la Haute-Baviere, où se trouve cette Ville, que de la basse, fut bâtie par Henri-le-Lion, vers le milieu du 12e siècle. Les débris d'un Monastere servirent, dit-on, de Matériaux pour sa construction : elle doit son (1) nom à cette circonstance qui parut de mauvais présage ; ce que l'évènement sembla confirmer. Son Fondateur Henri-le-Lion, Fils de Henri X, dit le Superbe, fut effectivement mis au banc de l'Empire & chassé de ses Etats pour avoir manqué de respect à Frédéric premier : conduite d'autant plus révoltante, que cet (2) Empereur lui avoit restitué la Baviere sortie de la branche de sa Maison, à laquelle elle appartenoit.

D'autres font honneur de la fondation de Munich, au Duc, Othon, vers 1180. Ce Prince fit à Munich le contraire de ce qu'il avoit fait à Scheyren, dont il avoit converti le Château en Monastère Abbatial ; il y fut inhumé en 1183.

L'Empereur Louis de Baviere donna de très-beaux privilèges à Munich, qui possède son tombeau ; &

(1) *Monachium*, ou *Monacum*, *Munich*.

(2) Il est vrai que Frédéric I étoit lui-même tout-à-la-fois orgueilleux & ingrat. C'est ce même Prince qui, pour être Empereur, consentit à servir de Palfrenier au Pape, & fit deux fois le voyage de Rome, pour y tenir la bride de la Mule du successeur de St. Pierre.

Jean, Duc de Bavière, en fit sa résidence & le Chef-lieu de ses Etats. (1) Gustave-Adolphe, Roi de Suéde, le prit en 1652; les Habitans se rachetèrent du pillage avec de l'or.

Parmi les antiques précieux qui sont le principal ornement du beau Palais Ducal qu'habite l'Electeur à Munich, on remarque une Statue d'Alexandre.

Si Munich est l'une des plus belles Villes d'Allemagne, Ingolstad sur le Danube, est l'une des plus fortes. Les Habitans n'en sont pas plus riches. Donauwerth étoit jadis Ville Impériale : le Duc la convoitoit apparamment pour arrondir son Cercle. Il lui manquoit un prétexte. En 1607, les Bénédictins de Ste. Croix imaginent une Procession nouvelle. Les Habitans qui s'en tenoient aux solemnités de leurs ayeux, se refusèrent à celle-ci. On crie à l'impiété, au sacrilège. La Ville est citée au Ban de l'Empire, se voit déchue de tous ses droits, & confisquée au profit de l'Electeur de Baviere, au préjudice du Cercle de Souabe.

Dans la Régence de Burkhausen, on trouve la Ville de Neu-Oetting, sur un sol fertile en grains. Alt-Oetting est une autre Ville voisine, qui peut se passer des trésors de l'Agriculture. Il s'y fait un Pélerinage qui l'enrichit assez. La terre la plus féconde rapporte

(1) Héros qui moururent jeunes, mais peut-être au moment où leur gloire parvenue à son comble, alloit céder le pas à leurs foiblesses.

encore

encore moins que l'imagination, à ceux qui sçavent l'entretenir.

Dans une Isle voisine du Lac de Chiemsée, est un Couvent érigé en Evêché, par un Prélat de Salzbourg, vers l'an 1215. en sorte qu'aujourd'hui l'Archevêque nomme l'Evêque, le confirme, le sacre, reçoit son serment; & tout cela, sans que Rome s'en mêle. Il est bien étonnant qu'un pareil exemple n'ait point eu plus d'imitateurs.

Aurolz-Munster est un Bourg où l'on va admirer de belles Cascades, & où l'on devroit aller aussi pour encourager de pauvres Tisserans qui l'habitent.

Landshut, Ville principale de la basse Baviere, a un Clocher réputé le plus haut de toute l'Allemagne. Un Observateur y découvriroit bien des réformes & des établissemens à faire dans toute l'étendue de ce Duché.

Depuis quelque temps la Baviere est infestée de voleurs & d'assassins. Dans plusieurs endroits ils ont eu l'audace de commettre des effractions pendant le jour. On a compté 43 assassinats commis en 1786, dans le Bailliage de Landshut.

Abach, Bourg de la Régence de Straubing, se vante d'avoir donné le jour, dans le Château qu'on y voit encore, à Henri II, ce *Père des Moines*, qui le premier rendit foi & hommage du Trône Impérial, au St. Siège.

A Stadt-am-Hof, petite Ville qu'arrose le Danube, est un Hospice dédié à Ste. Catherine, & ouvert sans distinction, aux Protestans comme aux Catho-

liques. Et en effet, l'Humanité n'est d'aucune Secte; le malheur, quel que soit la livrée qu'il porte, est toujours sacré à ses yeux.

Outre le Duché de la Baviere, le Cercle d'Allemagne qui porte ce nom, est composé de divers Etats, dont il faut dire un mot. L'Archevêché de Salzbourg est le premier & le plus considérable. C'est un bon pays, riche sur-tout en pâturages. On y fabrique du lin & une toile grossière, mais d'une longue durée. Les Paysans y ont un libre exercice des armes, & se gardent eux-mêmes; précieux privilège qu'on ne leur laisse peut-être que parce que le frein de la Religion suffit pour les contenir dans l'obéissance la plus complette. Le Catholicisme dans toute sa rigueur, y règne exclusivement. Le Prince de Salzbourg réunit en sa personne, les deux caractères sacrés qui en imposent le plus au Peuple de la Baviere, la Souveraineté spirituelle & temporelle. L'Archevêque a un Conseil de Guerre, qu'il a plus d'une fois présidé lui-même; mais il compte plus sur les mille fantassins qui forment son état Militaire, que sur le dévouement des 25000 Bavarois armés, qu'il fait marcher au premier geste.

L'Eglise de St. Rupert, Evêque & Patron de la Ville de Salzbourg, est une espèce de copie de St. Pierre de Rome. Cette Cathédrale a cinq jeux d'Orgues. Il semble que l'harmonie devroit en même temps régner davantage entre les Catholiques & les Protestans, enfans de la même Patrie. L'exemple de Joseph II hâtera peut-être cette heureuse révolution parmi les Princes de

l'Empire. Il faut espérer qu'on ne verra plus se renouveller les scènes d'intolérance contre les Luthériens, dont la vallée de Tefferegg a été le théâtre.

Aux environs de Salzbourg, les Naturalistes & les malades vont visiter des bains médécinaux au Village d'*Aign*. Ceux qui ne sont point Naturalistes, vont en pélerinage à *Plain*, où se trouve une Image de la Vierge, qui, dit on, fait encore aujourd'hui des Miracles.

La Baviere possède aussi une partie du Haut-Palatinat: près d'Ambeurg, Capitale du pays, sont deux montagnes qui ne donnent pas les mêmes produits. Dans les entrailles de l'une, on exploite une Mine de Fer. On gravit le sommet de l'autre pour y implorer les Graces de Marie, Mère de Jesus. Si ces deux montagnes étoient affermées, le Bail de la seconde monteroit bien plus haut que celui de la première.

Des Religieux paisibles végétent à *Castel*, à l'ombre des Tombeaux des Comtes de ce nom, qùi, pour ne point quitter leur Château, même après leur mort, s'avisèrent de le métamorphoser en Monastère.

La Principauté de Neubourg est encore du Domaine de la Baviere. On y trouve quelques restes de Protestans. La Ville principale tire quelques revenus d'un péage sur le Danube; mais elle compte davantage & avec plus de justice, sur le tribut bénévole que lui apportent en foule les Pélerins dévôts à la Ste. Vierge, Mère de Dieu.

La petite Ville de Lavingen se glorifie d'avoir été

la patrie d'Albert, qu'on n'a point surnommé *le Grand*, (comme quelques modernes semblent le croire); mais qui s'appelloit (1) *Grosz*; bon Religieux, bon Evêque, il étoit trop volumineux pour être bon Auteur. 21 gros *in-folio* supposent plutôt une main bien exercée qu'une tête fort judicieuse. On lui attribue un Traité *de Secretis Mulierum & Naturæ*. Albert-le-Grand pouvoit être initié aux mystères du cœur des Femmes; mais à coup sûr, la Nature ne lui avoit pas donné le mot de ses énigmes.

La Principauté de Soulzbach, dépendante du Duché de Baviere, n'est remarquable que par une circonstance. Les Habitans sont de deux cultes, qu'ils professent dans les mêmes Eglises. Pour être de diverses Communions, les Hommes n'en sont pas moins frères, & ont un Père commun à bénir. Le matin, les oiseaux d'espèces différentes, perchés sur les mêmes rameaux, saluent, chacun dans son ramage, le retour du Soleil sur l'horizon.

S. Corbinian fut le Fondateur & le premier Evêque de Freylingen. Ce pauvre Hermite a pour successeur, des Princes de l'Empire: la fréquence de ces sortes de métamorphoses les a placées dans l'ordre des choses naturelles & ordinaires. La Ville mérite considération.

Passau, siège d'un autre Evêché, a une Cathédrale, qu'on dit la plus belle Eglise de toute l'Allemagne.

(1) *Grosz* en Allemand, veut dire *grand*.

Cette Ville jouit d'un avantage bien plus précieux ; elle se gouverne par ses propres Loix.

On connoît ce qu'est la Ville de Ratisbonne.

La Maison de Baviere est une des plus anciennes d'Allemagne. Les opinions sur son origine sont si variées, qu'on la recule quelquefois jusqu'à Didon, Reine de Carthage, Les Généalogistes bien payés, se jouent sans pudeur, des convenances historiques. D'autres, plus sages, ne remontent que jusqu'à Charlemagne.

L'Electeur de Baviere porte dans ses armes écartelé, au premier & quatrième, lozangé au fuselé d'argent & d'azur de 21 pièces mises en bande.

L'écu est timbré de deux casques ouverts & couronnés. L'un des deux, celui de la Baviere, est surmonté d'un lion acculé d'or, couronné de gueules, accosté d'un vol & bordé de feuilles d'or ; les lambrequins sont d'argent & d'azur.

Quant au Costume, il étoit déjà remarquable il y a long-temps ; car les Historiens en font mention en ces termes : *Gens ipsa vestitu ut plurimum flavo colore amicitur, ocreis libentiùs quàm caligis calciatur.*

Les *Boïes* ou *Boyens*, ancêtres des *Bavarois*, n'avoient pour toutes armes que des boucliers faits d'écorce d'arbre, & de grands couteaux sans pointe, dont ils ne pouvoient frapper que du tranchant, & que la pesanteur rendoit mal aisée à manier.

Nos deux Figures ci-jointes expliqueront suffisamment la forme du Costume actuel des Bavarois de la classe

la plus nombreuse & la plus estimable de tout le Duché, des Paysans.

Fin de la Notice Historique sur la Baviere.



Femme d'ausbourg

Dame d'ausbourg

homme d'ausbourg

NOTICE

SUR LA VILLE LIBRE

D'AUGSBOURG.

HENRI II, dit (1) *le Saint*, élu Empereur d'Allemagne l'an 1002, (qui n'étoit pas l'époque des lumières dans cette partie de l'Europe), étoit boîteux (2) de corps & d'esprit. Marié à la belle (3) Cunegonde, il ne voulut jamais être que le Frère de sa Femme. Mais il épousoit chaudement les intérêts de l'Eglise.

Il eut sur-tout à cœur, pendant son règne deux

---

(1) On l'appella encore l'*Amour des Hongrois*. Mais il dut ce surnom, pour le moins aussi précieux que l'autre, aux soins qu'il se donna d'ériger en Royaume le Duché de Hongrie, en faveur du Mari de la Sœur de sa Femme, qu'il prit lui-même la peine de convertir à la Foi.

(2) Lors de sa seconde expédition contre Ardouin, Marquis d'Ivrée, Henri II, pour se sauver d'une révolte, se cassa une jambe, en sautant du haut des murailles de Pavie.

(3) Cette chaste Epouse & Vierge, n'en fut pas plus à l'abri pour cela, des atteintes de la médisance ou de la calomnie. Sa fidélité conjugale eut besoin de l'épreuve du fer rouge. Elle fut Sainte; car devenue Veuve, elle mourut Religieuse, dans un Couvent fondé de ses propres

Établiſſemens bien importans (1) à ſes yeux. : l'érection du Comté de Bamberg, en Evêché ; & l'élévation de l'Evêque (2) d'Augsbourg, à la dignité de Prince de l'Empire, vers l'an 1009. Ce Prélat-Souverain n'en eſt devenu guère plus puiſſant. Il n'eſt que le Titulaire de la Ville d'Augsbourg, dans laquelle il a un Palais qu'il ne peut pas habiter quand & tant qu'il le voudroit bien. Il eſt obligé de réſider à Dilligen, Ville ſur le Danube, & de ſe contenter d'être le Seigneur de quelques Bourgs. L'un des plus conſidérables de ces petits bailliages, eſt Schwabmünchen, où l'on fabrique des bas de coton.

Augsbourg, ou Augspourg, *Auguſta Vindelicorum*, eſt nommée ainſi, parce que l'Empereux Céſar Auguſte y établit une Colonie (3) Romaine, après la réduction

deniers. Il faut lui rendre cette juſtice qu'elle devoit être plus à ſon aiſe & mieux à ſa place dans une cellule que ſur le Trône.

(1) Nous lui ſommes encore redevables du *Credo* qu'on chante à la Meſſe.

Ce même pieux Henri fut le premier des Empereurs qui eut la modeſtie, lors de ſon couronnemant à Rome, de placer dans ſes mains, le globe du Monde, ſans doute comme repréſentant le Créateur du Ciel & de la Terre; Et l'on remarquera qu'il avoit pris pour deviſe :

Ne quid nimis.

Rien de trop.

(2) L'Evêché d'Augsbourg étoit fondé dès le ſixième ſiècle.

(3) Tacite l'appelle *ſplendidiſſima Colonia.*

de cette Ville, par Germanicus. Les Hongrois s'en emparèrent dans la ſuite ; mais ils en furent bientôt dépoſſédés par Othon I, (1) vers le milieu du dixième ſiécle. Elle eſt très-grande & fort magnifique. Les Comtes Fugger y ont de beaux Hôtels, & un Quartier qui porte leur nom, compoſé de 600 Maiſons, pour y loger les pauvres Bourgeois à un prix modique. Les indigens, les orphelins & les malades de toutes Religions, y trouvent des Hôpitaux bien entretenus. Depuis long-temps Augsbourg mérite des éloges pour les ſoins qu'elle prend de l'humanité ſouffrante. Charles-Etienne, au ſeizième ſiécle, lui rendoit déjà cette juſtice, dans ſon Dictionnaire latin : *Incolis opulentiſſimis & diligenti pauperum curâ nobilitatur vulgò Auſpourg.* D'après cette conduite & ce témoignage, on eſt ſurpris & fâché d'apprendre que les Juifs qui demeurent à une lieue de la Ville, ſont obligés de payer un florin (2) par heure, quand ils entrent.

Les Luthériens appellent leur Confeſſion de Foi, du nom d'Augsbourg, parce qu'elle fut compoſée & publiée dans cette Ville. Elle en garde encore l'exercice en la même manière qu'elle l'avoit l'an 1624. La Magiſtrature étoit compoſée d'autant de Catholiques que de Proteſtans. Quant aux charges uniques, elles ſont

(1) Cet Empereur, qu'on ſurnomma le Grand, avoit pris pour deviſe ces quatre mots :

Vita decora, vel mors. Vivre avec honneur, ou mourir.

(2) Le florin ou goulde, vaut 2 liv. 10 ſ. de notre monnoie.

adminiſtrées alternativement par les Catholiques & par les Proteſtans ; c'eſt-à-dire, le Catholique ſuccède au Proteſtant, & *vice verſâ*.

Depuis l'an 1548, l'autorité des Tribus a été anéantie dans cette Ville, par un Décret de Charles-Quint. Le Gouvernement y eſt entre les mains des Familles Patriciennes & Nobles. On les diſtingue en deux claſſes : les anciennes qui rempliſſoient les charges dès l'an 1368, lorſque le Peuple ſe ſouleva & changea la forme du Gouvernement ; & les familles Modernes, qui n'ont eu entrée dans la Magiſtrature que depuis le règne de l'Empereur ſuſdit.

Ce Prince, aſſez connu, n'oſa pas enlever tout de ſuite & tout-à-fait à la Ville d'Augsbourg, le titre de *Libre*, & tous les Privilèges attachés à ce titre : mais en lui donnant ou en lui confirmant celui d'*Impériale*, il avoit ſes intentions. Il ſe flattoit de faire ſubir tôt ou tard, le joug à des Citoyens aſſez imprudens pour le nommer leur Protecteur : & ils eurent dans la ſuite plus d'une occaſion de regretter l'influence immédiate du Peuple dans des Aſſemblées tenues au nom du Peuple, & traitant des affaires du Peuple. Une Cité peut-elle encore ſe dire Libre, du moment qu'un Prince puiſſant ſe réſerve la voix préponderante dans les Délibérations ? L'entière indépendance des ſuffrages eſt la ſauve-garde de la Liberté nationale.

Le Sénat eſt compoſé de 45 Membres, qui partagent entr'eux toute l'Adminiſtration des affaires. Il y a néanmoins un autre Sénat plus nombreux, & qui eſt de

260 personnes, tant Patriciennes que Plébeïennes; mais il n'a le maniment d'aucune affaire, & il ne subsiste que pour conserver à cet Etat une forme de République.

Tous les Sénateurs & autres membres de l'Etat, portent l'épée avec l'habit noir, le colet & le manteau; & même ils y sont obligés. Les Habitans sont diversement vêtus, mais tous très-proprement. Les Femmes, dans leur grande toilette, ornent leur chevelure avec des nattes de filasse de différentes couleurs. Mais en général, les habits sont plus riches qu'élégans. Le Costume privé a quelque chose de noble dans sa simplicité. Il y a dans Augsbourg une Fabrique d'Indiennes ou Persiennes, qui égale tout ce qui se fait de mieux en ce genre.

Augsbourg est la Ville d'Allemagne qui approche le plus, pour la propreté, de celles de Hollande. Voici ses Armes : parti de gueules & d'argent, à une Pomme (1) de Pin de Sinope, posée en Pal, sur un piédestal de même.

L'Hôtel-de-Ville, bâti en six ans, est, dit-on, le plus beau de toute l'Allemagne : il est de belles pierres de taille, & le Portail de marbre. On y admire la Salle d'or, haute de 52 pieds, longue de 110, large

(1) Il y a quelque temps, on trouva dans une fouille de cette Ville, une Médaille de bronze d'Auguste, sur le revers de laquelle étoit représentée une Femme assise, tenant une Pomme de pin de la main droite, & une Corne d'abondance de la gauche.

de 85, pavée de marbre jaſpé, & ornée de Tableaux rares. Nulle colonne ne la ſoutient.

On raconte que les Magiſtrats d'Augsbourg faiſant voir un jour leur Hôtel-de-Ville au Roi Guſtave-Adolphe, & lui ayant demandé ce qui lui ſembloit; il leur répondit qu'il le trouvoit magnifique, mais que c'étoit dommage qu'ils n'avoient pas employé l'argent qu'il avoit couté, à fortifier leur Ville.

L'Arſénal eſt un bâtiment qui ſe ſoutient à côté de l'Hôtel-de-Ville. On y fabrique de fort bonnes cuiraſſes.

Les Fontaines publiques méritent l'accueil du Voyageur. Elles ſont ornées des Statues en bronze de l'Amour, Mercure, Hercule & Ceſar. Mais le Dieu du Commerce eſt à-peu-près le ſeul qui donne encore quelqu'éclat à la Ville d'Augsbourg.

Fin de la Notice ſur la Ville libre d'Augsbourg.

Desrais del. *Mixelle sculp.*

femme de la Forêt Noire.

Desrais del. *Mixelle sculp.*

Homme de la Forêt Noire.



Homme de la Forêt Noire





NOTICE
HISTORIQUE
SUR LA FORÊT NOIRE.

LA Forêt noire, connue des Anciens ſous le nom de *Sylva Martiana*, eſt une portion conſidérable de la grande Forêt Hercynienne, comme ſemble l'atteſter encore aujourd'hui le Village de *Hercingen*, près le bourg de *Waldſée*. Les modernes l'ont appellée Forêt noire, à cauſe de l'épaiſſeur de ſes bois. On la trouve dans la Suabe, entre Furſtenberg & Virtemberg. Jadis elle s'étendoit juſqu'au Rhin. Rhinfeld, Seckingen, Lauffenbourg & Valdshut, ne ſe nomment les quatre Villes foreſtières, que parce qu'elles étoient renfermées dans la Forêt noire. Ce grand pays d'Allemagne eſt plein de montagnes qui s'avancent juſqu'au Briſgaw, & qui ſont couvertes de grands arbres, ſur-tout de pins; les vallées ſeules ſont abondantes en pâturages. On prétend que le terroir gâte les ſemences, à moins qu'on n'ait ſoin de le brûler auparavant. Tous les ſites y ont un caractère prononcé & des teintes fières & ſauvages. Les chemins y ſont tellement difficiles, que chaque Voiturier met une ſonnette à un de ſes chevaux pour avertir ceux qui viennent, afin que chacun ſe place

convenablement pour paſſer ſans danger. Les Couriers ſe ſervent d'un cor. Le Pâtre attache auſſi une clochette au col de la vache qui mène le reſte du troupeau.

S'il en faut croire les Commentaires de Céſar, en fait d'Hiſtoire naturelle, la Forêt noire (ainſi que l'Hercynienne), nourriſſoit pluſieurs bêtes ſauvages inconnues aux autres pays. Il y a (dit le Conquérant des Gaules) des bœufs de la figure d'un cerf, qui ont une corne au milieu du front, plus grande & plus droite que celle de pas un autre animal, & dont le haut ſe ſépare en pluſieurs branches; le mâle n'eſt point différent de la femelle. Il y a auſſi une eſpèce d'ânes ſauvages qui reſſemblent aux chèvres, & qui ont la peau marquetée; mais ils ſont un peu plus grands & ſans cornes, & n'ont aucunes jointures aux jambes; de ſorte qu'ils ne ſe couchent point pour ſe repoſer. S'ils tombent, ils ne ſe relèvent plus. Quand on a reconnu leur gîte à la piſte, on ſcie les arbres voiſins, ou on les déchauſſe; ſi bien que venant à s'appuyer contre pour ſe repoſer, ils tombent à la renverſe & ſont facilement pris. Il y a auſſi des taureaux ſauvages qui ſont un peu moindres que les éléphans; mais ſemblables du reſte aux autres, & d'une force & d'une vîteſſe extraordinaires; peu d'hommes & d'animaux peuvent échapper leur rencontre. On leur tend des pièges, mais on ne peut les apprivoiſer, quelques petits qu'on les prenne. La jeuneſſe s'endurcit à la chaſſe des ces bêtes, & garde leurs cornes par vanité, comme une marque de valeur. Elles ſont différentes de celles de nos taureaux, tant pour la grandeur que pour

la

la figure, & sont recherchées avec grand soin pour boire dans les grands repas, après en avoir garni l'ouverture avec de l'argent.

On ne rencontre plus dans la Forêt noire de ces animaux métis cités dans ce passage. Plus éclaircie & mieux cultivée que du temps de Jules-César (1), elle ne nourrit plus probablement de ces bêtes fauves, moitié cerfs & moitié bœufs, moitié chèvres & moitié ânes, dont les jambes n'ont point de jointures. Les habitans actuels, beaucoup moins aguerris que leurs ancêtres, ne s'adonnent plus à la chasse. Bergers ou Laboureurs, le gouvernement féodal & l'ascendant du Clergé les tiennent dans une contrainte habituelle & dans une pauvreté à laquelle ils paroissent accoutumés. Ce n'est que dans les Villes & aux environs qu'on trouve des maisons à deux étages. Le rez-de chaussée

(1) Un Journaliste estimable a reproché au Rédacteur du texte des Costumes civils de ne s'être pas toujours attaché aux Relations de Voyages les mieux constatées : comme si on ne devoit pas s'attendre aux usages les plus bizarres de la part des hommes! Le vrai (a dit quelqu'un) n'est pas toujours vraisemblable. Il faut appliquer cette maxime aux Journaux des Voyageurs célèbres. Un Rédacteur a rempli sa tâche, quand il s'est appuyé sur des témoignages imposans, tels que ceux de Pline, &c. Il ne faut point suspecter la véracité de Jules-César & de Tacite, & de ceux qui parlent d'après eux, parce que le François d'aujourd'hui n'a presque plus rien de commun avec les Francs leurs contemporains.

des fermes est abandonné aux vaches. Le ménage, proprement dit, est au-dessus. Le second étage est réservé pour les grands jours. Dans les Auberges, c'est l'appartement d'honneur, pour les Voyageurs distingués.

La Forêt noire renferme plusieurs Villes qui méritent d'être citées. Villengen, par exemple, est très-jolie, quoique peu considérable. Dans la grande rue, on voit placée sur une fontaine, la statue de Charles-Quint, dont rien ne pourra laver la mémoire; Charles-Quint, le premier des hommes en fait de politique, le dernier quant à la probité; Prince qu'on auroit dû condamner de bonne-heure au genre de vie dont il fit choix sur la fin de ses jours; car enfin, il vaut encore mieux, sans doute, troubler la paix d'un Couvent que celle du monde entier.

Fleschens, Ville d'Empire, & située dans le territoire de la Forêt noire, ne paroîtroit qu'un Village, si elle n'étoit pas fermée de murailles; mais ces murs sont dignes de la garnison; à gauche & à droite de la principale porte, on voit deux files de soldats peints sur du carton.

Près de *Donesching*, autre petite Ville non fermée, le Prince de Furstemberg possède dans la cour de son château, dans un réservoir haut de trois pieds, la source de ce grand fleuve, dont les Rois de Perse plaçoient avec orgueil un échantillon des eaux parmi leurs trésors de Gaza : le Danube, qui porte un double tribut à la mer noire, peut à peine fournir, à sa naissance, un

mince jet pour arroſer les parterres du Prince Allemand.

La Forêt noire procure à Schaſthouſe une partie des ſoldats que les Recruteurs étrangers y enrôlent; elle fait encore mieux, elle envoie du bled au même Canton. C'eſt d'ici que les Suiſſes catholiques, après la bataille de Copet, firent venir les légions de Prêtres qui repeuplèrent leurs Egliſes.

Le coſtume de la nobleſſe & de la bourgeoiſie des différentes Villes éparſes dans le pays qu'on déſigne ſous le nom de Forêt noire, eſt à-peu-près le même que dans toute l'Allemagne. La couleur de cérémonie eſt le noir.

Quant aux baſſes claſſes des habitans, & particuliérement des gens de la campagne, leur habillement mérite d'être décrit. Les deux ſexes portent un chapeau à quatre cornes, le plus ſouvent de paille ou de jonc. L'habit de l'homme eſt un gillet blanc pour l'ordinaire, & pardeſſus une veſte ample, à grands pans; les culottes très-larges ſont de la même matière; c'eſt un gros drap, eſpèce de bure, de la couleur du veſtiaire des Capucins. Les payſans ne font uſage de boucles, ni à leurs jarretières, ni à leurs ſouliers. Hommes & femmes rabattent pardeſſus le coup de pied de leurs chauſſures une plaque découpée ou dentelée d'étoffe rouge. Sous la veſte pend une eſpèce de tablier pliſſé & garni par le bas.

Les payſannes ſe couvrent la poitrine d'une pièce rouge couverte de pluſieurs larges rubans qui ſe croiſent. Pardeſſus une petite camiſole, ou bien un juſte dont les

manches descendent jusqu'au poignet. Un jupon de dessous de la couleur de la pièce d'estomac; un autre jupon de la couleur du juste. Un tablier blanc, & pardessus une ceinture en forme de petite chaîne.

Les vieillards se font un honneur de porter leur barbe. Ils se couvrent la tête d'un chapeau noir, dont la forme est très-haute & dont les rebords sont ronds & courts.

Fin de la Notice historique sur la Forêt noire.



Paysanne du Marquisat de Bade.

NOTICE
HISTORIQUE
SUR LE MARQUISAT DE BADEN.

CETTE parcelle du Cercle de Souabe, le long du Rhin, a pour Souverain une ancienne Maison d'origine Helvetique, & qui touche au berceau de la Famille Impériale. En effet, les premiers ancêtres des Maggraves de Baden ou Bade, étoient les Comtes d'Altembourg, les Ducs de Zeringen, & les Comtes de Habspurg ou Habsbourg, devenus par la suite Archiducs d'Autriche. Herman, Fils de Berthold, Duc de Zering, nomma son Fils premier Marquis de Bade, au commencement du douzième siècle. Cette noble tige donna à l'Allemagne des Princes recommandables. La Ville de Rotembourg (1), sur le Necker, eut pour Fondateur Albert, Marggrave de Bade en 1280. Rodolphe IX, surnommé le Grand, régnoit en 1353 (2); il avoit, dit-on,

(1) Il existe en Allemagne plusieurs Villes de ce nom. Celle dont on entend parler ici, est dans la Souabe, & appartient à la Maison d'Autriche. Elle a un Château, & ce qui est plus utile, une source d'Eaux minérales.

(2) Epoque du grand Schisme d'Occident & de l'invention de la Poudre à canon; deux fléaux qui, joints à la peste, ravagèrent l'Europe, & l'épuisèrent d'Hommes.

12 pieds de haut. Et les Chroniqueurs nous apprennent à ce sujet, que les Princes de cette Famille ont presque tous reçu de la Nature la taille la plus avantageuse. Celui-ci mourut en 1372, Favori de Charles IV, dont le règne fait époque en Allemagne par la Bulle d'Or qui lui rendit la paix. C'est cet Empereur, qui se modelant sur la politique (1) Romaine, se permit le népotisme sur le Trône. Il mourut à Prague en 1378.

La Maison de Baden, divisée en deux branches, convint par un accord passé en 1490, que celle des deux qui survivroit à l'autre, en hériteroit par cela même. Ce Traité, confirmé par l'Empereur Maximilien (2), eut son plein & entier effet en 1503, dans la personne de Christophe. Philibert, tué à la Bataille de Moncontour en 1569, laissa un Fils unique, Philippe : lequel ayant eu pour Tuteur, les Princes de Baviére, rétablit la Religion Chrétienne dans le Marquisat de Bade : ensorte que le culte Romain y subsiste encore depuis cette époque.

En 1670, Louis-Guillaume, né à Paris en 1655, succéda à Ferdinand-Maximilien dans la petite Souve-

(1) Charles IV. fit un Voyage à Rome ; mais loin d'y étaler toute la Majesté Impériale, il ne s'y montra jaloux que de servir le Pape à l'Autel.

(2) Prince ambitieux qui, pour faire entrer l'Italie au nombre des vastes possessions de la Maison d'Autriche, s'imagina pouvoir devenir Coadjuteur du Pape, & même Souverain Pontife. Il aimoit l'argent presqu'autant qu'il haïssoit la France.

raineté de Baden. Capitaine des Gardes de l'Empereur, il se distingua en Hongrie dans la guerre contre les Turcs.

La branche des aînés, c'est-à-dire, des Marquis de Baden-Dourlach, eut pour Chef, Ernest, & produisit en 1573, George-Frederic, qui fut disgracié de l'Empereur Ferdinand II (1), pour avoir perdu la Bataille de Wimpffen (2). Dans les cours le malheur est un crime, & on le punit en conséquence. Ce Prince infortuné avoit eu 15 enfans d'un premier mariage. Il professoit, ainsi que font encore les habitans de ce Marquisat, la Religion Luthérionne.

La Maison de Bade-Baden porte pour Armes parti de deux Traits & Coupe de même, avec différentes pièces d'Armes, selon les quartiers. Tout l'Ecu est surmonté & accosté de dix Casques ouverts, &c.

Le Marquisat de Baden n'est pas un pays d'Etat, comme le sont quelques autres Provinces d'Allemagne. Il est soumis à la domination de ses Princes-Régens, qui peuvent mettre des impositions sur leurs peuples pour les dépenses publiques & autres, soit d Etat, soit de Famille, sans en demander le consentement aux

(1) On connoît ce Prince, qui n'étoit que politique, & qui se montra si petit devant Gustave. Il alluma la guerre dans toutes les parties de l'Allemagne, sans oser jamais sortir de son Palais.

(2) Ville Impériale d'Allemagne, dans la Suabe: détruite par les Huns, rétablie au treizième siècle, le Duc d'Enghien la prit en 1645. Elle est Luthérienne, mais bien peuplée.

Etats ; régime politique qui n'entraîne aucun inconvénient sous des Princes sages, tels que la plûpart de ceux de cette Maison.

Le Marggrave de Baden jouit de trois suffrages à la Diette. Sa Famille, ses Officiers & ses sujets ne sont soumis qu'au Tribunal Aulique de l'Empire. Il a un Conseil d'Etat & un Aulique avec chacun, sa Chancellerie, un Conseil Ecclésiastique, une Chambre des Finances, & une Chambre Matrimoniale. Le Souverain tolère tous les cultes, même les Juifs : aussi l'Agriculture & le Commerce y sont florissans, & y entretiennent l'aisance. Le Marggrave Charles y institua, en 1715, l'Ordre de la Fidélité, qui consiste en une Croix à huit pointes, les coins chargés de deux *C* entrelassés, portant d'un côté un champ de fleurs, bordé de rochers; & au revers, l'Ecu de Bade. Tous les Princes de cette Maison en sont Chevaliers-nés, & portent le Cordon au col.

Le pays de Bade, qui jadis faisoit partie de l'Austrasie, est beau, fertile en fruits, & abondant en bois. Il se divise en haut & bas Marquisat.

Corlsrouhe est une petite Ville moderne, située au milieu d'une forêt. Elle ne date que de 1715. On y compte

(1) En 1732, Christien VI, Roi de Dannemarck, institua aussi un Ordre de la Fidélité, à l'occasion de son Mariage.

Un Ordre pareil en France n'y seroit pas déplacé. On y décerne un Prix à la Fille la plus vertueuse, au Jeune Homme le plus laborieux : pourquoi ne point réserver une Couronne civique aux Epoux les plus fidèles ? La Fidélité conjugale est la base des Moeurs.

à peine 400 maiſons, & elle a déjà un Collège, deux Egliſes, deux Prêches, une Synagogue, un Château, un Jardin Botanique, une Orangerie, une Faiſanderie, une Ménagerie. Il y avoit autrefois un Couvent de Bénédictins. Quelques Villages des environs ſont occupés par des François.

Dourlac, chef-lieu d'un autre grand Bailliage de ce nom, eſt une petite Ville où l'on bat Monnoie dans le Château. Il y a quelques Manufactures & une Ecole Latine.

Pforzheim eſt la Ville la plus conſidérable de tout le Marquiſat de Baden : on y fait beaucoup de Commerce. Il y a une Maiſon de force où l'on prend les Orphelins, les Malades & les Foux. Les Marggraves y ont leur ſepulture; autre ſorte de Maiſon de correction, où les mauvais Souverains voient le terme de leurs folies.

Raſtadt eſt encore une petite Ville de fraîche date, fondée par le Prince Louis de Bade. On y trouve pluſieurs Tribunaux, un Couvent de Cordeliers & une Maiſon des Filles de la Congrégation de Notre-Dame. Le Château de la Favorite n'eſt pas le moindre ornement de ce Bailliage. Mais ce lieu tire ſon principal luſtre de la Paix qu'on y traita en 1714, entre l'Empereur & le Roi de France.

Bade (1), Ville dont le Château a donné ſon nom

(1) Pluſieurs Villes, tant en Allemagne qu'en Suiſſe, portent ce nom, & doivent cette ſimilitude à des ſources d'Eaux chaudes ; le mot Allemand, Baden, ſignifie Bain.

au Marggraviat, est sur une hauteur & environné de vignobles. Mais ce qui la rend célèbre depuis long-temps, ce sont les 12 sources d'Eau chaude qui coulent dans ses rues par des espèces de canaux. Peu de bains sont plus salutaires. Le Bailliage compte deux Couvens, un de Capucins & un de Religieux de Citeaux.

Le Costume des Femmes, sur-tout des villageoises, a quelque chose d'agréable & de distingué. Elles portent des chapeaux tout-à-fait pittoresques. Voyez-en tout le détail dans la Figure ci-jointe.

Fin de la Notice Historique sur le Marquisat de Baden.



Paysanne des environs de Soleure.

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LE CANTON ET LA VILLE DE SOLEURE.

TREIZE lieues de long, 4 à 9 de large, peuplées de 50 mille Habitans au plus, constituent le Canton de Soleure, limité par ceux de Berne & de Basle. Son Domaine comprend une partie du Mont-Jura. Deux Villes, quatre Bourgs & plusieurs Villages forment l'ensemble de toutes ses richesses politiques. Mais le sol est d'une fertilité extrême : & ce n'est pas ici que la terre manque aux Hommes ; ce sont plutôt les Hommes qui manquent à la terre. Le Service Militaire enlève à l'Agriculture les sujets dont elle a besoin. Une Nation qui ne se croit née que pour la Guerre, dédaigne la vie agricole. Trafiquer de son sang lui paroît plus noble que vendre ses denrées. De paisibles Républicains descendent de leurs montagnes, désertent leurs plaines fécondes pour se mêler dans les querelles des Rois, & s'offrent à qui les paye. Tout cela, ce semble, n'est guère dans la Nature. Encore, si l'Helvétien ne laissoit sortir de son pays que l'excédent de sa population ! .... Mais l'amour de la gloire & du gain fait calculer autrement ; & tout, jusqu'aux Traités d'Alliance, a été mis à prix. Ensorte que l'un des Peuples

qui pourroient faire le plus d'honneur à l'espèce humaine, semble n'exister que pour fournir des Soldats aux Souverains en état de les stipendier.

Le territoire de Soleure faisoit jadis partie du pays des *Saliens*, petite Peuplade issue des Francs, espèce de milice indépendante, dans le genre des Cosaques actuels. Toujours en guerre contre les Romains, elle vint à bout de les chasser de la Gaule; & à leur joug, substitua la Loi *Salique*, dont encore aujourd'hui on parle abusivement. Le nom de *Soleure*, *Salodurum*, n'est pas la seule trace de ces Saliens; on prétend les retrouver aussi dans le nom de *Salsach*, que portoit naguères un Village voisin de Soleure. Une vieille Inscription latine, trouvée dans cette Ville, est encore plus décisive. Elle est conçue à-peu-près en ces termes:

Deæ (1) Eponæ maximæ,
Opilius restio
Miles
Leg. XXII. Antonianæ
Primigeniæ, Piæ, Felicis,
Immunis Custos
Curat Salens.
Vico *Salodorens*. ....
&c.

Les petits États se consolent du temps présent par le souvenir du temps passé, & vantent beaucoup ce qu'ils

(1) Epone ou Hippone, Divinité des Chevaux & des Palfreniers.

ont été, pour se dédommager du peu qu'ils sont : cet orgueil national, presqu'universel, est bien excusable. Laissons donc Soleure se dire la Sœur du Trêve & de Damas, Villes bâties, selon de vieilles chroniques, par les premiers enfans de Noë, ou tout au moins, quant & quant Babylone. On a beau jeu de reculer ainsi son origine jusqu'à une époque dont il n'existe aucun monument; car, si l'on n'a pas de preuves pour justifier cette assertion, on n'en a pas davantage pour la contredire.

D'autres Antiquaires Etymologistes ont prétendu que Soleure s'est jadis appellée *Soloturn*, la Tour du Soleil; & pour garant, montroient une Tour antique, placée au centre de la Ville.

Sans remonter au Déluge, & sans l'intervention du Soleil, nous accorderons à cette Cité une existence assez vetuste encore pour s'en glorifier. On peut croire avec assez de vraisemblance, que Soleure fut l'une des douze Villes brûlées par les Suisses eux-mêmes, lors de leur départ pour la Gaule, au temps de Jules-César. Dans la suite, devenue Colonie Romaine, elle fut désignée sous le nom de *Castrum Solodurense*. Sur le déclin de l'Empire, elle fut détruite à plusieurs reprises par les Allemands, les Huns & les Francons. Par ceux-ci, dit une chronique, elle fut rebâtie. » Du temps des » Empereurs d'Allemagne, Soleure a toujours été au » nombre des Villes impériales. . . . . Les Ducs de » Suaube estoient Prévosts ou Gouverneurs de ceste » Ville . . . . . . Ceux de Soleure firent anciennement » une Alliance avec les Bernois; je ne say pas bonne-

» ment en quelle année ; mais depuis ce temps-là, les
» deux Villes se portèrent bonne & loyale amitié, &
» presqu'en toutes les Guerres qu'eurent les Bernois, ceux
» de Soleure les ont secourus avec heureux succès......
» Depuis, parmi les haines & envies de la Maison
» d'Autriche contre les Suisses, ceux de Soleurre, après
» les Guerres de Bourgogne furent reçus, après les
» Frybourgeois au nombre des Cantons «.

Cette Ville dut un de ses établissemens à la Reine Berthe, qui y fonda l'Eglise de S. Urse, environ l'an 937. Le Collège des Chanoines est redevable de ses accroissemens à Vertrade, femme de Pepin.

Le Gouvernement de Soleure est une aristocratie, modelée sur celle de Fribourg; & elle a pour culte le Catholicisme. L'Ambassadeur de France y réside. Plusieurs Rois & Empereurs y ont jadis séjourné. On y a tenu plusieurs fois des Etats; & plus d'un Traité sont datés de cette Ville.

Voici un échantillon de son Histoire, extrait de ses Annales, écrites en toute franchise.

« Sur les desbats esmeus entre Louis de Bavière, &
» Frédéric d'Austriche, qui seroit Empereur, ceux de
» Soleurre suyvirent le parti de Louys, à cause de quoy
» le Pape les excommunia : puis ils furent assiégez par
» le Duc d'Austriche. Mais ceux de Berne leur envoye-
» rent 400 Hommes pour Garnison. Outre plus, ils
» eurent guerre contre le Comte (1) de Kibourg, qui

(1) Ce Comté, après diverses révolutions, fut acheté

» gagna une Bataille ſur eux, par la trahiſon d'un de » leurs citoyens. Finalement en l'an 1351, ils firent » Alliance perpétuelle avec les Bernois, & demeurerent, » tousjours bons amis des autres Cantons. Tellement » qu'après la guerre d'Auſtriche, en laquelle Léopol fut » tué, ils firent Paix & Alliance avec la Maiſon d'Auſ- » triche, à meſme condition que les autres Cantons, » avec leſquels ils ſont joints en Lettres & Contrats de » l'Alliance, & d'un commun avis établirent & jugerent » enſemble les Ordonnances Militaires. Dans la Guerre » contre le Duc de Bourgogne, ils remporterent teſmoi- » gnage de vaillance & proueſſe, au jugement de tous.

En 1632, il ſurvint une petite rixe entre Soleure & Berne, qui penſa devenir ſerieuſe. Les onze Cantons aſſemblés en Diette, & l'intervention du Duc de Rohan, Ambaſſadeur de France, remirent le calme; & la mort de quelques coupables termina ce différend en 1633.

Une des principales propriétés du Canton de Soleure, c'eſt la Baronnie de Falkenſtein, dont il fit l'acquiſition au commencement du quinzième ſiècle. Elle eſt ſituée entre deux ſommets du Mont-Jura. Ce fut dans le Château de Falkenſtein, que les Habitans de Baſle, en 1370, prirent Jean (1), Comte de Thyerſtein & le

par le Canton de Zurich. C'eſt aujourd'hui le Bailliage le plus étendu de la Suiſſe. Ce pays abonde ſur-tout en ceriſes qui ſert de baſe au Keyſerwaſer, liqueur forte, dont on fait trop d'uſage.

(1) Ce Comté n'eſt plus aujourd'hui qu'un Bailliage, que le Canton de Soleure poſsède en toute propriété, depuis 1519.

Comte (1) de Nidow. Thomas de Falkenſtein vendit à Soleure, en 1458, la Seigneurie de Yoſghen, qui eſt ajourd'hui un Bailliage compoſé de 7 Paroiſſes.

Il faut diſtinguer la Baronnie de Falkenſtein, d'un Comté de ce nom, ſitué entre la Lorraine & l'Alſace, & devenu Fief de l'Empire, par la réſerve qui en a été faite dans le Traité de ceſſion de la Lorraine, en 1735. L'Empereur Joſeph II, lors de ſon Voyage à Paris, en 1777, n'y prit que le titre modeſte de Comte de Falkenſtein.

Le Coſtume des Habitans du Canton de Soleure n'eſt pas élégant ; ce n'eſt pas là qu'on s'habille pour ſe parer. Les Femmes portent les jupons très cours, &c. Voyez la Figure.

(1) Démembrement du Comté de Neufchâtel que Soleure & Berne enlevèrent aux Ducs d'Autriche en 1388.

Fin de la Notice hiſtorique ſur le Canton & la Ville de Soleure.

Desrais del. *Mixelle sculp.*

Femme de l'Argou.



NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'ARGOW.

Ce Pays, baigné par l'une des rivières les plus considérables de la Suisse, étoit jadis le patrimoine des Comtes de Hasbourg. Le Canton de Berne l'enleva à la Maison d'Autriche. On le divise en haut & bas; & c'est la petite Ville de Aarbourg qui leur sert de limite. On y rencontre presqu'à chaque pas de vieux châteaux, dont quelques-uns sont encore fortifiés. Les Bourgs & les Villages y sont aussi en assez grand nombre. Mais le paysan n'y est pas riche. Les subsides & les corvées dissipent le bien-être que pourroient lui procurer son travail & le sol qu'il cultive. La population abonde, mais il n'y a pas assez de commerce; & les Manufactures bien montées y sont rares. Des restes de murailles, d'aqueducs & de grands chemins y attesteroient le séjour des Romains, quand bien même on ne trouveroit pas quantité de médailles à leur empreinte.

Dans le haut Argow, on distingue Burgdorf, jadis fief de l'Empire, petite Ville qui jouit maintenant du droit précieux de se gouverner elle-même. Son territoire renferme une vingtaine de Villages qui relèvent

d'elle. Un château élevé ſur un roc ſert de ſiège au Préſidial & de demeure à l'Avoyer qu'y envoie Berne. Il y a une douane & deux hôpitaux. Les habitans de ce diſtrict ſont à leur aiſe, ils font valoir de bonnes fermes & exploitent de grandes forêts. Dans les premiers temps, ce n'étoit qu'un Bourg que Berthold fit ceindre de murailles; comme nous l'apprend une Inſcription latine placée ſur la porte qui mène au Marché vieux.

Berchtoldus
Duc Zeringæ,
Qui vicit Burgundiones,
Fecit hanc portam.

Berchtold
Duc de Zœringuen,
Qui battit les Bourguignons,
Conſtruiſit cette porte.

Les Comtes de Kyburg (1), devenus Seigneurs de Burgdorf, vendirent ce Bailliage aux Bernois, l'an 1385, & au prix de quarante mille écus. Le Couvent des Minimes qu'y avoit fondé Eberhard, Comte de

(1) C'étoient des Seigneurs puiſſans, dont la race éteinte laiſſa paſſer le domaine aux Ducs d'Autriche, puis au Canton de Zurich.

Habspurg, en 1284, fut ſagement converti en maiſon d'inſtitution pour la jeuneſſe.

Aarberg, qui veut dire montagne de l'Aar, eſt une autre petite Ville bâtie dès l'an 1220, à quelques lieues au-deſſous de Berne. A ſes deux extrêmités ſont deux ponts de bois couverts. Elle fut deux fois totalement brûlée, en 1419 & 1477. C'étoit autrefois un Comté qui fut vendu au Canton de Berne, l'an 1351; l'an 1397, il la fit gouverner par un Bailli. Les deſcendans de ces anciens maîtres ſe ſont retirés en Autriche, où ils ont bâti un château portant le même nom que cette petite Cité. Ce Bailliage, qui compte ſept Paroiſſes, eſt ſur un endroit de paſſage très-fréquenté.

Entre Aarberg & Solure, eſt Buren, petite Ville, bien ancienne ſi c'eſt la *Petineſca*, ou *Pyreneſca*, dont il eſt fait mention dans l'itinéraire d'Antonin. Il y a eu des Comtes de Montburen. Les Bernois en ſont propriétaires depuis l'an 1387. Elle a un ſite heureux. Mais l'Aar lui fait payer cher ſon voiſinage, par ſes fréquentes inondations. Le ſol offre de bons pâturages aux chevaux, dont on fait des élèves.

Le Bailliage de Wangen eſt conſidérable; il comprend huit Paroiſſes, le château Inderberg, & pluſieurs forts Villages, dont les principaux ſont *Hertzogenbuchſi*, qui fut preſque brûlé en 1653, veille de la Pentecôte, lors de la guerre des payſans : & Langenthal, où ſe tiennent trois foires très-ſuivies; les principaux objets du

commerce qui s'y fait, consistent en pièces de toile, & en fromages.

Dans le bas Argow, on trouve Zoffingen, bâtie par les Vandales & les Teutons, s'il faut en croire les chroniques de Vaud. Guilliman nous assure que du temps du Roi Charles-le-Gros, c'étoit une Ville jouissant du droit de battre monnoie, tandis que Zurich n'étoit alors qu'un Bourg. On croit aussi qu'elle appartint aux Comtes de Spitzemberg, dont elle porte encore aujourd'hui les armes. Les Comtes de Froburg y avoient fondé un Collège de Chanoines; mais les Bernois en appliquèrent les revenus au soulagement des pauvres, & à l'entretien des Ministres : cette réforme en vaut bien une autre. Zoffingen a des Tribunaux, une bibliothèque & une école, qui devroient rendre les Tribunaux inutiles.

Bruck ou Brugg, est une autre petite Ville sur l'Aar; Guilliman croit qu'elle étoit jadis un des fauxbourgs de l'ancienne *Vindonissè* (1), à laquelle il étoit joint par

(1) Originairement ce lieu s'appelloit *Vindonisse*. Tacite & Antonin en parlent. Se trouvant malheureusement sur le passage d'Attila, tout y fut détruit. Dans la suite il fut érigé en Comté, qu'on appella *Altembourg*. Le château, dont on voit encore des restes, fut bâti vers l'an 1070 par un Duc nommé Rapoton. On y a trouvé une statue de Mercure & quelques inscriptions latines.

un

un pont que les Allemands appellent Bruck. Il y a un Collège pour l'instruction de la jeunesse; on y donne un Prix au Vainqueur à la course : usage qu'on devroit bien introduire dans toutes les maisons d'éducation où se distribuent tant de couronnes pour des jeux de mots qui ne sont profitables ni à l'esprit ni au corps.

Lentzbourg, riche de vingt Paroisses, est un des plus grands Bailliages possédés dans l'Argow par les Bernois. Ils s'en emparèrent vers l'an 1415, lors du Concile de Constance. Quelques années après, ils l'achetèrent entièrement : la Ville qui donna son nom à tout ce district eut pour Fondateurs les Vandales, dit le chroniqueur de Vaud. Elle fut consumée par le feu l'an 1490; mais rebâtie aussi-tôt après. Le château posé sur un rocher a un puits profond de trente-six toises.

Arau ou Aarow s'appelloit autrefois, dit-on, Rore, & servit à tenir les Etats de tout l'ancien Comté de Vindonisse, après la destruction de cette Ville. Les Comtes de Hasbourg & les Ducs d'Autriche y séjournoient volontiers. Les Citoyens d'Arau rasèrent le château de leurs anciens maîtres, en comblèrent les fossés, & y bâtirent une maison de Ville. Il y a près de deux mille habitans industrieux, & par conséquent aisés. Berne leur a conservés les privilèges dont ils jouissoient avant la révolution.

Toutes ces Villes dites franches, relèvent de Berne & sont libres, si on peut l'être (dit un Historien géo-

graphe moderne) quand on a un Souverain, quelque léger qu'y ſoit le poids de ſon pouvoir.

Les habitans de l'Argow ſe coſtument abſolument comme leurs Patrons de Berne. Il y a quelques variations dans l'habit de femme, comme on peut le voir dans la figure ci-jointe.

Fin de la Notice hiſtorique ſur l'Argow.

Desrais del. Mixelle sculp.

Paysanne des Environs de Berne.

Desrais del. *Mixelle sculp.*

Paysan des Environs de Berne.

Desrais del. Mixelle sculp.

Laitiere des Environs de Berne.

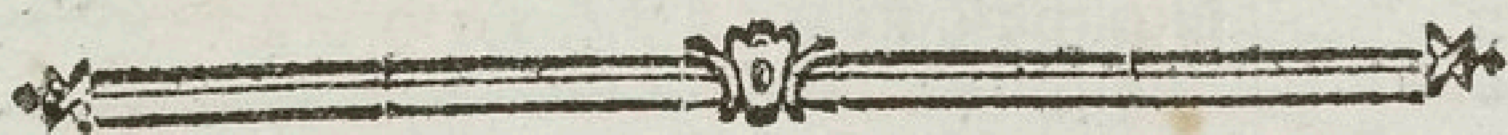
Laitière des Environs de Berne.





Desrais del. Mixelle sculp.

Paysan des Environs de Berne.



NOTICE
HISTORIQUE
SUR LE CANTON
DE BERNE.

TROIS Cantons de la Suiſſe avoient arboré ſur leurs montagnes le chapeau de la Liberté; & depuis pluſieurs années montroient le plus bel exemple de courage & de conſtance pour la cauſe la plus légitime. Berne, Ville Impériale, ne tarda pas à l'imiter, & réſolut de tenir d'elle-même les franchiſes que lui accordoient les Ducs de Zœhringen ſes Fondateurs. Son poids dans la balance politique contribua beaucoup à déterminer la révolution; & bientôt l'indépendance déjà obtenue par les armes, fut reconnue dans un Traité que le Deſpotiſme ſe vit contraint de ratifier. Evénement mémorable qui ne s'eſt renouvellé que deux fois depuis! Peu de temps après cette époque ſi chère, un événement d'un autre ordre eut lieu parmi les Bernois; ils jugèrent à propos de changer de religion, ou plutôt de ſecte: mais cette ſeconde révolution, dont le ſujet ſervit tant de fois ailleurs de prétexte pour répandre le ſang humain, ſe paſſa ſans coup férir. Les Docteurs des

deux partis furent appellés pour discuter leurs opinions respectives, & on crut voir la Vérité là où se trouva le plus grand nombre de suffrages. Le catholicisme fit une grande perte en cette occasion ; car le Canton de Berne avec ses dépendances occupe le tiers de la Suisse, & renferme le quart de ses habitans. Les Bernois sont les plus riches de leurs compatriotes. On fait monter la fortune de plusieurs paysans jusqu'à 200000 livres foncières. Si l'extrême opulence traîne à sa suite le luxe; la propreté accompagne toujours l'aisance : en cela la Ville de Berne est comparable à celle d'Amsterdam. Les maisons, simples en dehors, sont pourvues abondamment de tout ce qui contribue à rendre la vie intérieure agréable; & jusques dans les campagnes, les fenêtres sont garnies de jalousies. On ne se contente pas toujours de la fayence pour le service de la table : & il s'y fait une grande consommation du vin le meilleur venu de l'étranger. Loin de se négliger, les villageoises portent des jupes si peu longues, si peu, qu'elles donnent des distractions au Voyageur occupé de tout autre chose. Le bras presque nud est de l'embonpoint le plus appétissant. Pour le corset, on seroit tenté de supposer plus que de la coquetterie à celle qui a l'art de l'ajuster avec tant d'art sans qu'il y paroisse. La plupart d'entr'elles fréquentent le cabaret ; & parmi les flots de vin ou d'eau de cerise plus corrosive encore pour leur jolie bouche, il n'en sort pas toujours les expressions les plus réservées. Elles ne se chargent que de poids légers; le tout est enfermé dans un sac de moquette, à-peu-près

comme

comme les ſacs dans leſquels un Laquais porte à la Meſſe le livre & le mouchoir de ſa maîtreſſe. Ce ſac eſt ſuſpendu à leurs bras; & elles en badinent avec grace. Il faut les voir marcher droites, pas ſerré, tête haute, épaules effacées. Sur les grandes routes, on rencontre auſſi à certains jours des carabas ornés, voitures légères où tout une famille endimanchée ſe fait traîner & va en promenade (1).

Rien de plus touchant ſans doute que l'aſpect d'un Peuple heureux : mais qu'il eſt triſte d'apprendre & de vérifier que preſque toujours une Nation n'eſt fortunée qu'aux dépens de ſes mœurs. Tant que les hommes ne poſſèdent que le néceſſaire, on peut compter ſur leur vertu : mais du moment qu'on remarque chez eux du ſuperflu, il eſt rare que l'innocence y habite, en même-temps.

C'eſt ce dont on ne s'apperçoit que trop dans le Canton de Berne. L'abondance y a donné lieu au luxe, à la diſſipation, & à leurs ſuites. Depuis la réforme, on n'affiche pas les endroits conſacrés à la débauche; mais le libertinage n'y a rien perdu. L'*incognito* du vice lui eſt favorable; & pour nous ſervir des propres expreſſions du voyage de M. Mayer : « Il faut croire que cela ne » paſſe, ni la payſanne, ni la ſervante, ni la *camériſte*. » Vous ne ſavez pas ce que c'eſt qu'une camériſte? » (continue l'agréable Voyageur.) Le voici; c'eſt la

(1) Nous avons puiſé ces détails dans un Voyage intéreſſant, fait tout récemment en Suiſſe par M. Mayer.

» plus jolie figure possible. C'est une femme de chambre » qui est aussi l'aimable sommelier ; qui est vêtue en » demoiselle, qui porte une fontange, de la mousseline » ou l'indienne bien fine. Elle est à table le *puer* d'Ho- » race....... Les garçons ont aussi une cameriste, & » gare au sabre. » A Berne, on coupe la tête aux infanticides; & la honte d'être mère rend les filles capables de ce crime dû aux préjugés de la société, plus forts que le cri de la nature. Au moment de l'ivresse, l'amour aveugle peut-il voir le glaive suspendu derrière la porte de l'Arsenal de Berne ? Et alors sent-on tout le poids de l'avilissement qui va être le premier châtiment d'une première foiblesse ? Et c'est ainsi qu'on passe d'une faute bien excusable au forfait le plus inoui. Dans les Etats du Roi de Prusse, il n'y a point d'infanticide; parce qu'une fille enceinte n'est aux yeux de la Loi & du Magistrat qu'une mère qu'il faut protéger & secourir.

Le Code de Berne, ouvrage des Ducs & des Empereurs ses anciens maîtres, vient de subir une modification qui fait espérer la réforme du reste. On ne renferme plus les criminels dans d'étroits cachots, pour y végéter inutiles. Condamnés aux plus rudes travaux publics, leur punition tourne à l'avantage de la société & répare le mal qu'ils y ont commis.

Le commerce n'est pas ce qu'il pourroit être dans le Canton de Berne; & on devroit en féliciter les habitans si, satisfaits des productions d'un sol heureux fécondé par leurs soins, ils appréhendoient les influences d'un riche négoce sur les mœurs simples que suppose l'agri-

culture. Mais un motif bien moins raiſonnable les fait ſpéculer autrement. Ils craindroient de déroger, & par conſéquent de ſe fermer les places de la Magiſtrature. Quoique République, Berne admet des diſtinctions entre les individus qui la composent : les Patriciens qui ont ſuccédé à la Nobleſſe, & les Plébéïens qui ſe croient libres, parce qu'ils n'ont pas de Rois : comme ſi un certain nombre de Sénateurs, choiſis dans un certain ordre de Citoyens, n'équivaloit pas à la ſouveraineté, interdite au Peuple, puiſqu'il ne s'aſſemble jamais. Les plus intrigans ou les plus riches peuvent ſeuls entrer dans le Gouvernement. Le Canton eſt diviſé en pluſieurs diſtricts auxquels le Conſeil ſouverain nomme des Baillis, poſtes trop lucratifs pour n'être pas convoités ; & c'eſt peut-être là le principal vice du régime politique de Berne. D'un côté, on fait tout pour plaire aux Deux-Cents; ceux-ci d'une autre part ne donnent leurs voix qu'aux Candidats qui leur ſeront dévoués dans l'occaſion : de façon que le Bernois pauvre ou patriote trop ſage, ne peut prétendre aux Offices de l'Etat dont il porte les charges, ou du moins dont il eſt membre. Car en vertu de la réforme qui peut-être n'a pas eu d'autre cauſe, tout l'or du Clergé appliqué à l'entretien de la choſe publique, a beaucoup allégé les contributions particulières.

La Magiſtrature étant le *nec plus ultra* de l'ambition des familles Patriciennes, les jeunes gens nés pour ſiéger un jour au Grand-Conſeil, où l'on ne peut prendre place avant la vingt-neuvième année révolue, ſe comportent juſqu'à cet âge comme nos enfans de qualité.

Ils ne se refusent à aucun de leurs caprices, donnent le ton & se croient quittes quand ils ont été figurer dans les Assemblées de l'*état extérieur*. C'est une espèce de Collège politique où les fils des principaux Bernois font comme la répétition des emplois qu'ils espèrent gérer un jour sérieusement dans l'Etat. On peut faire deux reproches à cet établissement patriotique qui ne remplit pas tout ce qu'on est en droit d'en attendre. Le premier, c'est qu'il dégénère trop souvent en caricatures & en dissipations qui font perdre de vue l'objet principal. Le second inconvénient, c'est qu'on n'y admet pas indistinctement tous les enfans de la République, & que le premier grade, l'*Avoyer*, n'est accordé qu'au jeune homme dont les parens peuvent sacrifier beaucoup de frais à son avancement.

La jeunesse du Canton pourroit trouver un frein dans la classe des Ministres du S. Evangile; c'est la partie la plus saine du corps républicain. On y trouve beaucoup de moeurs (1) & de lumières. La conduite des ces Pasteurs prouve beaucoup en faveur de la réforme.

Sans perdre de cette franchise qui fait la base du caractère helvétique, les Bernois ont su y joindre cette

(1) Pour n'en citer qu'un exemple, nous renvoyons nos Lecteurs à l'*Année évangélique*, *Recueil des Sermons de Fr. J. Durand*, que ce Ministre recommandable vient de publier à Berne & à Lausanne, en 7 vol. in-8o. On y trouve une morale saine & dégagée de tout accessoire.

urbanité, ces prévenances que les étrangers rompus aux ufages des brillantes Capitales de l'Europe, defireroient rencontrer dans les autres Cantons de la Suiffe. Leurs compatriotes, moins opulens qu'eux, & par conféquent plus fidèles à l'efprit national, croient s'appercevoir que les Bernois ne fraternifent plus avec la même cordialité qu'autrefois, & qu'ils femblent quelquefois dédaigner les autres Républiques confédérées, leurs inférieures quant à la puiffance, mais leurs égales quant aux droits. Il eft par fois befoin de leur rappeller que la force des Cantons n'eft que dans leur parfaite union & dans leurs mœurs antiques. Sparte feroit peut-être encore debout, fi elle ne s'étoit à la fin laiffé entraîner à l'exemple féduifant & contagieux d'Athènes.

Ce qui rend Berne le plus important des treize Cantons, ce font fes dépendances qu'il n'a point acquifes à main armée. Ses épargnes l'ont mis à même d'acheter fucceffivement quantité de petits fiefs dont les habitans font devenus prefque libres, de ferfs qu'ils étoient fous leurs anciens Seigneurs. La plupart font plutôt des confédérés que des fujets de la Métropole, qui ne s'eft réfervée fur eux qu'une forte d'infpection, fuite de fa prépondérance. Enforte que tous ces diftricts femblent n'offrir qu'un amas épars de familles conduites par leurs Chefs, & ne tenant l'une à l'autre que par le lien de fraternité qui devroit être commun à tous les hommes. Pourquoi un fpectacle fi doux n'a-t-il lieu qu'en Suiffe? quel inconvénient y auroit-il à ce que toute la terre

adoptât ce régime plus naturel sans doute que le despotisme asiatique ?

On trouve près de ce Canton une petite source d'eaux thermales qui ont rendu plus de services à l'humanité souffrante, que les plus brillans exploits de ses premiers maîtres. Avant la réforme, il y avoit dans ce district deux Couvens dont le revenu depuis est appliqué au traitement des imbéciles & aux secours des voyageurs. Presque tous les autres Monastères ont été ainsi convertis en hôpitaux ; & les bons esprits applaudiront sans doute à cette réforme.

C'est dans la Province d'Emmethal que se trouvent les paysans les plus aisés de tout le Canton de Berne. Tout concourt, il est vrai, à leur bien-être, l'abondance du sol & la simplicité des mœurs. Puissent ces heureux villageois ne jamais se dégoûter de leurs maisons de bois : qu'ils y fassent régner la propreté ; qu'on y rencontre toutes les douceurs de la vie ! Mais ils sont perdus, si le luxe s'introduit sous leurs toîts de sapins. On pourroit leur conseiller d'écrire sur leur foyer ces quatre Vers tirés du *Recueil des Poëtes moralistes François* (1) :

Interdis ta maison au Luxe corrupteur :
Il dévore en un jour le plus riche héritage.
O Médiocrité ! c'est à toi que le Sage
Doit toutes ses vertus, ses talens, son bonheur.

P. S. M.

(1) Ou choix des quatrains moraux de Pibrac, Faure, Mathieu, Godeau, Fénelon, Sylv, Maréchal, François de

Non loin de-là, dans le même diſtrict, on trouve le village de Langnau, ſi célèbre naguère par le ſéjour de *Michel Schuppach* (le génie *ſalutaire* de l'endroit), ſi connu ſous le nom de Médecin de la montagne, ou de Docteur aux urines, & qui fit plus de cures par les conſeils toujours certains de l'expérience, que n'en fit jamais *Haller*, ſon ſavant compatriote, avec la théorie la plus ingénieuſe & la plus profonde.

Laupen, Bailliage dont les Bernois ſont propriétaires depuis 1308, eſt une petite Ville, jadis Impériale, mais qui jouit maintenant du droit d'élire ſon Magiſtrat. Les citadins, qui ne ſavent plus lire leurs anciennes chartres, aiment mieux conſerver leurs titres ſans en profiter, que de courir le riſque de les confier à des Lecteurs plus ſavans, mais mal intentionnés, leſquels peut-être leur en donneroient une interprétation fauſſe dont on prendroit acte.

Dans la vallée de Grindelwald, près le Grimſſen, eſt le pays de Haſli, occupé par une peuplade d'hommes robuſtes & ſimples qui ſe ſont mis ſous la ſauve-garde des Bernois, afin de mieux conſerver leurs uſages qu'ils diſent tenir des Goths leurs premiers ancêtres. Quoi qu'il en ſoit, cette petite Nation, éloignée de tout autre Peuple, & ne communiquant avec perſonne, vit heu-

---

Neufchâteau, &c. A Gnomopolis & à Paris, chez Cailleau, Imprimeur-Libraire, rue Galande, 1784. 2 vol. in-12, jolie édition, livre claſſique, & qui peut ſervir de complément à toute bonne éducation.

reuſe, parce qu'elle jouit d'une paix profonde. On n'y connoît l'uſage ni de la chair, ni du pain, ni du vin. Du lait forme tout ſon comeſtible; & ſon négoce ne conſiſte qu'en fromages. On y trouve cependant de quoi entretenir un hoſpice au milieu des rochers environnans ce pays fertile. Pluſieurs d'entre ces bonnes gens ſe détachent pour deſſervir cet hôpital. Quand les neiges en ont rendu le ſéjour tout-à-fait impraticable, on a ſoin d'y laiſſer des proviſions pour les malheureux voyageurs égarés ou ſurpris par les approches de la mauvaiſe ſaiſon.

Cette intéreſſante peuplade rappelle la petite Colonie de Quakers établie dans le hameau d'Heimberg, à quatre lieues de Berne. Ceux-ci exercent par principes les douces vertus que les habitans de Haſli pratiquent comme par inſtinct. Preſque tous ſont Potiers de terre, profeſſion innocente, bien analogue à leurs goûts paiſibles. On a eu le bon eſprit de ne pas les forcer à s'enrôler, avec d'autant plus de juſtice, qu'ils contribuent à la milice par une taxe. On ne les perſécute pas non plus, quoiqu'ils ne fréquentent pas les Temples, & qu'ils fuient la préſence des Miniſtres. Loin de convoiter la femme du prochain, ou ſon ſerviteur, ou ſa ſervante, ou ſon âne ou ſon bœuf, ils ſe laiſſeroient dépouiller de tout, ſans être tentés de réclamer rien. Jamais ils n'ont porté de plaintes pardevant le Bailli. Si les hommes aiment à faire ſecte, puiſſe celle-ci devenir un jour commune au monde entier!

Le Bailliage d'Aubonne a reçu ſon principal luſtre du choix qu'en a fait pour ſon lieu de repos un homme qui avoit couru l'Univers pendant quarante ans. L'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, la Perſe & les Indes, Paris même où il étoit né, ne purent offrir à Tavernier un ſéjour pour y mourir (1) en paix & libre, comparable à la Baronnie d'Aubonne.

L'Egliſe renferme le cénotaphe de l'Amiral Duqueſne,

(1) Malgré ſes vœux, par une ſuite de circonſtances dont l'homme eſt le jouet, ce célèbre Voyageur termina à Moſcow une carrière de quatre-vingt-quatre années.

grand homme, modeste & sensible au milieu des trophées de la Victoire, & l'un des Héros qui immortalisèrent le siècle & le nom de Louis XIV dit le Grand.

Lausanne & Yverdun sont trop considérables pour n'en parler ici qu'en passant.

Un château remplace aujourd'hui une Abbaye de Religieuses jadis fondée à Frawenbrunnen, lieu remarquable par la victoire des Bernois sur les Anglois, l'an 1375. Une colonne attesta pendant long-temps ce fait mémorable.

« Kunigsfelden (dit une vieille chronique) étoit une » Abbaye bâtie par la femme d'Albert, Duc d'Autriche » & Roi des Romains, l'an 1308. Là furent mis Moines » de S. François, Nonnains de Sainte-Claire, & les uns » & les autres demeuroient dans une même enceinte; » toutefois leurs demeurances étoient distinctes. »

Disons un mot d'*Avanche*, la première Ville en date, & selon Tacite, la Capitale des Suisses. Les chroniques de Vaud racontent que le Roi Helvéticus, duquel l'Helvétie ancienne a pris son nom, aux prières d'Aventica sa concubine, bâtit cette Ville vers l'an du monde 4071. D'autres assurent qu'elle existoit du temps de Brennus. Vespasien & Titus y envoyèrent une Colonie romaine.

Le costume varie un peu dans chacun de ces districts; mais voici la mode la plus universelle.

La plupart des hommes portent de longues & d'épaisses barbes. Ils se couvrent la tête d'un chapeau de paille semblable à ceux des femmes; mais dont l'extrême largeur leur donne un air très-grotesque. On voit cepen-

dant auſſi des chapeaux à trois cornes. L'habillement conſiſte principalement en un pourpoint ſans manches, d'un gros drap brun, & des chauſſes bouffantes de coutil qui ſont d'une énorme largeur. Les femmes treſſent leurs cheveux avec un ruban qui pend juſqu'au deſſous de la ceinture. Elles ſe coëffent d'un chapeau de paille plat & ſans ornement, qui leur ſied très-bien. Elles ont un corſet de drap rouge ou brun, ſans manches, & une jupe noire ou bleue, bordée de rouge, qui deſcend à peine au-deſſous des genoux. Cette dernière circonſtance ſouffre quelques variantes. Nous renvoyons à nos eſtampes faites d'après de bons originaux deſſinés ſur les lieux. Les ſouliers ſont plats & les bas rouges à coins noirs. La chemiſe eſt fixée autour du col par un collier noir orné de rouge. Les femmes les plus conſidérables ont une petite chaîne d'argent ſuſpendue entre les épaules, & dont les deux bouts paſſant ſous les bras ſont rattachés au-deſſous du ſein, & retombent librement avec de petits ornemens d'argent qui y ſont ſuſpendus. Nos deux figures diront le reſte.

Fin de la Notice hiſtorique ſur le Canton de Berne.

Desrais del. Mixelle sculp.

Paysan des Environs du Lac de Morat.

NOTICE
HISTORIQUE
SUR MORAT.

LE Bailliage de Morat, dont la ſouveraineté appartient en commun aux Cantons de Fribourg & de Berne, eſt borné au nord par Aarberg, à l'eſt par Louppen, au midi & à l'oueſt par Avanches. Le terroir eſt fertile en grains, en vins, & particuliérement en choux cabus de la plus groſſe & de la plus belle eſpèce, qu'on porte aux marchés de Berne.

On ſait que Charles (1), Duc de Bourgogne, fut défait & contraint de lever le ſiège de cette Ville de la Suiſſe. En mémoire de cet événement, les Vainqueurs ont conſtruit une Chapelle près du Village de Meiny (Merlach), qu'ils ont remplie de tous les oſſemens de leurs ennemis vaincus, & reſtés ſur le champ de bataille.

---

(1) A Berne, dans le Cabinet d'antiquités de la Bibliothèque du gymnaſe académique (jadis le Couvent des Cordeliers), on conſerve des tapis magnifiques brodés en or, avec les armoiries de Charles-le-Hardi, Duc de Bourgogne, & qu'on donne aux curieux pour les reſtes de la tente de ce Prince plus téméraire encore que brave.

On y joignit une inscription que le Sénat de Berne fit renouveller en ces termes :

D. O. M.
Caroli
Inclyti & fortissimi
Burgundiæ Ducis
exercitus
Moratum obsidens,
ab Helvetiis casus
Hoc sui monumentum
reliquit
anno MCCCCLXXVI.

A Dieu très-bon, très-grand.
L'armée de Charles
Puissant Duc de Bourgogne
Assiégeant Morat
Fut battue par les Suisses
Et laissa ce témoignage de sa défaite
L'an 1476.

Ce fut pendant ces guerres de Bourgogne que les Bernois se saisirent de Morat, avec laquelle ils avoient eu déjà quelques alliances. Les Fribourgeois en prirent dans la suite leur part; & depuis cette époque les deux Cantons y envoient tour-à-tour, & de cinq ans en cinq ans, un Avoyer ou Bailli qui réside dans le château. Ce château (disent les chroniques de Vaud) fut bâti vers l'an 815, du temps de Louis-le-Débonnaire, par un

certain Fabius. La Ville a reçu ſon nom du lac qu'elle avoiſine; ou lui a donné le ſien.

Sur la plus grande des trois cloches du Prêche François, on lit ce diſtique latin, qui fait plus d'honneur à la piété qu'au talent du Poëte qui l'a compoſé :

» *Quid toties Hominum noſter ſonus advolat aures*,
» *Si ſacra cunctentur ſolvere vota Deo.* »

» Le ſon de cette cloche invite à louer Dieu. »

Dans l'étendue de ce territoire, on a trouvé quantité d'inſcriptions antiques dans le genre de celle-ci que nous citons, parce qu'elle eſt la plus courte.

Juliæ Cenſorinæ
Ca. Jul. C. Aug.
Pius Pater.

Pour le coſtume, conſultez notre article de Berne; nous n'avons indiqué dans la Figure ci-jointe que les variantes les plus pittoreſques.

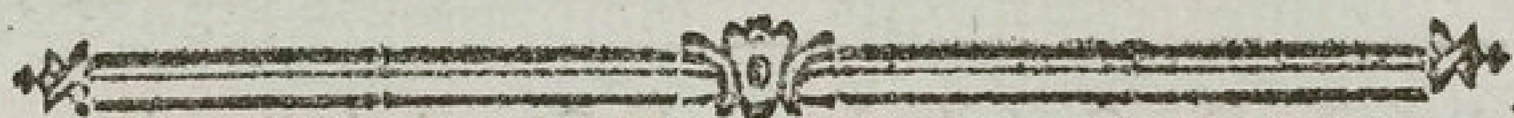
Fin de la Notice hiſtorique ſur Morat.

Desrais del. Mixelle sculp.

habitante du Tyrol.

Desrais del. Mixelle sculp.

habitant du Tyrol.



NOTICE

HISTORIQUE

SUR LE TYROL.

LE Comté du Tyrol, qui faisoit partie de l'ancienne Rhétie, appartient aujourd'hui à la Maison d'Autriche. Elle confine à la Bavière, aux Etats Vénitiens, à la Souabe & aux Grisons. C'est un pays de montagnes généralement fertiles, & capables de nourrir leurs habitans. Mais les Tyroliens ne séjournent pas volontiers dans leur terre natale : si-tôt qu'ils peuvent s'expatrier, ils vont porter leur industrie dans des contrées plus en état de l'apprécier. Ils feroient peut-être tout aussi-bien de vivre où ils sont nés. Ils ne trouvent presque nulle part le beau privilège dont ils jouissent chez eux : aux Etats du Tyrol, les paysans sont comptés pour quelque chose dans leurs propres affaires, & forment un Ordre dont le suffrage est nécessaire pour asseoir une imposition proposée par le Souverain. Le Tyrol est favorisé aussi d'une autre immunité non moins précieuse ; il est exempt de la garnison impériale, & a le droit de lever des troupes pour sa propre défense.

On desireroit plus d'instruction dans ce pays, où la Religion romaine est exclusive. Mais il n'y a d'Université

qu'à Insprück, Capitale de tout le Comté, belle Ville, érigée comme telle depuis 1234. Marie-Thérèse y fonda un Chapitre de six Dames nobles; & ce qui étoit plus utile, y fit dresser une bibliothèque. Les hommes ne peuvent pas plus se passer de lumières que de prières.

Hall est une autre jolie petite Ville voisine d'Insprück & presqu'aussi ancienne. On y trouve une Abbaye royale dont les Chanoinesses sont habillées encore aujourd'hui, comme l'étoient leurs Fondatrices, les trois filles de Ferdinand I. Elles portent des habits de deuil & des chapeaux pointus.

A une lieue d'Insprück est un château antique (*Ambras*) qui renferme les pesantes armures de deux cents guerriers, parmi lesquelles figure la lourde lance de l'Archiduc Ferdinand, dont la force du corps passoit pour un prodige. Les gens de guerre d'alors étoient des espèces de Porte-faix. Aujourd'hui on veut plus de vigueur de tête que de bras; & le Maréchal de Saxe n'eût point été nommé le Héros de son siècle, s'il n'avoit eu que les membres d'un Athlete.

En général les femmes sont peu distinguées des hommes par les habits. Les deux sexes portent des chapeaux de diverses couleurs.

Le costume d'hyver pour toutes les classes, est noir. On fait beaucoup de consommation de l'étoffe de laine qu'on nomme prunelle, & de blondes noires. Les femmes ont un bonnet de velours de différentes couleurs, bordé de fourrures; il a des abajoues, & est applati par le haut à la manière d'un mortier. La chevelure est séparée en

plusieurs tresses roulées sur la tête. Le col est chargé d'esclavages, ou colliers à plus d'un rang, qui tombent jusqu'au bas du corps. Celles qui passent pour se mettre le mieux, portent une espèce de fraise à petits plis, fixés & recouverts de blondes. On a soin de laisser toujours un espace nud entre le collier & le corset. Le corset de la paysanne est boutonné comme une veste jusqu'en haut. Le jupon est garni pour l'ordinaire. Le paysan conserve les larges haut-de-chausses de ses pères. Il porte une aigrette à son chapeau de forme ronde, & un tablier pointu par le bas, & placé fort haut sur son estomac.

Fin de la Notice historique sur les Tyroliens.

Piemontoise dasti.



NOTICE
HISTORIQUE
SUR LE PIÉMONT.

LE Piémont n'eſt pas la partie la plus brillante de l'Italie. Le Voyageur curieux ne fait qu'y paſſer & y ſéjourne peu; il n'y rencontre point à chaque pas des chef-d'œuvres de l'Art; & la Nature ne déploie à ſes yeux que des aſpects impoſans & ſévères. Mais auſſi le Piémontois, paiſible au ſein de ſes montagnes fertiles, a tout au plus à craindre les ravages de la grêle. Il eſt loin de ces volcans deſtructeurs, il eſt à l'abri de ces ſecouſſes violentes qui changent en abîmes les Villes les plus ſuperbes. Le luxe, plus redoutable encore que les tremblemens de terre, n'y trouve point aſſez de moyens pour y bouleverſer l'empire des mœurs.

Turin en eſt la Capitale. Annibal, Jules-Céſar, Céſar-Auguſte, les Lombards & Charlemagne, en furent ſucceſſivement les maîtres. C'eſt en effet une Ville intéreſſante par ſa poſition. Elle l'eſt devenue bien davantage par elle-même, depuis qu'elle a paſſé ſous le ſceptre Sarde; & l'Italie n'a pas beaucoup de Cités à lui oppoſer pour la richeſſe & le goût. La plupart des Egliſes (&

on en compte beaucoup) ſont revêtues de marbre, & chargées d'ornemens. Sainte-Thérèſe, dont la piété toute en ſentiment lui faiſoit aimer J. C. comme Héloïſe aimoit Abailard; Sainte Thérèſe a un Temple à Turin deſſervi par les Carmes non-chauſſés, depuis qu'elle les a réformés. On voit dans cette même Egliſe une précieuſe ſtatue d'albâtre repréſentant Saint-Joſeph, Patron de la Patrone du lieu. La Cathédrale offre aux ames dévotes, ſur un Autel d'une magnificence extrême, un Saint-Suaire qu'elle oppoſe en vain à ceux dont la France ſe glorifie, appuyée de titres tout auſſi irréfragables. Mais perſonne ne conteſte aux Feuillans de la *Conſolata* l'authenticité des boulets de canon que la Vierge (diſent encore les bons pères aux Pélerins qui ont le loiſir de les écouter) que la Vierge détournoit avec ſa main & mettoit de côté, lors du ſiège de Turin par les François.

Au Cabinet des antiques annexé à la belle Bibliothèque des Rois de Sardaigne, on ne montre pas avec tant de confiance aux Voyageurs curieux, quand ils ſont ſavans, l'étymologie du nom de *Turin* dans les attributs du *Taureau*-Dieu-Apis, tracés ſur la table Iſiaque que poſſède le riche Muſéum de cette Ville

Le Palais eſt vraiment royal. Solimène en peignit les plafonds; Le Notre en planta les Jardins.

Mais quittons Turin, & faiſons parcourir rapidement à nos Lecteurs les endroits les plus curieux du Piémont. Malheur à une contrée qui n'auroit d'intéreſſant que ſa Capitale.

La Ville de Suze, chef-lieu du Marquisat de ce nom, n'est plus ce qu'elle étoit. Hélas! elle a payé cher sa célébrité. Elle servit aux ennemis de l'Empire Romain comme de porte pour entrer dans l'Italie. Les Gaulois & les Carthaginois, les Goths & les Vandales, les Lombards & les Sarrasins n'embellissoient pas les lieux par où ils passoient; & leur présence n'étoit pas un bienfait. Constantin & Barberousse se conduisirent autrement qu'Hercule, à l'égard de cette Cité malheureuse dont tout le crime étoit sa position, qui la rend comme la clef des Monts-Cenis. Louis XIII, qui n'étoit pas un Héros, conseillé par Richelieu, & secondé par Créquy & Bassompierre, disputa avec succès les droits que la conquête de Charlemagne avoient donné à la France sur la Ville de Suze, à la Maison de Savoie qui est restée enfin maîtresse de ses ruines.

Chassés du Marquisat de Suze, les malheureux Vaudois se réfugièrent dans les Vallées d'Angrogne ou de Lucerne & de Perouze, pays fortifié par lui-même, & que la Nature semble avoir destiné aux victimes de la persécution. Répandus dans les endroits écartés de ce district du Piémont, c'est-là que vivent aujourd'hui en paix quelques milliers d'hommes simples de mœurs, dont l'Eglise sans doute a désavoué les persécuteurs. Enfin on a pris le parti sage de ne plus violenter des gens dont la conduite excuse les erreurs. On se contente maintenant de plaindre des Sectaires de bonne-foi, qui, appellant tout abus & se bornant à la morale de l'Evangile, dégagée de tout accessoire, n'ont pas le bonheur de

ſentir tout le prix de nos Saints Myſtères, & tous les avantages d'une hiérarchie apoſtolique.

Le Marquiſat de Saluces n'a rien qui mérite d'être cité que le *Monte-Viſo*, l'une des plus grandes élévations des Alpes; c'eſt-là que ſe trouve la ſource du Pô.

Fluviorum Rex Eridanus.

Virgilius, Georg. Lib. I. V. 482.

Fleuve digne en effet d'être déſigné ainſi; toujours prêt à rompre ſes digues, le débordement de ſes eaux fait payer cher la fécondité qu'elles laiſſent ſur leur paſſage.

Dans la même Province du Piémont, Staffarda, lieu paiſible où végétoient pieuſement quelques Moines de Cîteaux, fut le témoin & preſque le théâtre d'une action mémorable entre le Prince Eugène & Catinat; c'eſt-là qu'après une Victoire complette gagnée en deux heures, Catinat accepta une partie de jeu de quilles que lui propoſèrent ſes ſoldats. La France a donc eu auſſi ſes Cincinnatus. Trois ans après, une autre Victoire l'attendoit à Marſaglia, dans le diſtrict de Mondovi; mais les trophées en furent teints du ſang de ſon ami: le brave La Hoguette mourut dans ſes bras ſur le champ de bataille.

L'une des Villes les plus importantes du Piémont, eſt Nice. Fondée long-temps avant l'ère vulgaire par une Colonie de Marſeillois, ſa poſition ſur le bord de la mer devroit lui faire jouer un rôle conſidérable. Jadis, elle avoit pour divinité tutélaire Apollon. Saint Reparat eſt aujourd'hui ſon Patron. C'étoit un Diacre

Mauritain qui, par ordre d'un Roi Vandale protecteur des Ariens, eut la langue coupée à Typase (1), de compagnie avec une foule d'autres Catholiques. Cette scène cruelle se passa vers l'an 484. Saint-Victor (2), Evêque de Vite, Enée de Gore (3), Philosophe Platonicien, Procope l'Historien, le Comte Marcellin (4) le Chroniqueur, l'Empereur Justinien lui-même, qui en consacra le témoignage dans une loi donnée par lui en faveur de l'Afrique, tous cinq témoins auriculaires, attestent, dit-on, que ces généreux Confesseurs de la Foi n'en parlèrent pas moins après qu'avant leur martyre. Ce prodige, ajoutent les pieux légendaires, attira à Saint Reparat la considération de toute la Cour de Zénon à Constantinople, & sur-tout de l'Impératrice. Reparat en conséquence est devenu le Saint des Bègues.

(1) Jadis Colonie Romaine, Typase, à ce que l'on conjecture, est aujourd'hui SAÇA, ou SASA, au Royaume d'Alger.

(2) Ce Saint Evêque n'est pas le même apparemment que Saint-Victor, Officier dans l'armée de l'Empereur Maximilien, & Martyr, vers l'an 290.

(3) Cet Enée de Gore, Philosophe Platonicien, venoit de se faire tout récemment Chrétien.

(4) Le Comte d'Illyrie, ainsi que Procope, Préfet de Constantinople, étoit des Familiers de l'Empereur Justinien.

Mas parmi les dévots Pélerins qui fréquentent la Cathédrale qu'on lui a dédiée à Nice, on compte beaucoup plus d'hommes que de femmes.

Casal, Capitale du Montferrat, n'est que trop célèbre dans les Annales de la Guerre & de la Politique.

Près d'Alba-Pompéia, dans le haut Montferrat, naquit à Villa-Martis, lieu qui n'existe plus, le sage Pertinax, qui, fils d'un Affranchi, fut successivement Briquetier, Professeur de Belles-Lettres, Soldat, Consul, Préfet de Rome, Gouverneur, & enfin revêtu de la pourpre impériale. C'est ce Prince recommandable qui disoit que rien dans l'Empire n'appartenoit à l'Empereur, & qui se conduisoit d'après cette maxime. Mais, hélas! son exemple n'est pas encourageant pour les Souverains amis de leurs devoirs; il eut la mort des tyrans. Les soldats, dont il vouloit réformer la discipline, l'assassinèrent.

Borge, Bourg de la même Province du Piémont, est célèbre par la naissance de Pie V. Pontife ardent, inflexible, qui prit à la lettre le *compelle eos intrare* de l'Evangile. Il ignoroit apparemment que la Religion, qui ne doit se servir d'autres armes que de la persuasion, perd ou du moins compromet ses droits du moment qu'elle veut les trop faire valoir. L'Eglise en mettant ce Pape (1) au répertoire des Saints, n'a pas sans doute

(1) N. T. S. P. Pie VI. à cet égard n'a que le nom de commun avec son Prédécesseur, Promoteur ardent de l'étra ng Bulle *in Cænâ Domini*....

prétendu consacrer son intolérance, mais seulement récompenser l'intention de son zèle apostolique.

Mortara, petite Ville de la Province de Lumelline, n'existe que pour rappeller la Victoire de Charlemagne sur Didier, dernier Roi des Lombards.

Novarre est une autre petite Cité assez agréable & bien fortifiée. Son Evêque a le droit de porter l'épée (1).

Arona, petite Ville du val d'Ossola, mérite l'accueil du Voyageur. C'est la patrie de Charles Borromée; on y a rendu hommage à sa mémoire, en lui consacrant sur le sommet d'un mont une statue colossale, de cuivre battu, & haute de cent onze pieds, en y comprenant le piedestal. On fit pour être mise sur cette base, une Inscription latine dont voici la traduction :

Modèle des Evêques (2),

(1) L'Eglise, dont le règne n'est pas de ce monde, devroit peut-être se désaisir tout à-fait de ses prétentions à ce droit de Justice temporelle, qu'on ne peut exercer sans frémir. La place d'un glaive teint de sang n'est pas dans les mains d'un Ministre de paix & de charité. --- Extrait de l'article de l'Eglise de Notre-Dame, p. 4, première livraison de *Paris & la Province*, ou choix des plus beaux monumens d'architecture en France, in-4°. Fig. chez Le Campion, Graveur rue Saint-Jacques.

(2) Saint Charles Borromée réforma le train de sa maison, en bannit la livrée, & ne souffrit plus autour de lui que

Charles Borromée
Essuya des persécutions,
Auxquelles
Il échappa,
Comme par miracle (1);
La Religion
En effet
Lui en devoit
Un :
Son Corps est à Milan (2).

Une Image miraculeuse de la Vierge que possède la Ville de Biella, y enrichit sept mille habitans par les pélerinages multipliés qu'elle y occasionne : c'est bien ici le cas de dire que la foi fait vivre l'homme.

des Prêtres qu'il édifioit autant par son exemple que par ses préceptes.

(1) Trois misérables de l'Ordre des Humiliés, qu'il vouloit réformer, tirèrent sur lui pendant sa prière une arquebuse chargée à balles ; le saint Prélat en fut atteint, mais non blessé.

(2) Dans la Cathédrale de Milan, le pieux Archevêque a une Chapelle superbe qui renferme son Corps, revêtu de ses habits pontificaux. La Châsse est d'argent ; & la Crosse épiscopale est chargée de diamans.

Le

Le Duché d'Aoste est un pays de montagnes dont les vallées fécondes nourrissent des hommes sortis à peine des mains de la Nature, du moins ceux qui n'habitent pas le voisinage des grandes routes. La plupart sont goitreux & Catholiques. La Ville qui a donné le nom au Duché, fondée par *Auguste*, est remplie de monumens Romains.

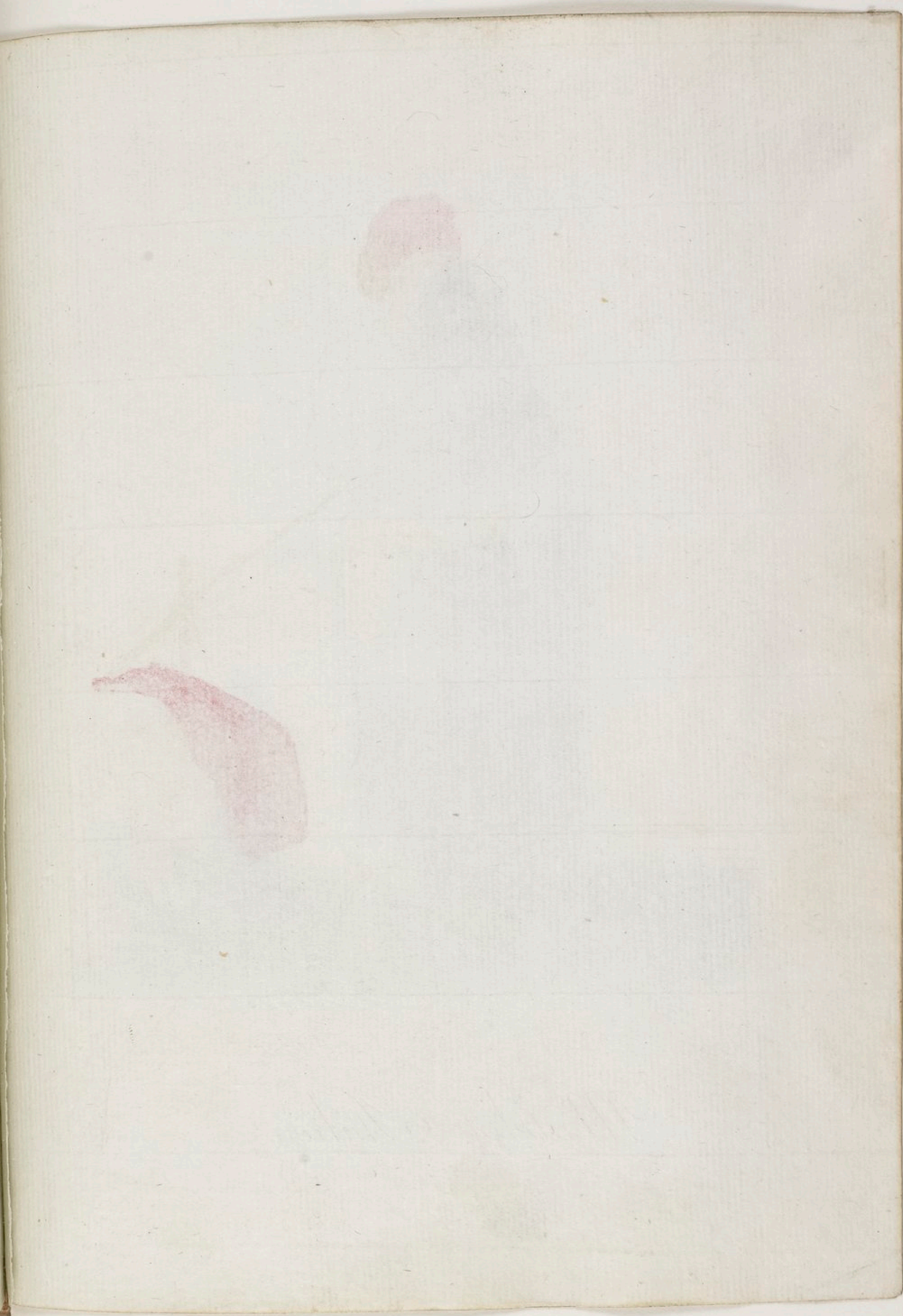
Le Comté d'Asti, assez étendu, est peuplé & fertile. La Ville principale qui lui donne son nom est *Hasta-Pompéia;* grande & bien bâtie, elle n'est pas beaucoup habitée, & le Peuple y est pauvre; d'abord Colonie Romaine, puis République, les Ducs de Milan se l'approprièrent. La France la leur enleva, pour la céder à Charles-Quint, & celui-ci au Duc de Savoie. Elle ne fait plus de commerce.

Près & hors du Duché, les habitans formèrent des ruines de divers Villages, *Villa-Nova d'Asti;* non loin de ce Bourg entouré d'un fossé, est le Village de Cerisole, célèbre par la Victoire qu'y remportèrent sur les Espagnols les François commandés par François Ier. en personne.

Le costume de la Nation piémontoise n'est pas recherché. Les femmes y portent des chapeaux de paille garnis de rubans; les cheveux sont retroussés en nattes sur le sommet de la tête dans la forme du chapeau. Une étoffe grossière est presque toujours la matière de leurs vêtemens; le jupon d'une couleur tranchante avec celle du corset. Un mouchoir jetté sur le col n'annonce

aucune prétention à la coquetterie; mais la propreté eſt la principale parure des femmes; & on ne ſauroit leur en ſavoir trop de gré.

Fin de la Notice hiſtorique ſur le Piémont.



Dame genoise

NOTICE
HISTORIQUE
SUR LA RÉPUBLIQUE
DE GENES.

Le bon Janus qui, dit-on, lisoit dans l'avenir comme dans le passé, ne prévit pas sans doute, en fondant Gênes, que cette Cité prendroit le titre de *Superbe*, en même temps qu'elle subiroit le joug de l'Inquisition. Ce Prince, qui posoit l'Agriculture pour principale base d'un Etat, auroit été peu flatté de donner asyle à quelques milliers de Marchands & de Banquiers. La Liberté que ce Législateur, ennemi du faste, étoit jaloux de conserver parmi les Liguriens, civilisés par lui, ne lui eût pas semblé pouvoir se soutenir long-temps parmi des Citadins avides d'or, & fiers d'un luxe disproportionné à leurs moyens.

Les Manufactures ne sont plus florissantes à Gênes, comme autrefois. Les plus considérables sont celles de velours, de pluche, de damas, de diverses étoffes, pour lesquelles on tire beaucoup de soies crues de Messine & autres lieux, d'étoffes d'or & d'argent, de dentelles inférieures à celles de Brabant, de gants, de bas, de rubans, &c. Le velours noir de Gênes est fort estimé. Plusieurs Sénateurs tiennent pour leur compte, des Fabriques de velours de soie, de

toile, &c. Les Gênois qui ſe promènent dans la Ville, ſont vêtus de noir; preſque tous les Commerçans s'habillent ainſi. Les Femmes mêmes des Nobles ſont couvertes de noir. Celles du Peuple peuvent, à leur gré, ſuivre les caprices de la mode. Les Dames, il y a cinquante ans, portoient des vertugadins à l'Eſpagnole, qui embarraſſoient fort leur marche, ſur-tout quand elles ſe rencontroient dans les rues, pour la plûpart aſſez étroites. On raconte à ce ſujet, une aventure plaiſante. Un jeune homme de 18 ans, étoit détenu dans les priſons, & condamné à mort. Sa Mère ayant obtenu la grace de le voir pour lui faire ſes derniers adieux, elle ſe ſervit de ſon grand panier pour ſauver ſon fils, caché ſous ſa jupe; laquelle étoit montée ſur un cercle d'acier, au lieu de baleine.

La plûpart des maiſons de Gênes ſont bâties avec des terraſſes au-deſſus, où les Femmes vont ſecher leurs cheveux, après les avoir lavés, afin de les faire jaunir.

L'Hiſtoire de Gênes n'eſt que trop féconde en évènemens. Il en eſt un ſur-tout qui prêteroit, ce ſemble, beaucoup au pinceau d'un grand Artiſte. Notre bon Louis XII prit cette Ville d'aſſaut en 1499, & il avoit réſolu, pour châtier l'arrogance des Habitans, de les faire tous paſſer au fil de l'épée. Les Gênois, pour attendrir le Vainqueur qu'ils avoient pouſſé à bout, raſſemblèrent dans la Place publique, leurs enfans, au nombre de quatre mille. Ce ſpectacle en effet, déſarma le Monarque François.

Gênes doit sa liberté ou du moins son indépendance, au célèbre André Doria, vers l'an 1528. C'est de cette époque qu'elle date ses Constitutions, & qu'elle se nomme un Doge ou Régent biennal. On a voulu donner l'air d'un couronnement à l'élection de ce Magistrat suprême : on charge sa main d'un Sceptre ; mais ce n'est qu'une vaine commémoration de la Souveraineté que Gênes exerça trop-long-temps sur l'Isle de Corse. Le Doge est revêtu d'une longue robe à l'antique, de velours ou de damas cramoisi. On le coëffe d'un bonnet pointu, qui avance sur le devant en forme de corne. Ce bonnet est de même étoffe que sa robe longue. Son habit ordinaire, ses bas, ses chaussures sont cramoisis. Il porte une ample perruque & une cravatte de dentelles. Les Sénateurs ont la même forme de costume : il n'y a de différence que dans la couleur. Ils sont toujours en noir, & sans bonnet.

Dans le Palais du Doge est la Statue du Maréchal de Richelieu, très-bien exécutée par un Artiste Gênois, *Schiaffino* ; sur le piedestal on lit cette Inscription :

Ludovico-Francisco Armando Plessisio
Duci Richeliensi,
Quod
Imperatoris max. civisque opt. officio
Difficill. temporibus
Erga Rempublicam persunctus,
Inter patricias
Cum agnatis posterisque
Judicem in comitio collocandum
Senatus decrevit
Anno 1747.

Ces mots *difficillimis temporibus*, rappellent la révolution qui commença le 10 Décembre 1746, & en mémoire de laquelle on ne répare jamais le pavé de la rue *Portoria*, lieu de la ſcène.

On a gravé ces trois mots ſur la porte du Palais *Doria* :

Nulli certa Domus.

Gênes a donné naiſſance à une Sainte. Nous regrettons beaucoup que la nature de cet Ouvrage nous prive de conſacrer quelques lignes à la bienheureuſe Catherine, appellée vulgairement la Veuve *Cattarinetta, Fieſca Adorna*. Nous nous contenterons de dire qu'elle vint au monde, l'an de grace 1448.

Le Doge de Veniſe épouſe la Mer ; à Gênes, on ſe contente de la bénir.

Savone eſt la ſeconde Ville de l'État de Gênes. On y commerce en ſoie. Mais on y compte treize Couvents d'Hommes & quatre de Femmes. Le Pape Sixte IV y a fondé une petite Egliſe pour placer la ſépulture de ſon Père & de ſa Mère. En voici l'Epitaphe. Les vers n'en ſont pas bien poëtiques ; mais le ſentiment qui les a dictés les rend précieux :

Juncta Leonardo conjux Luchina quieſcit.
Filius hæc Sixtus Papa ſepulchra dedit.

Ce monument eſt d'autant plus édifiant, que Sixte IV, fils d'un Pêcheur, aimoit le faſte. C'eſt à ce Pontife de l'Egliſe Romaine, que nous ſommes redevables de

deux Fêtes ; celle de l'Immaculée Conception de la Vierge Marie, & celle de son Epoux, le bienheureux Joseph. C'est encore lui qui enleva à Ste. Catherine de Sienne, le rare & glorieux privilége de partager avec St. François, l'insigne faveur des Stigmates. Mais ce qui ne lui fait pas moins d'honneur sans doute, c'est d'avoir enrichi la Bibliothèque du Vatican, d'un grand nombre de Manuscrits.

Non loin de Savone, est le Village de Legine, célèbre par le séjour qu'y fit *Gabriel Chiabrera.* Sur la porte de la maison que ce Poëte, l'Anacréon des Italiens, s'y fit bâtir, on lit encore cette Inscription Latine, composée par lui-même, & digne d'être rapportée :

Musarum opibus
Domum hanc, nil cupientibus,
Extruxit Gabriel Chiabrera.
Si rebus egenis non asper advenis,
Hospes, ingredere.

Femme d' ajaceio isle de Corse

MŒURS
ET COUTUMES
DES INSULAIRES DE CORSE.

La Corſe, ſituée dans la Méditerranée, compte dans ſa plus grande largeur, cent ſoixante lieues; ſa longeur eſt de 75. Cette Iſle ſe diviſe en dix Juriſdictions; la Ville d'Ajaccio (1) en eſt une.

C'eſt le ſort des petites portions de la Terre, d'être à la merci du reſte du Globe, & de devenir la proie du plus fort qui s'aviſe le premier d'y jetter les yeux. Quelquefois cependant la Corſe fut plus heureuſe, & ſervit d'aſyle à la Liberté chaſſée du continent. C'eſt là que les Phocéens vinrent ſe refugier, abandonnant leur ſol natal au Roi de Perſe. Devenus injuſtes à leur tour, ils furent expulſés par les Etruſques; & les Etruſques, non moins coupables, par les Carthaginois, qui ne ſe conduiſirent pas mieux. Le Grand Scipion délivra les naturels du pays, de l'oppreſſion de leurs nouveaux Maîtres. Mais les Corſes n'en furent pas plus Maîtres chez eux: trop heureux cependant, s'ils euſſent toujours eu Caton pour Prêteur. Du moins la Corſe vendit cher aux Romains, la gloire de la ſoumettre. D'autres

(1) Voyez la Figure ci-jointe.

Vainqueurs, moins dignes de lui commander, se l'arrachèrent tour-à-tour des mains; les Ostrogoths & les Sarrasins; puis les Pisans, & enfin les Gênois. Au milieu de tant de révolutions, plus rapides les unes que les autres, une Peuplade foible & bornée, doit nécessairement prendre la teinte des objets qui l'agitent en tout sens, & finir par n'avoir aucun caractère; ou bien réunir les qualités & les défauts les plus disparates : c'est ce qui est arrivé aux Corses, dont les Mœurs offrent un mêlange de bien & de mal.

Le sol de l'Isle s'est ressenti de l'existence précaire de ceux qui le foulent. Fertile assez pour nourrir l'Homme laborieux qui lui donneroit des soins, il ne rapporte pas, à beaucoup près, tout ce qu'on pourroit en tirer. Le Corse s'est vu presque toujours contraint de mettre sa personne en sûreté. Dans cet état, on se nourrit de ce qu'on trouve sous la main. On est bien loin de faire des avances, pour s'assûrer des provisions; on vit au jour la journée. Occupé sans cesse de l'attaque & de la défense, les momens de la paix sont consacrés au repos & à la réparation de ses forces, bien loin de les épuiser sur une terre qui ne prodigue rien d'elle-même.

La position de la Corse est pourtant des plus favorables au Commerce (1) & à l'Industrie : placée immédiatement entre l'Europe & l'Afrique, dans une

(1) Le Port de Vechio peut recevoir des Vaisseaux de ligne.

Mer qui communique aux deux Indes, elle pourroit devenir le centre des opérations des quatre parties du Monde.

Toute l'Isle est parsemée de petits Villages, dont les maisons sont construites de façon à pouvoir se prêter secours les unes aux autres. On remarque en tous lieux l'image de la Guerre, parmi des Hommes que la Nature a faits cependant tous Frères. Hélas ! on ne peut donc faire un pas sur la terre, sans rencontrer par-tout des marques de défiance. Ce n'est pas seulement dans tout ce qui les entoure, que les Corses annoncent l'esprit de violence qui fait la base de leur caractère. Ils portent dans leurs traits, l'empreinte d'un courage trop souvent digne du nom de férocité. (1). Toujours armès, même pendant leur sommeil, ils

(1) *Prima est ulcisci lex, altera vivere raptu,*
Tertia mentiri, quarta negare Deos.

SENECA.

La vengeance & le brigandage,
Le mensonge & l'impiété :
Telle est la trop fidelle image
Du Corse toujours indompté.

Sénéque le Philosophe étoit abandonné de la Philosophie, & avoit de l'humeur sans doute, quand il écrivit ce distique latin ; & on auroit de l'humeur à moins. L'Ile de Corse, où Claude le tenoit en exil, ne ressembloit guère à la Cour de l'Empereur. Mais un vrai Sage, devroit, ce semble, être heureux par-tout ; il porte en lui son bonheur. Sénéque étoit Homme par fois, & en avoit

affichent un extérieur plus que négligé. Les Hommes heureux ſoignent leur coſtume ; les Hommes effeminés y mettent de la recherche : mais une petite Nation, toujours ſur le qui vive, & n'exiſtant qu'au milieu des alarmes & des beſoins impérieux, n'a pour parure que des inſtrumens homicides. En Corſe, tout le monde eſt Soldat, juſqu'aux Bergers. Les Paſteurs des montagnes de *Borgoniano* ou de *Vivario*, ne reſſemblent point aux Palemons de l'heureuſe *Tempé :* la garde paiſible des troupeaux n'a point adouci leurs Mœurs.

Au ſon diſcordant du cornet, ils quittoient autrefois & Bergères & troupeaux, pour courir à leur poignard, & ſe rendre dans la plaine près de leurs compatriotes, impatiens du meurtre, & méditant quelqu'expédition ſanguinaire. Ils ont à peine ceſſé ces attroupemens ſubits qu'ils aimoient tant à faire, lors des vexations de leurs anciens tyrans. Autrefois, ramaſſés ſans ordre, ſans diſcipline, il étoit difficile de ſe garantir de leurs eſcarmouches, & de leur en faire ſupporter la peine. Diviſés auſſi-tôt que ralliés, on ne ſçavoit où les trouver. Jamais on ne pouvoit les ſurprendre en corps. D'ailleurs, familiariſés avec tous les défilés d'un pays

quelques foibleſſes. Quoi qu'il en ſoit, on ne doit pas prendre à la lettre, un dépit, échappé à un Courtiſan diſgracié : & quand bien même l'Inſulaire de la Corſe eût mérité les reproches graves qu'on lui fait ici, on ne devroit pas en être étonné de la part d'une Peuplade qui n'a jamais eu une conſiſtance bien décidée.

montueux , ils attaquoient à l'improviste , se cachoient à temps ; & par cette manœuvre , se rendoient quelquefois très redoutables.

Une existence aussi précaire , s'accorde mal avec un culte réglé & raisonnable. Aussi la superstition y régnoit dans toute son absurdité : il en reste encore quelques traces. La Religion , ce frein pour les ames timorées , ne leur servoit de barrière , qu'autant que leur intérêt n'en souffroit pas. Ils se faisoient moins de scrupule d'un homicide que d'un jeûne rompu. Ainsi que toutes les Nations mal éclairées , ils se montroient bien plusdévots envers la Vierge qu'à l'égard de Dieu même. Leur foi étoit à la merci de leurs sens grossiers. L'esprit du Christianisme les frappoit moins que les menues pratiques de la bigoterie. Leurs Prêtres & leurs Moines étoient aussi ignorans que paresseux : plus mauvais sujets encore que les Corses , ils abusoient de la crédulité de ceux-ci , au point de faire prendre le change à leur jalousie , qui n'est pas la moindre de leurs passions. Un Mari ou un Père se croyoit honoré des privautés d'un Prêtre avec sa Femme ou sa Fille. Ces usages ont lieu encore dans les hameaux des montagnes & au cœur de l'Isle , où les lumières pénètrent difficilement.

La Corse , même de nos jours , n'est pas l'asyle du bonheur pour les Femmes. Ce sexe , né pour plaire & fait pour être aimé , ne règne point dans cette Isle. La Nature lui donne en pure perte , des graces & un cœur sensible. Les Hommes , qui sont les plus forts par-tout , abusent de leurs avantages , & ne regardent

les Femmes que comme des êtres inférieurs à eux, comme des inſtrumens de plaiſir, qu'ils rejettent, quand ils ſont raſſaſiés.

Le Gendre d'une maiſon eſt choiſi par un Prêtre ; & les deux victimes que l'on fait courber ſous le même joug, ſont tenues à une obéiſſance paſſive. Le temps des amours n'eſt pas long, & il l'eſt encore trop ; car les Corſes montagnards ne ſont rien moins que galans. Après la Bénédiction nuptiale, les Femmes du Village jettent quelques poignées de grains ſur la tête de la Mariée. C'eſt un reſte d'anciennes coutumes Greques & Romaines, qui floriſſoient dans l'Iſle. L'Epoux, ſans attendre la nuit, quitte l'aſſemblée, en faiſant un ſigne à ſa Compagne. L'infortunée, plus par la crainte des ſuites d'une déſobéiſſance, que par un autre motif, ſuit ſon Mari, ou plutôt ſon Maître ; & ſe dépouillant elle-même juſqu'à ſon dernier vêtement, entre au lit conjugal, ſans y être attendue par le déſir, ſans y être précédée par le myſtère. L'Amour n'y échange pas ſon flambeau avec celui de l'Hymen ; les Graces n'y laiſſent point tomber leur ceinture aux pieds d'un vainqueur délicat & paſſionné ; la pudeur n'y diſpute rien ; les jouiſſances n'y ſont pas graduées : tout y eſt bruſqué, ſans être ſenti. Immédiatement près le ſacrifice, qui dure auſſi peu qu'il eſt pénible & repouſſant, le Mari heureux, ou plutôt raſſaſié, ouvre les portes de la chambre nuptiale aux Filles du Village, qui attendent le moment de pouvoir féliciter celle d'entre elles qui vient de mériter le titre de Femme.

Il eſt difficile de concilier le mépris que les Corſes portent à leurs Moitiés, avec la jalouſie qu'ils en ont. Mais tout s'explique, quand il s'agit du cœur humain; on ſçait qu'il eſt ſuſceptible des affections les plus contradictoires. Les Corſes vantent beaucoup la fidélité de leurs Femmes, & la mettent au plus haut prix: ils ont trouvé en effet, le ſecret d'être tranquilles ſur leur honneur. La vie pénible que mènent leurs Compagnes, leur enlève bientôt tout moyen & toute tentation de plaire.

Ces Inſulaires, qui ſe font ſervir impérieuſement par leurs Femmes, aimeroient mieux mourir de misère, que de ſe mettre au ſervice d'un Maître, ſoit national, ſoit étranger. L'idée d'un Maître les révolte. La domeſticité leur paroît l'état le plus flétriſſant. Pourquoi que ce ſoit, on ne leur feroit pas dire: *j'appartiens à tel ou tel.* Il n'eſt aucun Peuple ſur la Terre, qui ſente mieux que le Corſe, toute la dignité attachée au titre d'Homme libre. Le Corſe montagnard, dont l'ame eſt auſſi élevée que le ſol qu'il habite, ſert ſon Père, ſe fait ſervir par ſes enfans, mais ne pourroit jamais ſe réſoudre à entrer en condition; chez l'un de ſes ſemblables. Les Hommes, ſelon lui, doivent tous marcher d'un pas égal & ſur la même ligne, d'un bout de la terre à l'autre. Il ne conçoit pas comment un enfant de la Nature, peut louer ou vendre ſa perſonne à l'un de ſes frères; il ne comprend pas comment on peut exiſter & ſe mouvoir pour un autre que pour ſoi. A la tête du troupeau le plus vil, mais qui eſt le ſien, un Corſe,

vêtu de haillons, se croit le pair d'un Grand, chargé de décorations & suivi d'une nombreuse livrée. Il ne pourroit se faire à nos convenances civiles. Il se compare à ces Patriarches des temps primitifs, qui, Rois de leurs familles, n'admettoient que deux Loix dans la Nature, celle de l'autorité paternelle, & celle de l'obéissance filiale. Qu'est devenu cet âge antique, pandant lequel chaque famille, se suffisant à elle-même, ne se voyoit pas contrainte de se mettre aux gages de sa voisine; ou quand on appercevoit un Homme aux genoux d'un autre, on pouvoit dire : c'est un Fils qui rend ses devoirs à son Père. Alors toute la Terre ressembloit aux montagnes de la Corse. En tous lieux, on se servoit soi-même; on ne labouroit point le champ de son voisin, en état de le faire lui-même. Alors on ne travailloit que pour soi & les siens : on ne recevoit d'ordres que de son Père; on ne donnoit d'ordres qu'à ses Enfans : les mots de *Valet* & de *Maître* n'entroient dans aucun idiome. En un mot, tous les Hommes étoient appellés à la même succession, & il n'y avoit qu'une seule table dressée pour tout le genre humain.

Mais j'oublie que nous ne sommes pas même en Corse. Retournons-y.

On connoît en Corse, les amusemens du Carnaval; mais les Femmes qui, par-tout ailleurs, sont les législatrices du plaisir, & sans lesquelles il n'est pas de bonnes Fêtes, ne sont que les spectatrices éloignées de ces mascarades grossières, où les Hommes, revêtus des habits de nôces de leurs Compagnes, se livrent à

toutes

toutes les charges, plus ou moins indécentes, qu'un tel déguisement peut inspirer. Mais parmi tous ces masques, on ne rencontre pas les livrées de l'esclavage & de la domesticité. Les Corses abhorrent jusqu'à l'ombre de la servitude ; ou s'ils se permettent cette caricature, c'est pour témoigner tout le mépris qu'ils portent à ces êtres passifs ou neutres qui se mettent aux ordres & aux gages de leur égal.

Les Filles Corses ne font point usage de corps de baleine ; si leur taille en devient plus forte, elle est en même temps plus souple & plus droite. Leur sein a beaucoup d'ampleur ; & la mode, parmi elles, en fait un charme de plus. Le beau est donc aussi de convention, comme tout le reste.

Nos Femmes de Paris envieroient aux Filles de Corse, l'art avec lequel celles ci placent leur rouge ; car la plus mince paysanne connoît toutes les ressources du fard ; elles sçavent si bien contrefaire les couleurs naturelles, que l'Amateur le plus exercé, le Petit-Maître de France le plus initié aux mystères de la toilette, s'y trouveroit pris lui-même le premier. Leur costume leur sied bien ; elles ne renferment qu'une partie de leur chevelure, dans des coëffes plus ou moins élégamment garnies. Le reste tombe en tresse, sur les épaules : leurs chemises ressemblent à celles d'hommes ; sur un corset garni de manches, elles passent une robe qui n'en a point. Cette robe longue, & les jupes, quand on en porte, sont assujetties par une ceinture placée fort haut ; ensorte qu'elle peut

ſervir à ſoutenir le ſein dans le beſoin. La chauſſure conſiſte en bas rouges & ſouliers blancs.

Ces bonnes Filles ſont conſtantes dans leur attachement ; mais elles aiment avec toute la violence du climat qu'elles habitent. Douces & modeſtes tant que leur paſſion n'eſt pas contrariée : eſt-elle irritée ? aucun frein ne les arrête. On en a vu traverſer les Mers, & à la faveur d'un déguiſement, chercher dans le Continent, l'Ami qui leur faiſoit infidélité, le trouver à travers mille obſtacles, lui faire les reproches les plus vifs, & ſe poignarder en ſa préſence. Elles ſont toutes ſpirituelles, même avant d'aimer.

En général, la Nation eſt née, pour ainſi dire, éloquente. Le Paſteur le plus chétif pérore avec une facilité qui rendroit ſtupéfaits nos Rheteurs & leurs Ecoliers. Il connoît toutes les reſſources des figures ; & les tours les plus adroits lui ſont familiers plus qu'à aucun de nos Orateurs de profeſſion. Mais leur génie s'éteint dans la ſervitude. D'ailleurs, ils ſe ſont toujours montrés jaloux de leur indépendance, plus que de tout le reſte ; & s'ils n'euſſent pas été ſi ſouvent en butte aux projet de conquête & de deſpotiſme de leurs voiſins ambitieux, ils auroient préféré la vie Patriarchale à toutes les recherches du luxe & à tous les raffinemens de l'art. Sobre & tempérant, pareſſeux, mais modéré, la Nature fait plus pour le Corſe qu'il ne lui demande. Il ne manque rien au ménage d'un montagnard, quand il poſsède une maiſonnette, ſix chevres, autant de brebis & ſix chataigniers.

Si la terre étoit répartie ainsi également entre tous les Habitans, il n'y auroit point de riches; mais en même temps, il n'y auroit plus de pauvres, & tout le monde seroit content. L'inégalité des fortunes est la cause première de tous les maux qui affligent le genre humain. Trop d'un côté, pas assez de l'autre, voilà le germe de tous les crimes & de tous les malheurs. L'innocence régnera, quand chacun n'aura que ce qu'il lui faut.

Ces réflexions politico-morales, loin d'être toutes en spéculations vagues & chimériques, sont au contraire, appuyées sur les observations économiques, faites avec soin dans cette Isle. La Corse, d'après l'examen détaillé de son sol, pourroit nourrir dans l'aisance, plus de 600000 habitans : car ici, comme par-tout ailleurs, ce n'est pas la Terre qui ferme son sein aux Hommes; ce sont les Hommes qui refusent leurs bras à la Terre.

Fin des Mœurs & Coutumes des Corses.

femme Insulaire de Minorque.

Homme Insulaire de Minorque.

MŒURS
ET COUTUMES
DES INSULAIRES DE MINORQUE.

LES grandes masses politiques se dissolvent avec le temps ; les petits établissemens n'échappent pas non plus à cette loi universelle. Minorque, l'une des îles Baléares célèbres dans l'Antiquité, n'est plus la patrie d'une Nation gigantesque, dont le Chef (1) ne céda qu'à la force héroïque d'Hercule : cette île n'a point perdu de sonétendue ; elle est la même que du temps des Phéniciens, des Carthaginois & des Romains qui se la disputèrent tour-à-tour ; mais l'adresse & le courage de ses anciens Habitans donnoient de l'importance à ce morceau de terre isolé. Si les Goths & les Sarasins, si 'Espagne, l'Angleterre & la France n'en dédaignèrent

(1) Le fameux Gerion, Géant qui avoit trois corps & une seule ame, selon le style de la Mythologie ; c'est-à-dire, Prince des trois îles, Ebuse ou Ivica, Majorque & Minorque. Hercule, ajoute-t-on, emmena les troupeaux que le Tiran nourrissoit avec de la cha r humaine : autre tournure poëtique, pour dire que ce Gerion s'engraissoit de la sueur de ses sujets. L'Insulaire des Baléares fut soustrait au despotisme par le grand Alcide, bien digne de l'apothéose après de tels travaux.

pas la conquête ; les rivalités nationales furent la cause de toutes ces révolutions, plutôt que les avantages d'une telle propriété. Des flots de sang humain ont coulé en pure perte ; l'Insulaire de Minorque, témoin de ces scènes, & indifférent au joug de tel ou tel maître, n'a pas encore recouvré son énergie primitive, & n'en est point devenu meilleur ni plus heureux. Ses Mœurs sont moins grossières sans doute, que du temps où il avoit pour habitation le creux des rochers, que du temps où la fronde étoit sa seule parure. Mais du moins alors, il étoit plus facile d'en faire quelque chose qu'aujourd'hui. Un Sauvage libre est plus près de devenir Homme, qu'un esclave énervé. L'étendue & la position de Minarque devoient, ce semble, la préserver de la servitude. S'il faut que les grands Etats succombent, tôt ou tard, sous leur propre poids, & se corrompent en raison de la multiplicité des mauvais levains qui fermentent au sein de leurs constitutions compliquées; une possession très-bornée semble ne donner aucune prise sur elle, & pourroit esquiver plus long-temps les vices politiques. Mais qu'attendre d'une petite Peuplade qui ne profite de sa liberté, que pour s'adonner à la piraterie ?

L'île Minorque, placée dans la Méditerranée, à 70 lieues de Marseille, compte dix-huit lieues de longueur, sur 9 dans sa plus grande largeur, & 28 lieues quarrées de surface. Mahon en est comme la Capitale. Tous les carrefours des Villes de France ont

retenti long-temps de ce nom, depuis la brillante expédition du Maréchal de Richelieu (1) en 1756.

Le Port de cette Ville lui donne quelque consistance; bâtie sur une éminence, si elle n'offre pas de beaux édifices, on y jouit du moins de la plus superbe vue, & de l'air le plus salubre. Les Eglises y sont mal éclairées; mais le Peuple n'en est que plus religieux: un demi-jour, dit-on, favorise la beauté des Femmes; on pourroit ajouter, & le recueillement des ames dévotes. Sur le chemin qui mène de Mahon au Fort de St. Philippe, on rencontre un Couvent de Carmes, établi sur l'emplacement d'un Cimetière Romain; car les Anciens n'enterroient ni ne brûloient leurs cadavres dans l'enceinte des Villes ni dans l'intérieur des Temples: & ils avoient pour les morts, au moins autant de respect que les modernes.

Alajor, Capitale de la Province ou Terminos de ce nom, est une autre Ville assez considérable. Dans les

(1) On se rappelle que le 19 Août 1781, les Espagnols, commandés par le Duc de Crillon, firent une descente à Minorque, après trente jours de navigation depuis leur départ de Cadix, & s'emparèrent de toute l'île, à l'exception du Fort de St. Philippe. L'Armement commandé par le Général François, étoit composé de 105 voiles, dont deux Vaisseaux de 70, cinq Frégates, six Chebecks & six Bombardes.

Eglifes, qui font bien bâties & ornées avec quelque goût, les deux fexes fe tiennent féparés l'un de l'autre pendant les Offices, & n'ont point de fièges pour s'affeoir, à la grande édification des Voyageurs, pénétrés de refpect pour les Temples & pour ce qui s'y paffe. Les Citoyens d'Alajor, quoique dévotieux, n'en font pas moins obligeans & fociables. Les Cordeliers de cette Ville ont une Bibliothèque.

Les Amateurs ne féjournent pas long-temps à Mercadal; les Femmes dit-on, y font laides jufqu'à la difformité; & on attribue cet inconvénient grave aux eaux mal-faines qu'on boit dans ce *Terminos*.

C'eft dans ce quartier de Minorque, que s'élève le Mont-Toro, l'éminence la plus haute de toute l'île; Cône de terre qui pourroit devenir le féjour le plus délicieux, fi aux Moines Auguftins qui y végètent, on fubftituoit quelques familles laborieufes.

A l'autre extrêmité du diftrict de Mercadal, eft le Mont-Agatha, fréquenté par les Naturaliftes & par les ames dévotes. Les premiers y vont étudier & admirer les révolutions que le globe a éprouvées de temps immémorial. Les Femmes y viennent invoquer la bienheureufe Agathe, Vierge & Martyre. Un certain Quintien, Gouverneur de la Sicile, patrie de notre Héroïne Chrétienne, pour l'Empereur Dece, éprouva fa vertu par mille tortures qu'il lui fit endurer, dit-on, dans cette partie du corps, objet des premiers défirs de l'amour charnel: Agathe perdit la vie au milieu des tourmens; mais elle conferva fon innocence, & obtint

avec l'auréole céleste, la réputation de guérir les jeunes beautés malades au sein.

Etranger à tout ce qui se passe au-dessous de lui, un Berger occupe le sommet de la montagne de Sainte Agathe, surface de six acres de terre au plus, & règne paisiblement sur un petit troupeau qui le nourrit & qu'il rend heureux.

Citadella, jadis Capitale de Minorque, a beaucoup déchu depuis qu'on lui a fait céder cet avantage à Mahon : au Commerce qui l'enrichissoit, à l'industrie qui la vivifioit, a succédé l'indolence pleine d'urbanité de la Noblesse oisive, cantonnée habituellement dans cette petite Ville, Les Nobles ont autour d'eux quantité de Maisons Religieuses, qui ne contribuent sans doute pas à la population de cette Province. Sur les bords de la Mer est une Chapelle consacrée à St. Nicolas ; les Matelots n'ont pas encore perdu l'habitude de le regarder comme leur Patron.

Chaque district de l'île a ses Magistrats particuliers : les Jurats représentent la Noblesse, les Bourgeois, les Marchands, les Artisans & les gens de la campagne, parmi lesquels ils sont élus. Veiller aux besoins de leurs compatriotes, & porter au Gouverneur les plaintes du Peuple, sont les deux principaux objets de leurs fonctions. De temps en temps on convoque un Conseil général, composé des Magistrats & des Députés de tous les Terminos. Chaque contrée en outre, a son Bailli, portant la verge de Justice, comme en Espagne.

L'île est divisée en cinq Paroisses, gouvernées par

des Recteurs ou Curés, jouissant des honneurs de la dixme. On ne regrette pas sans doute, le Tribunal de l'Inquisition qu'on avoit autrefois établi à Minorque.

Les Minorquois sont indolens & sans industrie. Peut-être ont-ils contracté ce caractère à la suite des révolutions de tout genre & sans nombre que l'île a éprouvées. Doit-on mettre beaucoup d'activité à se procurer l'aisance & des richesses qu'on est exposé à perdre au premier caprice d'un maître ou d'un voisin ambitieux. Ils ont tous les vices d'un Peuple qui n'est plus libre. Dociles & patiens sous le joug que le plus fort leur impose, l'habitude de le porter en allège pour eux le poids. Ils ne se passent rien entr'eux ; & ils semblent se dédommager parmi leurs égaux, de la contrainte dont ils se sont fait un devoir envers ceux que la politique a rendu leurs supérieurs.

Peu disposés au travail, quoiqu'en état d'en soutenir les fatigues, la nécessité les rend sobres ; & cependant on les croiroit blasés, car ils font usage de beaucoup d'épiceries & d'ail. Un oignon & du pain, un verre d'eau & d'eau-de-vie, cela s'appelle faire un bon repas chez eux.

L'ignorance a son siège à Minorque ; & le Clergé n'est sçavant qu'autant qu'il le faut précisément pour mettre à profit la cagoterie stupide du Peuple. Les Femmes n'apprennent pas à lire, afin de ne point se trouver dans le cas de recevoir des billets ; ni à écrire, afin qu'elles n'en envoyent pas. Mais l'Amour est un truchement habile, qui met en défaut la jalousie

des Hommes. D'ailleurs, si les Minorquaines possédoient le talent de peindre la parole & de parler aux yeux, elles sont trop discrettes pour en emprunter des secours. Le voile de la prudence leur interdiroit cette ressource dont elles sçavent très-bien se passer.

Les Hommes font leur cour aux Femmes, à la manière Espagnole. Ils se morfondent pendant toute une nuit sous les fenêtres de leurs maîtresses, & supportent avec résignation, leurs mauvais traitemens; ils sçavent que plus on les maltraite, plus on les aime. D'ailleurs, ils auront bientôt leur revanche; car ordinairement l'amant esclave devient mari despote.

Les Marins qui mouillent au Port, observent une étiquette fort étrange. D'abord, ils ont la prudence de faire prévenir leurs moitiés, de leur arrivée. Rien de plus naturel. Mais quand l'époux va pour rentrer chez lui; sa compagne, sur la porte, le voit franchir le seuil sans paroître s'appercevoir de sa présence. Il est vrai que quelques momens après, les deux conjoints se retrouvent; & abandonnés à eux-mêmes, ils se dédommagent de la contrainte du cérémonial. Cet usage, dit-on, est un monument de la jalousie qui règne à Minorque. Les preuves de tendresse que se prodigueroient deux époux réunis, après une longue absence, ne manqueroient pas d'allumer dans le cœur de leurs amis, témoins de cette scène, des désirs que le climat rend toujours violens.

On assure que les Prêtres ont un peu plus de mœurs que les Moines; mais les uns & les autres passent pour

aimer du moins les plaisirs de la table ; & l'on se trouve heureux, quand ils veulent bien se borner à n'être que de bons convives. Les Nobles les imiteroient vraisemblablement, s'ils étoient aussi riches.

Le Carnaval donne une toute autre physionomie aux Insulaires de Minorque. Les Femmes sur-tout, prennent au mot les licences permises dans ces momens de folie. Après avoir fait pendant tout le jour, amende honorable aux pieds des SS. Autels, du scandale consacré par cette fête toute profane ; elles s'abandonnent pendant la nuit, en toute sécurité de conscience, à tout ce qu'on se croit en droit de faire, quand on n'a plus de pudeur à conserver, ni de remords à craindre.

La danse n'est pas leur plaisir le plus vif ; elles s'en acquittent avec gravité, d'après une musique lourde & monotone, & au son de la guitarre, seul instrument connu dans l'île. Les Hommes ont oublié depuis long-temps les exercices militaires, dont jadis ils tiroient vanité. La fronde même, qui leur mérita l'honneur de figurer dans l'Histoire ancienne, ne se trouve plus qu'entre les mains de quelques Pâtres des montagnes. Le Peuple ne porte jamais d'armes. Il faut être Gentilhomme pour avoir le droit de suspendre à son côté le fer homicide.

Les Femmes ne rendent point le salut qu'on leur donne, en ployant les genouils ; elles mettent plus de dignité dans de pareilles rencontres, & se contentent d'incliner plus ou moins la tête ; leur baiser les joues ou simplement la main, passeroit pour une impolitesse

des

des plus groſſières ; car elles ſe plaiſent beaucoup au *décorum*, & ſe regardent comme de belles roſes, auxquelles il n'eſt permis de toucher que des yeux.

Les Minorquins, & ſur-tout les Femmes, pratiquent encore une dévotion, depuis long-temps tombée en déſuétude dans tout le reſte de l'Europe. L'habit monachal a conſervé pour eux les idées de vénération qu'il inſpiroit jadis à toute la Chrétienneté ; il n'eſt pas encore rare de voir à Minorque, un moribond endoſſer le froc de St. François, ceindre ſon cordon, & expirer dans ce Coſtume biſarre.

Mais pour finir l'ébauche de leurs Mœurs par un trait digne d'éloges, il n'eſt pas d'endroits ſur la terre où l'on rencontre moins d'Hommes vivans à la merci de leurs ſemblables. Les Minorquins, plus que tout autre Peuple, ont trouvé le ſecret (& devroit-ce en être un ?) de ſe ſuffire tous à eux-mêmes, & de ne ſe trouver jamais dans l'humiliante néceſſité de recourir à la pitié d'autrui.

Ces Inſulaires, ſur-tout les Payſans, ſont extrêmement bazannés ; mais les Femmes & les Enfans ont les traits réguliers, les yeux & les cheveux noirs, & les dents fort blanches.

L'habillement des Hommes du commun, conſiſte en une jaquette & une camiſole, qu'ils lient autour du corps avec une ceinture à réſeau, ou une grande laniere de cuir ; une chemiſe groſſière, un mouchoir de couleur autour du col, un mauvais manteau rouge, une paire de culottes qui leur deſcendent juſqu'à la

cheville, de gros bas, des ſouliers larges & plats, ſans talons, faits avec du cuir blanc, & un chapeau rabattu.

Les Gentilshommes portent des perruques, des chapeaux retrouſſés, & l'épée. Leurs habits ſont faits comme les nôtres, excepté qu'ils ſont ordinairement noirs. Dans un temps de deuil, ils enveloppent la garde de leurs épées avec un morceau de drap noir; ce qu'ils regardent comme une marque de diſtinction.

L'Habillement des Femmes conſiſte en une camiſole d'étoffe noire, ouverte vers le col, & fermée vers le poignet, ſur laquelle elles retrouſſent les manches de leurs chemiſes. Elles mettent par-deſſus, un jupon d'étoffe de couleur, ou de toile peinte, qui tient à la camiſole. Elles pliſſent le jupon vers les hanches, pour paroître plus groſſes; & il eſt ſi court, qu'il leur deſcend à peine juſqu'au gras de la jambe. Elles portent des bas bleus, rouges ou verts, avec des coins d'une autre couleur; des ſouliers blancs, dont le talon eſt aſſez haut; les houpes ſont rouges. Ces chauſſures, larges vers les orteils, & découpées de pluſieurs petits trous, tiennent le pied frais, & font qu'elles marchent plus à leur aiſe.

Leur coëffure eſt une *robazilla* de toile peinte ou d'étoffe de ſoie, qui s'attache ſous le menton, & leur tombe ſur les épaules de telle ſorte, qu'elles ont le col découvert, pour peu qu'il faſſe du vent. Elles ont ſoin de la bien ſerrer ſous le menton pour paroître plus graſſes, Encore qu'elles ne portent point de corps,

elles ne laiſſent pas que d'être droites & bienfaites Lorſqu'elles ſont en viſite, elles mettent un voile noir qui ne leur couvre jamais le viſage. Elles lient leurs cheveux par derrière, mais quelquefois elles les treſſent avec un ruban couleur de roſe, qui leur deſcend juſqu'aux talons. Elles ſortent rarement ſans un éventail & un chapelet.

Comme elles ſont preſque toujours renfermées dans leur domeſtique, & que les modes ne changent jamais, leurs hardes paſſent à la troiſième & à la quatrième génération; & l'on voit ſouvent une jeune mariée avec des robes de ſa grand'maman.

Fin des Mœurs & Coutumes des Manorquins.

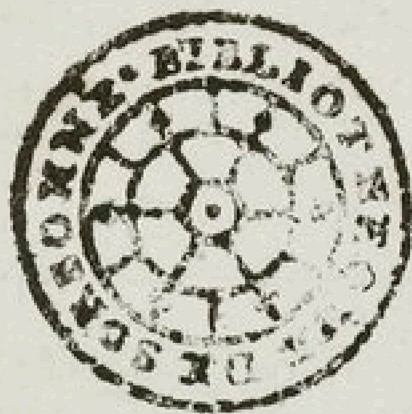




Table des peuples de l'Europe contenu. en ce volume tome .I.

fin du I. tome de l'Europe.







COSTUME
DES PEUP
CONNUS

EUROPES
TOM I